ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE. — Tome LIV, fasc. 1

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME LIV

(PREMIER FASCICULE)



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(*sous séquestre*)
MCMLVI



SOMMAIRE DU PREMIER FASCICULE

Pages

Abd El-Mohsen El-Khachab. Les hammams du Kôm Trougah (avec 13 planches et 2 plans) 117

Ahmad Badawi. Das Grab des Kronprinzen Scheschonk, Sohnes Osorkon's II. und Hohenpriesters von Memphis (avec 16 planches).. 153

Ahmed Youssef Moustafa. Reparation and restoration of antiques. The golden belt of Prince Ptah-Shepses (avec 8 planches) 149

Badawy (Dr Alexandre). Philological evidence about methods of construction in ancient Egypt 51

Bruyère (Bernard). Emile Baraize 5

—— Une nouvelle famille de prêtres de Montou trouvée par Baraize à Deir el Bahri (avec 9 planches) 11

Chevrier (Henri). Chronologie des constructions de la salle hypostyle.. 35

Christophe (Louis-A.). Les trois derniers grands majordomes de la XXVIe dynastie 83

Hammad (M.). Bericht über die Restaurierung des Barkensockels Ramses' III im Chonstempel in Karnak (avec 8 planches) 47

Kees (Hermann). Beiträge zur Geschichte der thebanischen Vezirsfamilie Pimui 141

Labib Habachi. Rizkallah Naguib Makramallah 43

Lauer (Jean-Ph.) Travaux divers à Saqqarah (novembre 1953-juin 1954) avec 6 planches 101

—— Recherches et travaux effectués à Saqqarah (décembre 1954-juin 1955) avec 5 planches 109

Ricke (Herbert). Erster Grabungsbericht über das Sonnenheiligtum des Königs Userkaf bei Abusir (avec 7 planches) 75

Vikentiev (Vladimir). Les trois inscriptions concernant la mine de plomb d'Oum Huetat (avec 2 planches) 179

Zaky Iskander. Description of a method of treating a dangerous case at Thebes (avec 2 planches) 39

ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME LIV

(PREMIER FASCICULE)



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(*sous séquestre*)
MCMLVI



ÉMILE BARAIZE

DIRECTEUR
DES TRAVAUX DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

28 AOÛT 1874 — 15 AVRIL 1952

Le 15 avril 1952, Emile Baraize, le regretté Directeur des travaux du Service des Antiquités de l'Egypte s'endormait subitement au Caire



dans un repos définitif glorieusement gagné par un demi-siècle d'infatigable labeur.

Natif de cette Egypte dont il connaissait mieux que personne la langue et les mœurs, et dont il savait toutes les splendeurs d'un fabuleux passé, il avait voué sans réserve une longue carrière d'un dévouement intégral autant que modeste à la tâche souvent ingrate et toujours difficile de réparer les outrages des ans et des hommes dans les vestiges monumentaux des temps antiques.

Retracer le *curriculum vitæ* de ce grand travailleur, suivre pas à pas les étapes de son œuvre de restauration, serait remonter la Vallée du Nil depuis le Delta jusqu'aux limites extrêmes de la Nubie. Pour cela il faudrait un historiographe plus documenté que ne l'est malheureusement un de ses sincères et reconnaissants admirateurs à qui l'on voudra bien pardonner d'oublier peut-être quelques-uns des sites archéologiques où la trace de son passage est inscrite de façon indélébile, dans la longue liste des temples, des nécropoles et des chantiers de fouilles, tirés de la ruine et de l'oubli par ses soins savants et méticuleux.

Associant le génie de l'architecte et de l'archéologue à celui de l'ingénieur, il sut s'adapter aux conditions les plus diverses de la profession et respecter les bornes de son domaine si vaste en laissant à d'autres l'avantage d'exploiter les résultats acquis par son propre mérite et en s'effaçant sans vouloir en tirer une gloriole personnelle trop facile.

Issu de l'école nationale d'arts et métiers d'Aix-en-Provence, il occupait une place de dessinateur technique aux chemins de fer égyptiens quand sa valeur le signala à l'attention de M. de Morgan, alors Directeur du Service des Antiquités, qui cherchait justement à adjoindre à son chef de travaux Barsanti, un second capable de prendre éventuellement la succession de celui-ci. Le poste exigeait de son titulaire des qualités rares et variées, c'est pourquoi Baraize fut choisi de préférence à d'autres postulants et fut maintenu en sa charge par tous les directeurs successifs : MM. Loret, Maspero, Lacau et Drioton.

Sauf la seule interruption de la guerre de 1914-1918 où il fit son devoir patriotique à Salonique, il poursuivit depuis le 1er mai 1897, sans défaillance, son œuvre de reconstitution des monuments jusqu'au déclin de sa vie en dépit des traverses inhérentes à toute existence familiale ou professionnelle et sans s'émouvoir des critiques dont les meilleures choses ne sont jamais exemptes. En son immense rayon d'action, on voudrait pouvoir évoquer quelques anecdotes significatives, montrer les périls affrontés, les obstacles surmontés, rappeler les projets ingénieux étudiés, les problèmes difficiles résolus au cours de tant d'années d'un travail opiniâtre. Suffira-t-il d'énumérer la plupart des lieux, témoins de la besogne consciencieuse d'Emile Baraize, pour rendre un juste hommage à cet irremplaçable directeur de travaux? Il est à craindre

qu'une nomenclature sèche et incomplète ne donne pas une idée parfaite du travail accompli et de l'importance des fructueuses réalisations obtenues à force de talent et de tenacité.

En Basse-Egypte, les couvents coptes de Saint-Ménas et de Baouit lui doivent une habile remise au jour dont les publications de J. Maspero ont souligné l'intérêt historique. A Gizeh, les déblaiements du Sphinx et les réparations indispensables, discrètement effectuées de ce colosse, les aménagements de la pyramide de Chéops permettent à la science et au tourisme des constatations insoupçonnées jusque-là. Sakkarah, Meidoum ne sont pas oubliés. En Moyenne-Egypte, Abydos, Ashmounein voient les temples pharaoniques et ptolémaïques relevés de leur chaos, les bas-reliefs de Sethi Ier et de l'Osiréion protégés contre les intempéries, les colonnades de l'agora et du temple de Thot, d'Hermopolis remontées. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'en ce second site les heureuses trouvailles d'un énorme linteau couvert d'un long texte grec et un trésor de quarante-deux pièces d'or ont enrichi le musée d'Alexandrie.

A l'oasis de Khargeh c'est le temple de Darius qui réédifie ses assises de granit. A Dendérah, le temple d'Hathor, ses propylées, son lac sacré et ses mammisi retrouvent leur aspect d'autrefois et font découvrir sous le grand mammisi tout une série de vaches sacrées couchées côte à côte comme en une sainte étable.

En Haute-Egypte encore, collaborant avec Loret et vivant avec lui de nombreuses semaines dans un des étroits réduits de la tombe de Ramsès IX, ce sont les découvertes et aménagements des célèbres syringes d'Aménophis II et de Thotmès III, au fond de la Vallée des Rois. Au Ramesseum, avec Quibell, le temple déblayé et entouré d'un haut bourrelet de terre, ses magasins de briques voûtés, ses murs consolidés par des contreforts, reçoivent tous les soins qui leur redonnent la majesté de jadis. A Deir el Médineh le temple des Lagides est délivré de son linceul de sable, restauré pierre par pierre et l'aire intérieure de l'enceinte fouillée jusqu'au niveau ptolémaïque. Le tome XIII des *Annales du Service des Antiquités* contient le compte-rendu des travaux de restauration et une liste d'objets trouvés lors du déblaiement. On y distingue une admirable et intacte statuette en beau calcaire de Thotmès III et

une précieuse collection des stèles *ex-voto* de l'époque ramesside qui sont aujourd'hui au Musée du Caire.

Mais l'œuvre capitale de Baraize sur la rive occidentale, celle à laquelle il a consacré jusqu'au dernier jour de sa carrière son génie et sa peine, est sans conteste le temple d'Hatshepsout à Deir el Bahri. Entreprise de longue haleine, hélas interrompue à plusieurs reprises et restée définitivement inachevée, dont il faut considérer les énormes difficultés vaincues, les belles améliorations apportées sans se hâter de juger un travail en cours d'exécution et forcément incompris par beaucoup de gens. Que de patiente recherche, que de méthode il fallait pour entreprendre un puzzle aussi gigantesque, retrouver et classer les éléments architecturaux, épars ou enfouis sous les terrasses. C'est en essayant de récupérer quelques-uns d'entre eux dans le sol de l'étage supérieur que le hasard fit découvrir un tombeau éboulé contenant les sarcophages, cercueils et momies d'une famille sacerdotale de l'époque bubastite apparentée à la royauté. Cette magnifique trouvaille est encore entreposée dans le caveau de la princesse Neferou en attendant son transfert au Musée du Caire. A la demande de Baraize, la copie des inscriptions généalogiques relevées sur les triples bières de ces grands morts, me fut confiée et elle constitue la matière de l'article que je publie dans ces *Annales* et le commentaire qu'elle nécessite.

Avant de passer sur la rive orientale, rappelons que toute la nécropole thébaine, de Medinet Habou à Drah aboul'Negah, y compris l'Amenophium, ont été l'objet de soins sans nombre et que les améliorations effectuées sans tapage rendent d'éminents services aux égyptologues et aux touristes.

A Louqsor, malgré l'attitude parfois hostile d'une partie de la population, opposée par scrupule religieux à toute atteinte au tombeau d'Aboul'Haggag, les abords de la mosquée de ce Cheikh dans la cour du temple de Ramsès II et la base du pylône sont dégagés pendant que certaine architrave de la colonnade d'Amenophis III, brisée et menaçante, reprend sa forme originelle par un prodige d'exécution qui ne révèle aucune trace de sa fracture et de sa réparation.

Pour terminer cette trop brève énumération des tâches brillamment accomplies par le Directeur des travaux, on ne saurait passer sous silence

celles qui, dans tous les temples immergés ou en voie d'immersion prochaine, ont voulu sauvegarder en Nubie les trésors architecturaux condamnés à une irrémédiable disparition. Entre autres sites fameux, Abou Simbel, fut désensablé dans le but de voir si un troisième spéos ne se trouvait pas dans l'intervalle séparant les deux autres cavernes. A Philæ, en dehors de réparations au temple et au kiosque, Baraize avait étudié un vaste projet de surélévation de l'île entière qui eut sauvé à tout jamais cette perle égyptienne d'une noyade fatale, si l'on eut pris en considération cette audacieuse entreprise qu'il était de force à mener à bon terme.

A ces nombreuses preuves de capacités si variées, il faut ajouter aussi celles d'un cartographe émérite à qui l'on est redevable des plans cotés, avec nivellement, des régions de Memphis et de toute la montagne thébaine, inestimable collection à laquelle les archéologues ont souvent à recourir. Mais les soins diligents prodigués au pansement des blessures subies aux monuments par l'injure des ans et des hommes n'empêchaient pas ce chef regretté de songer au bien-être des savants appelés à travailler sur tous les sites archéologiques et, partout, ses talents d'architecte se mirent à leur service en construisant les maisons qui aujourd'hui peuvent les accueillir et faciliter leurs études sur place. Personne ne saurait oublier, et l'Institut français moins que tout autre, les précieux conseils, les aides matérielles diverses dont son amabilité souriante et sa complaisance allant au-devant des requêtes furent maintes fois mises à contribution. Les équipes de ses ouvriers et leurs familles gardent fidèlement aussi le souvenir de ses sentiments d'humanité, voire de son inépuisable charité.

Tant de merveilles de reconstitutions architecturales, tant d'œuvres silencieuses faites au prix de fatigues et de sacrifices consentis par fierté professionnelle, par amour du métier et, il faut le dire, par amour de la France et de l'Egypte, valaient depuis longtemps à leur auteur une reconnaissance bien méritée.

Quand enfin, au nom de la France, le ruban rouge vint consacrer la valeur d'un des bons artisans de l'Egyptologie, c'est moi qui eus le très grand plaisir et l'insigne faveur d'épingler sur la poitrine de ce cher ami la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, dans une intime

réunion à Deir el Médineh qui groupait autour de lui quelques-uns de ses fidèles admirateurs.

Que l'évocation de ce souvenir pieux soit la conclusion de l'offrande bien modeste de notre attachement à la mémoire d'Emile Baraize et un tribut de condoléance respectueuse à Madame Baraize et à ses enfants.

B. Bruyère.

UNE NOUVELLE FAMILLE DE PRÊTRES DE MONTOU TROUVÉE PAR BARAIZE À DEIR EL BAHRI

PAR

B. BRUYÈRE

C'est dans l'hiver de 1932-1933, si mes souvenirs sont exacts, que Emile Baraize, le très distingué et regretté directeur des travaux du Service des Antiquités pour toute l'Egypte et la Nubie, fit à Deir el Bahri une remarquable découverte dont, modestement, il n'écrivit hélas aucun rapport et que personne après lui, n'entreprit, à ma connaissance, d'informer le monde savant [1].

Travaillant à cette époque à la restauration du grand temple d'Hatshepsout, il recherchait dans le sol de la troisième terrasse des éléments d'architecture qui pouvaient aider son œuvre de reconstitution et qu'il avait des raisons d'espérer retrouver, sachant que les moines coptes du couvent de Saint Epiphane en avaient beaucoup enfouis quand ils édifièrent leur monastère. Les deux autres terrasses lui avaient déjà fourni de nombreux fragments sculptés du sanctuaire de la XVIIIe dynastie. De plus, il n'ignorait pas que, aux temps des rois bubastites et saïtes, les trois parvis étagés du temple désaffecté et en partie démoli avaient été transformés en une véritable nécropole pour certaines classes aisées de la population parmi lesquelles figuraient les familles de nombreux prêtres de Montou.

---

[1] Communiqué du Service des Antiquités, 1932-1933 : *Une nouvelle cachette funéraire à Deir el Bahri, Chronique d'Egypte,* n° 16, juillet 1933, p. 258.

Tous les fouilleurs, de Mariette à Naville, avaient exhumé de cet endroit une grande quantité de cercueils dont les musées d'Egypte et d'Europe s'étaient enrichis.

Après la trouvaille de la cachette royale de 1881 par Maspero, et celle des prêtres d'Amon de 1891 par Grébaut, ce rassemblement de prêtres de Montou pouvait, lui aussi, passer pour une cachette dont la nécessité aurait été dictée aux souverains de la XXIIe dynastie thébaine et à leurs successeurs par les exemples précédents donnés par Siamon et par Ioupout.

Mais le but d'augmenter la collection funéraire de Deir el Bahri commencée par Sabatier en 1857, n'était pas celui que se proposait Baraize en sondant l'extrémité méridionale de la troisième terrasse devant l'entrée de la grande salle voûtée des offrandes. Toutefois la récupération fructueuse d'éléments architecturaux devait l'amener à descendre sa fouille à une assez grande profondeur et à remettre au jour ce qui subsistait, après les découvertes de Mariette, d'une tombe familiale partiellement violée à l'époque chrétienne mais dont le pillage total n'avait pu se produire grâce à l'effondrement providentiel du plafond rocheux sur les derniers occupants de ce sépulcre.

En ce point où les coptes avaient supprimé le dallage de la XVIIIe dynastie et construit la haute tour carrée de briques vue et démolie par Naville, à cinq ou six mètres sous le sol, remblayé à l'aide de pierres sculptées et de marne, après le pillage opéré par les moines, trois grands sarcophages de bois décorés de peintures étaient placés côte à côte parmi un amoncellement de coffrets, de cercueils brisés et vides, de momies dépouillées de leurs bandelettes et de divers objets du mobilier funéraire traditionnel.

Il fallut toute la savante habileté technique et toute la vigilante attention de Baraize pour s'enfoncer sous les constructions pesantes du temple, retirer de leur écrasant fardeau les énormes bières et les moindres fragments éparpillés dans les éboulis et enfin de ne rien perdre de cette importante trouvaille [1].

[1] Cette remarquable trouvaille est actuellement entreposée à Deir el Bahri dans l'hypogée de la princesse Neferou en attendant son transfert au Musée du Caire.

Chaque sarcophage renfermait, selon l'usage, un double cercueil et un cartonnage, couverts de figurations polychromes et de textes des livres des morts. Les momies intactes et précieusement emmaillotées avaient sur elles une résille de perles multicolores qui donnait leurs noms et titres. L'étude des inscriptions de l'extérieur et de l'intérieur des trois cercueils fournira certainement la matière d'un complément intéressant aux travaux que A. Moret et H. Gauthier ont déjà consacrés à ce sujet dans le *Catalogue général du Musée du Caire*.

Baraize m'a seulement demandé d'identifier les défunts et de lui donner les détails généalogiques qu'on peut déchiffrer sur tout le trousseau funéraire. C'est pourquoi je m'acquitte ici de ce devoir de gratitude en hommage à sa mémoire.

Pour ce travail il était nécessaire de chercher les possibilités de raccordement des noms ainsi révélés à des familles déjà connues inhumées à Deir el Bahri dont les cercueils sont conservés au Caire, à Paris et ailleurs et de consulter à cet effet les ouvrages publiés par Mariette, H. Brugsch, Devéria, de Rougé, Maspero, Baillet, Grébaut, etc.

Une telle documentation est forcément incomplète car les collections des musées n'ont pas encore été toutes livrées à la connaissance du public. De plus les recherches onomastiques ne devaient pas se borner aux trouvailles de Deir el Bahri mais s'étendre à celles de statues et d'autres objets provenant de Karnak ou d'autres lieux comme par exemple les découvertes faites par Legrain, Robichon et Varille auxquelles il était indispensable d'avoir recours.

Peut-être verra-t-on de la sorte que certaines datations de tombes ou de personnages sont sujettes à révision, que la liste des vizirs donnée par A. Weil peut avec quelques lacunes s'allonger jusqu'à l'époque saïte et que le culte d'Amon ne fut pas entièrement supplanté par celui de Montou après les règnes des rois-prêtres.

*
* *

La trouvaille de Baraize comprend principalement les sarcophages et les cercueils de trois personnes d'une même famille qui sont :

1° *Nespakashouti*, prêtre de Montou ;

2° *Padiament*, prêtre de Montou;

3° *Heribsens*, épouse de *Pama*, prêtre de Montou et mère de *Nespakashouti*. Des coffrets à oushebtis, marqués des mêmes noms, complètent les renseignements donnés par les cercueils.

Auprès d'eux se trouvaient encore d'autres bières et momies écrasées et pourries ayant subi une violation préalable au point de rendre toute identification impossible.

Un fragment de cartonnage avait appartenu au vizir *Padiament* et comme c'était tout ce qui restait de l'enveloppement de sa dépouille il était évident que celle-ci reposait dans le même caveau que les trois autres avant qu'il n'ait été saccagé par les pillards. Texte du cartonnage du vizir *Padiament* :

Il y avait également dans ce tombeau plusieus morts de cette famille d'après ce qui résulte de la présence de leurs coffrets à oushebtis; ce sont :

Diast souti fille de *Takelot II*, épouse du vizir *Nespakashouti*;

Tashakheper épouse d'*Ankhpakherd* et mère d'*Heribsens*;

Tashaiou (parenté inconnue);

Irithorrou (A. Moret, *Sarcophage*, n° 41016)

SARCOPHAGES ET CERCUEILS

1° Nespakashouti (pl. I-III). — Le sarcophage, abîmé par écrasement et humidité, permet de lire quelques bribes des textes généalogiques :

Couvercle, côtés et pied :

tête : *sic*

Cuve, flancs et pied :

Le premier cercueil, également détérioré, contient plutôt de grandes scènes que des inscriptions et celles-ci, très courtes, n'ajoutent rien aux détails biographiques du sarcophage.

Le second cercueil, par contre, est riche en renseignements. Les sept colonnes verticales d'inscriptions qui, sur le devant du corps, descendent de la poitrine jusqu'aux pieds, contiennent des versets du chapitre 1er du *Livre des Morts* et les précisions suivantes sur les ascendants du défunt :

1re colonne :

2e colonne :

3e colonne :

4e colonne (fin)... *sic*

7e colonne : *sic*

Poitrine : bande horizontale :

Les mêmes données généalogiques, à quelques variantes près dans la graphie des noms propres, se répètent sur les épaules, les flancs et les

pieds de la face externe du second cercueil. L'intérieur doit probablement en contenir d'autres ; mais nous n'avons pu le vérifier. Toutefois celles qu'on vient de lire permettent d'en donner la traduction et l'essai généalogique suivants :

Traduction : « *Le prêtre de Montou, maître de Thèbes, porteur de l'Oudjat de Mout maîtresse du ciel, préposé aux purifications de Khonsou dans Bebenen, aimé du roi* Nespakashouti, *fils de l'hiérodule* Pama, *et de la dame* Heribsens, *fils du prêtre d'Amon dans Karnak et préfet de la ville (vizir)* Nespakashouti, *fils du prêtre d'Amon dans Karnak et vizir* Padiament, *fils du prêtre d'Amon dans Karnak, ouvreur des portes (du ciel) dans Karnak, purificateur du temple de Khonsou : Bebenen, vizir de Thèbes* Pama. »

(Le début et la fin de la troisième colonne sont une répétition de la deuxième, donnant les noms du père et de la mère de Nespakashouti et une confirmation du texte inscrit sur les côtés du couvercle du sarcophage.)

Généalogie N° 1.

Pama I (vizir, prêtre d'Amon)
↓
Padiament I (vizir, prêtre d'Amon)
↓
Nespakashouti I (vizir, prêtre d'Amon)
↓
Pama II (prêtre de Montou) + Heribsens
↓
Nespakashouti II (prêtre de Montou).

2° Padiament (pl. IV-V).

Premier cercueil, côté droit :

[hieroglyphs]

Second cercueil : (extérieur) couvercle (Pl. V).

Bande centrale de 6 colonnes verticales : 1re colonne : [hieroglyphs]

2e colonne : [hieroglyphs]

3e colonne : [hieroglyphs]

Epaule gauche : [hieroglyphs]

Flancs et pieds : [hieroglyphs]

Intérieur (tête) : [hieroglyphs] Extérieur : [hieroglyphs]

Coffre à oushebtis : [hieroglyphs]

Ces inscriptions donnent les titulatures complètes du défunt *Padiament,* prêtre de Montou, et des trois vizirs dont il descend. On y remarque que ce défunt est affilié par sa mère à la famille royale et que l'on doit probablement établir une discrimination hiérarchique entre les diverses écritures du titre de vizir telles que : [hieroglyphs], [hieroglyphs], — [hieroglyphs], [hieroglyphs] selon que l'autorité du préfet s'exerce sur une seule rive du Nil ou sur les deux, ou encore sur une partie de l'une d'elles, comme le palais royal.

Traduction. — « *Le prêtre de Montou, maître de Thèbes, affecté au service mensuel du temple d'Amon, chef de la 4e phylae de ce temple,* Padiament, *fils du prêtre d'Amon, pacha, ami unique, scribe du temple, du trésor, des offrandes,*

du conseil des scribes et vizir de la porte royale Nespakashouti, *fils de l'égal en fonctions, sotem, prêtre et vizir* Padiament *fils de l'égal en fonctions, prêtre de* 3[e] *classe, pacha, garde du sceau, administrateur du cheptel du temple, chef des scribes du temple d'Amon et vizir* Pama. *La mère de* Padiament *étant la joueuse de sistre d'Amon* Diastsouti *qui est fille royale du maître des deux terres* Takelot.»

On a vu ci-dessus que la tombe trouvée par Baraize contenait un coffret de *Diastsouti*, et un fragment du cartonnage du Vizir *Padiament :*

« *Le pacha, garde du sceau, ami unique, juge? du palais ou de la porte royale* Padiament.»

Généalogie N° 2.

Pama I (vizir, prêtre d'Amon)
↓
Padiament I (vizir, prêtre d'Amon) — (Takelot II)
↓ — ↓
Nespakashouti I (vizir, prêtre d'Amon) + Diastsouti (joueuse de sistre d'Amon)
↓
Padiament II (prêtre de Montou).

3° Heribsens (pl. VI-IX).

Sarcophage : couvercle, bande centrale :

Flancs : . Tous les textes sont écrits à l'envers.

Cuve : flancs :

1[er] cercueil : couvercle :

2[e] cercueil : couvercle, bande centrale bandes transversales:

Bords gauche et droit :

Cuve : bords extérieurs

Il est probable que d'autres inscriptions généalogiques se trouvent à l'intérieur des sarcophages et des cercueils de ces trois personnes. Elles répètent sans doute celles de l'extérieur avec, peut-être, quelques variantes d'écriture. N'ayant pu le vérifier, nous voulons espérer qu'elles n'apportent aucune précision autre que celles qu'on vient de lire. Leur traduction suffit à situer Heribsens par rapport à Nespakashouti et à Padiament :

Traduction. — « *La maîtresse de maison, la très digne* Heribsens *justifiée, fille du prêtre d'Amon* Ankhpakherd *fils du prêtre d'Amon en Karnak, vizir, juge au palais* Zedkhonsouaufankh *et enfantée par la dame noble* Tashakheper.»

Généalogie N° 3.

Zedkhonsouaufankh (vizir, prêtre d'Amon)
↓
Ankhpakherd (prêtre d'Amon) + Tashakheper
↓
Heribsens.

Un coffre à oushebtis du prêtre de Montou *Nespakashouti* permet de relier cette défunte aux autres morts de la tombe, mais en introduisant une contradiction quant à la paternité d'*Héribsens*.

sic sic

Traduction. — « *Le prêtre de Montou, maître de Thèbes* Nespakashouti, *fils du prêtre de Montou, maître de Thèbes* Pama...... *qu'il aime, le prêtre d'Amon en Karnak, vizir,* Padiament, *Sa mère* (*de* Nespakashouti) *la dame* Herib (sic) *fille du prêtre d'Amon en Karnak, administrateur de ville* X.... *nt, justifié.*»

Généalogie N° 4.

Padiament I (vizir, prêtre d'Amon) X....NT (prêtre d'Amon, administrateur)

Pama II (prêtre de Montou) + Herib (sens)

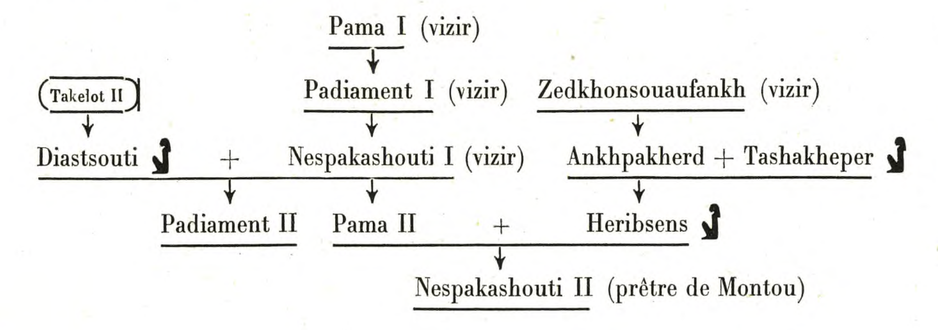
Nespakashouti (prêtre de Montou).

La lacune entre *Pama* II et *Padiament* I, de ce texte permettrait d'y intercaler *Nespakashouti* (vizir) pour que cette généalogie fût conforme à celles des n°s 1 et 2.

Quant au père donné à *Heribsens,* le haut fonctionnaire urbain de l'administration judiciaire et prêtre d'Amon à Karnak, dont le nom se termine par 𓈖, ce ne peut être *Ankhpakherd* ni *Padiament.*

A cause de cette incertitude, faisant provisoirement abstraction de la généalogie n° 4, on peut dresser à l'aide des trois premières un tableau n° 5 donnant l'ensemble des relations familiales qui unissent les deux prêtres de Montou *Nespakashouti* et *Padiament* II, à la dame *Heribsens.*

Généalogie N° 5.



RECHERCHES COMPLÉMENTAIRES

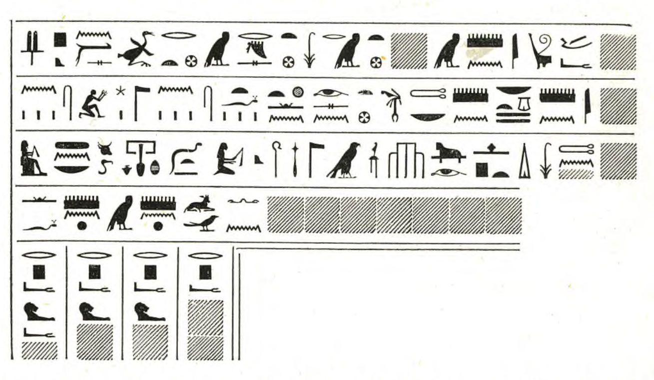
Reprenant maintenant l'un après l'autre les noms de ce tableau nous allons chercher l'ascendance, la descendance et les liens collatéraux de ces divers personnages d'après les collections de cercueils des musées, en provenance de Deir el Bahri et d'après les statues et monuments trouvés à Karnak.

1° *Nespakashouti* (vizir).

— Tombe n° 312 (Porter et Moss, *Topographical Bibliography.* Tome I, *Theban Necropolis,* p. 170. — Winlock, *Bulletin of Metropolitan Museum of Art.* New York, décembre 1923, p. 20-21). Cette tombe de la XIe dynastie, usurpée par Nespakashouti, est située dans la falaise de l'Assassif nord au-dessus de l'hypogée de Senmout et tout près du temple d'Hatshepsout.

Winlock assigne au vizir, qu'il appelle Nesisepek, l'époque saïte pour celle de son existence. Si l'on doit entendre par là la XXVIe dynastie plutôt que les douze années de règne de Tefnakht et Bocchoris, l'erreur de datation est considérable. Elle ne peut s'appuyer sur le remploi des bas-reliefs du Moyen Empire représentés sur la planche 17 du rapport américain et encore moins sur le style des ostraca figurés de la planche 16 qui est nettement ramesside plus que saïte.

Porter et Moss placent avec prudence un point d'interrogation après l'affectation « saïte» dont l'inventeur de la découverte est responsable. C'est à leur avis qu'il convient de se ranger car il concorde avec les précisions généalogiques de la trouvaille Baraize et avec les détails qui vont suivre et qui sont tirés des documents (cercueils, statues, etc.) rassemblés dans les publications des Musées et des chantiers de fouilles. Une reconnaissance faite en 1952 de la tombe n° 312 m'a permis de dégager et de copier ce fragment de linteau en grès qui était enterré sous les éboulis du plafond rocheux de la première salle.



-- Statue n° 42232 du Musée du Caire (Legrain, *Catalogue général du Musée du Caire : Statues de rois et de particuliers* n°s 3. 80. 42232.

Nespakashouti, vizir, Epoque Sheshonq III, pontificat d'Harsiésis, XXIIe dynastie).

Autre texte : ......

Généalogie N° 6.

Ameneminet
↓
Zedthotaufankh
↓
Nespakashouti I (vizir, prêtre d'Amon)

— Autres statues du Caire : n° 42211 de *Zedkhonsouaufankh,* fils d'*Harsiésis,* Epoque Osorkon II, XXIIe dynastie ; n° 42216 du même nom, mais fils de *Bakenkhonsou,* Epoque Osorkon I, XXIIe dynastie ; n° 42217 du même nom, mais fils de *Pama,* Epoque XXIIe ou XXVIe dynastie. C'est sans doute une des deux premières statues que le Guide du Musée du Caire, de Maspero, mentionne à la page 205, n° 844, et attribue à l'époque d'Osorkon et de Takelot II, XXIIe dynastie. Cette statue porte une généalogie qui remonte au seizième ascendant.

N° 42221 *e* (3. 50) : Statue de *Neseramen* II petit-fils de *Zedthotaufankh,* Epoque XXIIIe dynastie, fils du roi Harsiésis +

N° 42223. Statue de *Neseramen* . Epoque Osorkon III, XXIIIe dynastie.

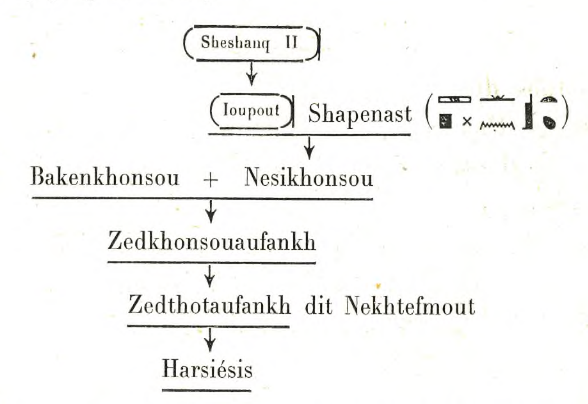
sic

fils de Neseramen (vizir).

— Statue cube N° T. 35 de *Zedthotaufankh.* Epoque XXIIe dynastie. Trouvée en 1950 à Karnak-Nord par C. Robichon.

(1)

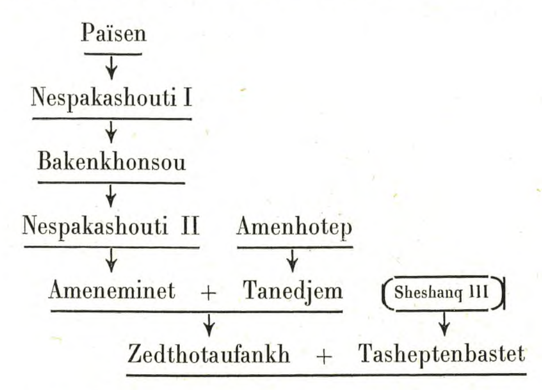
Généalogie N° 7 (d'après T. 35).



— Deux bases de colonnes de *Zedthotaufankh* identifiées par A. Varille à Karnak (*Annales S.A.,* t. L., 1950), époque XXIIe dynastie. L'auteur

(1) Le cercueil n° 41048 de Ankhefenkhonsou, XXVe ou XXVIe dynastie, fils de Neseramen, intervertit l'ordre de succession de Zedthotaufankh (dit Nekhtefmout) et de Zedkhonsouaufankh et donne à ce dernier pour épouse Nesikhonsou, mère de Neseramen. Les noms de ces prêtres de Montou se retrouvent sur les cercueils du n° 41042 au n° 41055, desquels A. Baillet construit la généalogie d'une famille sacerdotale contemporaine des XXVe, XXVIe dynasties (*Recueil de Travaux* 1896, p. 187-196).

donne cette généalogie (n° 8) inscrite sur ces bases de colonnes[1] :



— Procès-verbaux du transfert des momies royales opéré à l'époque de Siamon XXIe dynastie. (Maspero, *Momies royales*, pl. X, 551. Daressy, *Catalogue général; cercueils*. Pl. XXIII, 27, n° 61018 à 61020.)

La similitude des titres portés ici par *Nespakhashouti* et sur la statue n° 42221 *e* par *Zedthotaufankh* conduit à conclure à une hérédité familiale qui est d'ailleurs confirmée par l'inscription de cette statue et celle d'une stèle d'*Ameneminet*.

[1] Maspero, *Guide du Musée du Caire*, p. 210, n° 872, mentionne la statue en schiste du prince Nespakashouti, prophète d'Amon, chef de tous les prophètes, chef du pays du Sud. Epoque XXe dynastie. Ce titre de prince est sans aucun doute l'équivalent de Pacha [hiéroglyphes] que ne portent ni le scribe des procès-verbaux du transfert des momies royales, ni les deux Nespakashouti de A. Varille, tandis que le vizir de la tombe n° 312, chef des pays du Sud, le portait. La date de la XXe dynastie serait alors inexacte. Quant au portrait d'un Nesikashouti du temps d'Apriès, XXVIe dynastie mentionné à la page 204, n° 825, ce serait celui d'un descendant du vizir qui est nommé sur le sarcophage n° 41031, de Nesmin (H. Gauthier, *Cercueils des prêtres de Montou*, p. 281-282).

De l'ensemble de ces documents, pour ne citer que les principaux, on peut dresser le tableau comparatif suivant de leurs diverses généalogies :

1. Procès verbaux (XXIe dynastie)	2. Statue 42232 (XXIIe dynastie)	3. Statue cube T. 35 (XXIIe dynastie)	4. Bases de 2 colonnes (XXIIe dynastie)	5. Statue 42221 e (XXIIIe dynastie)	6. Cercueil 41048 (XXVe ou XXVIe dynastie)
			Païsen		
Bakkhonsou ...			Nespakashouti I		
	....	....	Bakenkhonsou		
Nespakashouti II..	....	Bakenkhonsou	Nespakashouti II	Nespakashouti II	
Ankhefenamen..	Ameneminet........	Zedkhonsouaufankh	Ameneminet	Ameneminet	Zedkhonsouaufankh
	Zedthotaufankh	Zedthotaufankh	Zedthotaufankh	Zedthotaufankh	Zedthotaufankh
	Nespakashouti II (vizir)	Harsiésis	....	....	Ankhefenkhonsou
				Neseramen	Neseramen
					Ankhefenkhonsou

2° *Pama* (Mariette, *Monuments divers,* pl. 76 = Lieblein 2293. — A. Moret, *Sarcophages bubastites et saïtes,* p. 299-301, n° 41036. — Devéria, *Revue archéologique,* 1863 : *Quelques personnages d'une famille pharaonique de la XXII*e *dynastie.*

— Sarcophage n° 41036 du Caire (Provenance Deir el Bahri [1858], fouilles de Mariette) : XXIIe dynastie.

sic

« .... »

Généalogie N° 9.

Iahouben
↓
Pouou
↓
Padiamen (prêtre d'Amon)
↓
Pama I (vizir, prêtre d'Amon) — (Takelot II)
↓
Pakhal (vizir, prêtre d'Amon) + Irbastoudjanef
↓
Pama II (prêtre d'Amon).

Cette généalogie ne donne pas à Padiamen le titre de vizir et elle fait de Pama un prêtre d'Amon et non de Montou comme la généalogie n° 1.

En 1862 M. H. de Montaut donna au Louvre le premier cercueil anthropoïde de Pama qu'il tenait de M. Sabatier consul de France à Alexandrie qui, en vertu d'un firman, faisait faire des fouilles à Deir el

Bahri, en 1857-1858, par le vice-consul Maunier. Celui-ci exhuma au moins une soixantaine de cercueils qui furent répartis entre Le Caire, Paris et diverses collections (cf. Dr H. Brugsch, *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft,* 1860, XIV, p. 1 à 15 : «Vorlaüfiger Bericht über meine zweite wissenshaftliche Reise nach Aegypten in Winter 1857-1858», H. Brugsch, *Recueil de Monuments égyptiens,* pl. XXXIV-XXXV et Devéria, *op. cit.,* H. Gauthier, *Cat. gén. cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou,* préface).

— Cercueil du Louvre : *Pama* (Lieblein 1015).

— Cercueil quadrangulaire d'*Irbastoudjanef* du Louvre même provenance. XXIIe dynastie.

Ce cercueil dont le Louvre ne possède que le couvercle fut usurpé par la princesse Nedjemt.

— Cercueil intérieur anthropoïde complet d'*Irbastoudjanef* du Musée de l'Opéra de Paris, que M. H. de Montaut possédait encore en 1862 lorsque Devéria en copia les inscriptions. Il fut donné plus tard à l'Opéra par M. Edouard Dollfus parce que la mère de la défunte était supposée chanteuse ( )

Bande centrale :

Cuve :

GÉNÉALOGIE N° 10.

Boumather
↓
Amenhotep
↓
Pama I (vizir, prêtre d'Amon) (Takelot II) + Katkat
↓ ↓
Pakhal (vizir, prêtre d'Amon) + Irbastoudjanef
↓
Pama II (prêtre d'Amon).

— DATATION. — Il est assez difficile d'assigner avec précision une époque plutôt qu'une autre aux divers personnages qui nous occupent. Les historiens les plus qualifiés donnent des dates très différentes des dynasties bubastites et saïtes. L'écart de leurs opinions atteint parfois un siècle. Ainsi pour la durée du règne de Takelot II les variations sont de l'ordre suivant : Maspero, 880-851, Breasted : 860-834, Gauthier : 815-780, Drioton-Vandier : 847-823, Budge : 900-840.

D'autre part les avis sont aussi partagés chez les archéologues dans le classement exact des coutumes funéraires et il arrive qu'on attribue à l'époque saïte, par exemple, un usage ou un style appartenant à l'époque bubastite, assez voisine il est vrai dans le temps, de la première. L'emploi d'un sarcophage quadrangulaire enfermant deux cercueils et un cartonnage a pu prendre naissance à la fin de l'époque ramesside et se prolonger jusqu'après la XXVI[e] dynastie : mais il semble avoir eu son maximum de faveur sous les règnes des Sheshanq, des Osorkon et des Takelot, au moins à Thèbes. En conséquence les cercueils découverts par Baraize ont des chances d'être datés, au plus tôt de la XXII[e] dynastie et au plus tard de la XXIV[e] ce que certaines données des généalogies inscrites sur eux tendent à prouver, telles les affiliations directes à Takelot II par les épouses des personnages mentionnés.

La comparaison des tableaux chronologiques des règnes compris entre la XXI[e] et la XXVI[e] dynastie, dressés par les principaux historiens, incite à donner la préférence à celui de Drioton-Vandier : l'Egypte, (Clio, 1938) parce qu'il approche le plus des conclusions auxquelles arrive T. Nicklin (*Studies in egyptian chronology*, 1928, p. 56-60) par

l'analyse des auteurs anciens et la révision des listes de Manéthon.

— AFFILIATIONS ROYALES. — La datation de la tombe n° 312 et des cercueils trouvés par Baraize s'appuie efficacement sur les liens de parenté existant entre certains personnages et les souverains de l'époque.

L'hérédité légitime des ramessides n'ayant plus que des dépositaires féminines du droit divin, toutes vouées au culte d'Amon, la lignée libyenne usurpatrice de Bubaste ne maintenait un semblant d'autorité sur la Thébaïde que depuis l'union politique contractée par Namroti avec une princesse de Thèbes. Takelot II avait à son tour imité son frère par son mariage avec la fille de celui-ci, la reine Karomama (C. BOREUX, *Antiquités égyptiennes du Louvre*, t. II, p. 409).

Or la plupart des grands dignitaires de ces règnes, qui n'étaient pas de souche pharaonique, ont épousé des filles d'Osorkon II et de Takelot II issues de ces alliances thébaines. Etant eux-mêmes prêtres d'Amon et préfets, de pères en fils, on peut se demander si la charge préfectorale, voire le titre de pacha, furent le résultat naturel de ces attaches royales ou si, au contraire, ces avantages n'ont pas été le but opportuniste de l'apparentement avec le trône ou plutôt avec la représentante du sang légitime devenue reine des deux Egyptes. A l'occasion, cette transmission par voie féminine de la légitimité pouvait permettre au conjoint tous les espoirs de faire renaître la féodalité par élimination des usurpateurs.

La généalogie n° 2 établit que le vizir *Nespakashouti* épousa une fille de Takelot II nommée *Diastsouti*, ce qui, au pis aller, ne peut fixer l'existence de ce vizir au delà du règne de Sheshanq III si toutefois son mariage et sa fonction ne le situent pas au temps de son beau-père. Les généalogies n[os] 9 et 10 montrent par ailleurs que le vizir *Pakhal*, qui devait être contemporain de *Nespakashouti* et l'avait probablement précédé comme préfet de Thèbes, avait lui-même épousé une autre fille de Takelot II, née de la favorite *Kakat*, nommée *Irbastoudjanef*.

La généalogie n° 5 corroborant les n[os] 1 et 9 attribue pour fils ou descendant du vizir *Nespakashouti* et de *Pakhal*, le prêtre d'Amon ou de Montou (ce qui semble être le même homme) nommé *Pama* II lequel épousa *Heribsens* fille du prêtre d'Amon *Ankhpakherd* et de la dame *Tashakheper*. Or il est vraisemblable que cette dernière était fille d'Osorkon II

d'après ce texte que donnent Naville (*Festival Hall of Osorkon*, pl. IV, n° 1) et Gauthier (*Livre des Rois*, p. 346) :

Enfin on a, d'une part (généalogie n° 8), l'épouse *Tashepenbast* de *Zedthotaufankh* qui était fille de Sheshanq III, et d'autre part (généalogie n° 7), l'épouse *Nesikhonsou* de *Bakenkhonsou* qui était fille d'Ioupout [1].

Toutes ces unions à des princesses royales se placent sous les dynasties XXII et XXIII dans un intervalle de temps d'une soixantaine, d'années, entre 860 et 800 environ.

Le premier résultat est que le vizir *Nespakashouti* et sa tombe n° 312 appartiennent à la période des règnes conjugués de Thèbes et de Bubaste, c'est-à-dire de Takelot II et de Sheshanq III. Il s'ensuit, pour les cercueils trouvés par Baraize, que le prêtre de Montou *Nespakashouti* fils de *Pama II*, le dernier en date de ce groupe, devrait, même dans le cas d'une longévité rare, ne pas dépasser la fin de la XXIIIe dynastie. La dame *Heribsens*, épouse de *Pama II* et mère de ce *Nespakashouti* pourrait être légèrement antérieure sinon contemporaine quant au moment du décès. Il en est de même du prêtre de Montou *Padiament II* appartenant à la génération de *Pama II*.

— La succession des vizirs. Le second résultat des affiliations royales est que toutes les charges officielles civiles et sacerdotales sont, selon l'usage, réservées à des familles qui sont apparentées au trône et se les transmettent héréditairement. Les vizirs semblent s'être succédés de la façon suivante :

Pama I et Padiament I (Osorkon II).
Zedkhonsouaufankh et Zedthotaufankh dit Nekhtefmout, Pakhal et Nespakashouti } (Takelot II, Sheshanq III).
Harsiésis et Neseramen (Pama, Sheshanq IV).

[1] Il serait intéressant d'identifier tous les nombreux cercueils brisés de prêtresses d'Amon qui remplissaient la tombe du prince Khaemouast à la Vallée des Reines et que Schiaparelli mura dans une caverne de ce site.

— Sacerdoces d'Amon et de Montou. Le sacerdoce d'Amon, à ses différents degrés hiérarchiques, était aussi l'apanage d'une caste familiale ayant plus ou moins des attaches avec la maison régnante ; la grande prêtrise étant réservée à l'héritier le plus direct qui n'était probablement pas engendré par une concubine royale. Ce sacerdoce s'exerçait à Karnak ( ) en faveur de l'Amon et des membres de sa triade, Mout et Khonsou. La liste des prêtres d'Amon, dans la catégorie de personnages qui nous occupent, si incomplète qu'elle soit, puisque nous ne considérons qu'une lignée particulière, commence au temps de la XXIe dynastie (règne de Siamon) et se termine sous les XXIIe et XXIIIe dynasties conjuguées (règnes de Pama, Takelot III).

Les premiers prêtres de Montou, les Pama II, Padiament II et Nespakashouti, qui apparaissent dans notre série vécurent vraisemblablement pendant le long règne de Sheshanq III ou à la rigueur de ceux de ses successeurs immédiats car on a vu que Padiament II et Pama II sont donnés comme fils du vizir Nespakashouti.

C'est donc à cette époque que le culte de Montou tend à se substituer à celui d'Amon, lequel cependant se perpétuera au temps des divines adoratrices, sous les éthiopiens et les saïtes, mais en demeurant politiquement l'exclusivité de la famille royale et conservant ainsi son droit de priorité cultuel.

— Les Nespakashouti. Le nom de *Nespakashouti* est de constitution assez étrange et de formation assez récente pour n'être pas fréquent. On ne le rencontre qu'au Nouvel Empire, à Thèbes seulement et sous les dynasties XX à XXVI. Il est alors vraisemblable que ce patronyme se transmettait dans une unique famille qui avait acquis assez de notoriété pour contracter des unions avec la royauté et obtenir ainsi des emplois civils et des titres religieux très importants. Il est intéressant de voir où et quand on rencontre ce nom.

A Deir el Médineh, la tombe n° 1283 (*Rapport* 1931-1932, p. 23) remplie de momies déchiquetées, contenait 287 oushebtis de terre cuite peints en blanc ou en vert pâle et marqués en noir au nom de : . Cette catacombe et toutes ses voisines, trouvées en 1931, étaient pleines de cercueils pourris. Comme dans l'une d'elles on recueillit des oushebtis du et que

d'autres prêtres d'Amon, assez nombreux, ont été signalés là (*Rapport* 1929, p. 90 à 95), il y a lieu de penser qu'ils furent d'abord enterrés à Deir el Medineh avant d'être réunis dans la seconde cachette de Deir el Bahri trouvée en 1891 par Grébaut. D'ailleurs on retrouve beaucoup de leurs noms dans Daressy (*Annales Serv. Ant.*, t. VIII et *Cat. gén. cercueils*). Si cette opinion était conforme à la réalité, le transfert aurait eu lieu à l'époque saïte car dans cette cachette on trouva entre autres choses de même période le linceul du [hieroglyphs] et des oushebtis de ce même contemporain des grandes adoratrices d'Amon. Ce Nespakashouti n'est pas celui dont Baraize retrouva le cercueil, ce n'est pas non plus celui que Maspero place sous le règne d'Apriès, c'est un intermédiaire entre les deux. Celui qui, au temps de Siamon, signa sur les cercueils de Sethi et de Ramsès le procès-verbal du transfert des momies royales, accomplit ce devoir en sa qualité de scribe de l'administration et de père divin d'Amon et probablement aussi en vertu de la faveur dont il devait jouir auprès du roi. On voit ensuite grandir cette faveur dans les générations successives de cette famille par des alliances avec les filles des Osorkon et des Takelot. Ainsi parvient-on au vizir Nespakashouti qui cumule les titres, prébendes et fonctions les plus considérables à Thèbes en devenant le gendre de Takelot II. L'époque bubastite qui ne fut ni très glorieuse ni très riche ne permit même pas à ce grand préfet de se faire construire un tombeau neuf. S'il usurpa un sépulcre du moyen Empire si proche du temple d'Hatshepsout sous les ruines duquel devaient reposer bien des membres de sa famille, ne doit-on pas voir là plus qu'une coïncidence?

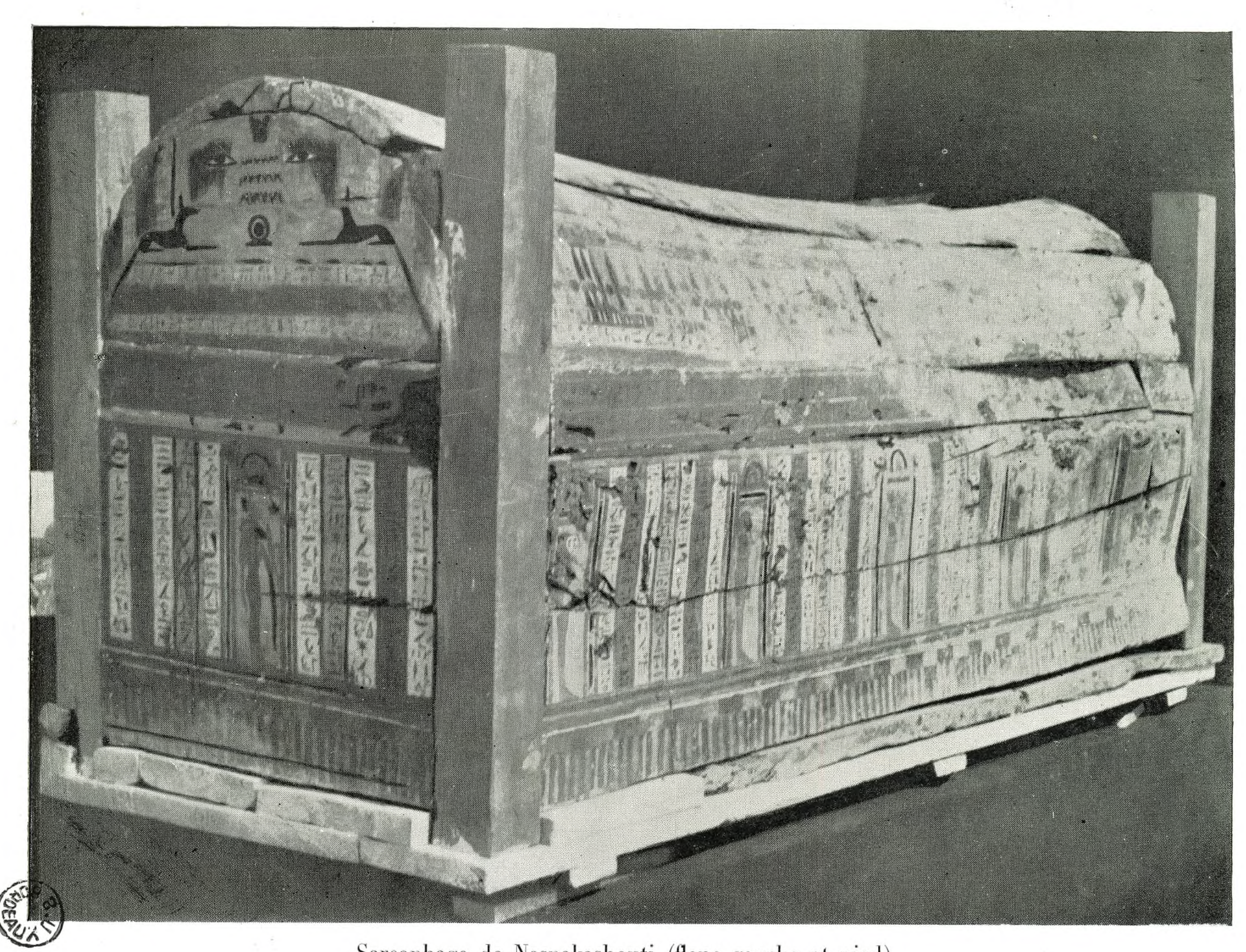
Averti par l'expérience des violations de sépultures auxquelles un de ses ancêtres fut appelé à remédier, contraint par la misère du moment à grouper tous les morts du sacerdoce de Montou comme on l'avait fait pour celui d'Amon, dans un site unique, de surveillance facile, peut être fut-ce Nespakashouti, agissant comme préfet, qui choisit Deir el Bahri comme nécropole du clergé de Montou, tout près de sa propre tombe n° 312 et dans le même secteur que la cachette des rois et plus tard de celle des prêtres d'Amon. On cherche toujours les tombes des rois prêtres et l'on chuchotait en 1945 à Gournah que les sebakhin auraient repéré pendant la guerre un tombeau important dans le cirque

de Mehenkwetré. Il serait curieux que ce sépulcre fût aussi une cachette et recélât les momies des successeurs de Herihor, car de cette manière auraient été intentionnellement rassemblés dans un périmètre restreint de la falaise libyque les rois, les grands prêtres et tout le clergé de Thèbes. Mais, comme le pensait Baraize, les terrasses du temple d'Hatshepsout n'ont pas livré tout leur funèbre contenu de cercueils et, si quelque jour, une reprise scientifique de l'œuvre interrompue de reconstitution produit d'autres découvertes, l'histoire des cinq dynasties qui suivirent celle des Ramsès y gagnera, souhaitons-le, un peu de précision et de clarté.

Si le vizir Nespakashouti eut vécu à l'époque saïte, moins pauvre que les précédentes, il n'aurait pas été réduit à chercher sa suprême demeure chez un autre, car les Mentouemhet, Padiamenopet etc., ont su se créer de formidables et somptueux mausolées. Quant au groupement des prêtres de Montou à Deir el Bahri, dans des tombes sans décoration intérieure, sans superstructures accessibles à la piété des vivants, on ne peut considérer cela comme une cachette. Il n'y a pas eu de transfert de tombes individuelles ou familiales vers le temple et si aucun signe extérieur ne trahissait l'existence de ce cimetière il faut en voir l'explication dans l'insécurité et la misère de l'époque où, entre la onzième et la vingt-deuxième années de Takelot II, Thèbes, en rebellion sporadique contre Bubaste, fut maintes fois saccagée et ruinée.

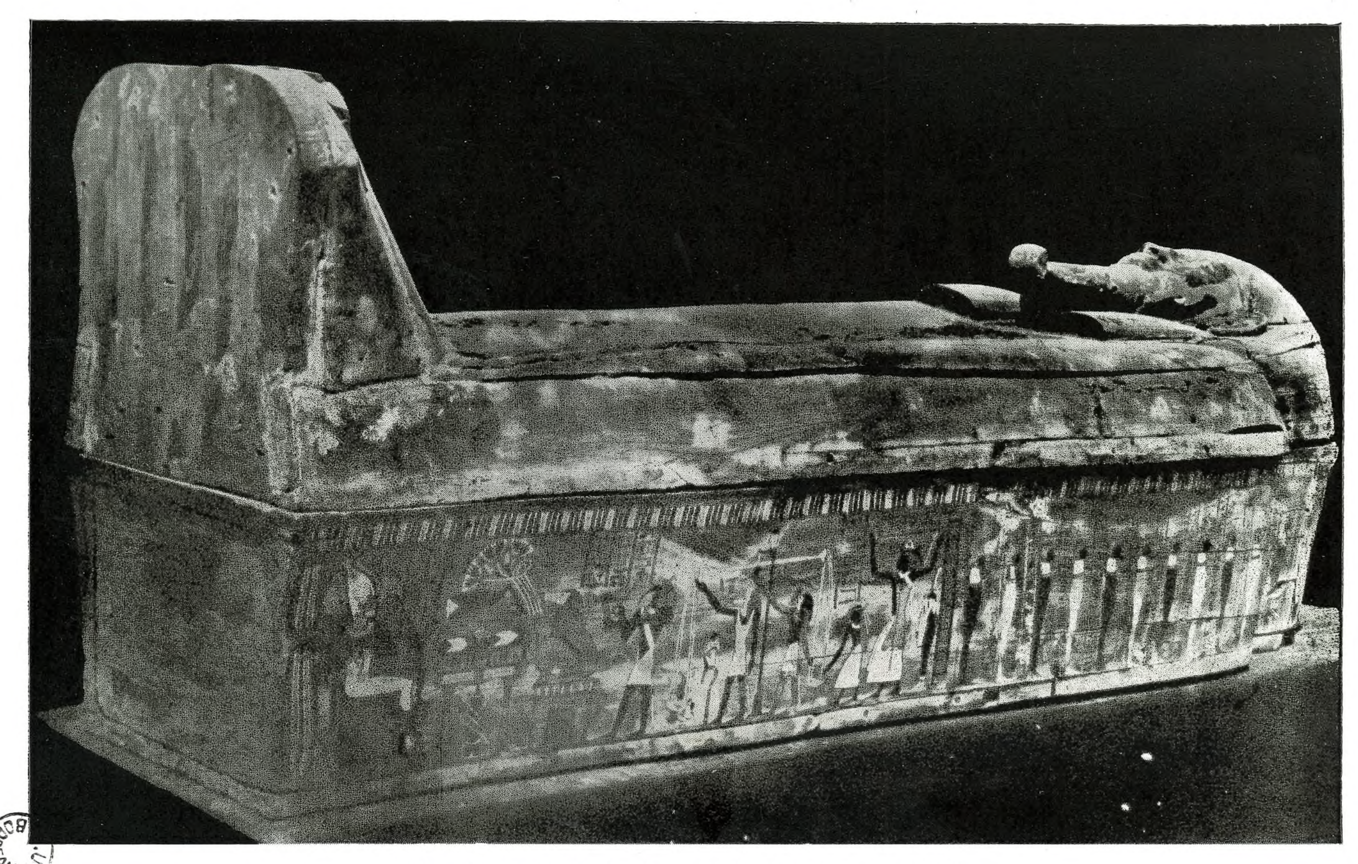
En résumé la trouvaille de Baraize apporte un complément intéressant à celles qui ont permis à Devéria et à Baillet de dresser les listes généalogiques d'un groupe de familles sacerdotales aux époques bubastites, tanites et saïtes. Elles montrent entre autres choses que deux branches parallèles, d'une part les Pama, Padiamen, Pakhal, d'autre part les Zedkhonsouaufankh, Zedthotaufankh, Ameneminet, ont fusionné en les personnes des Nespakashouti qui semblent avoir joué à toutes les générations un rôle très important.

Photographies de E. Baraize. B. Bruyère.



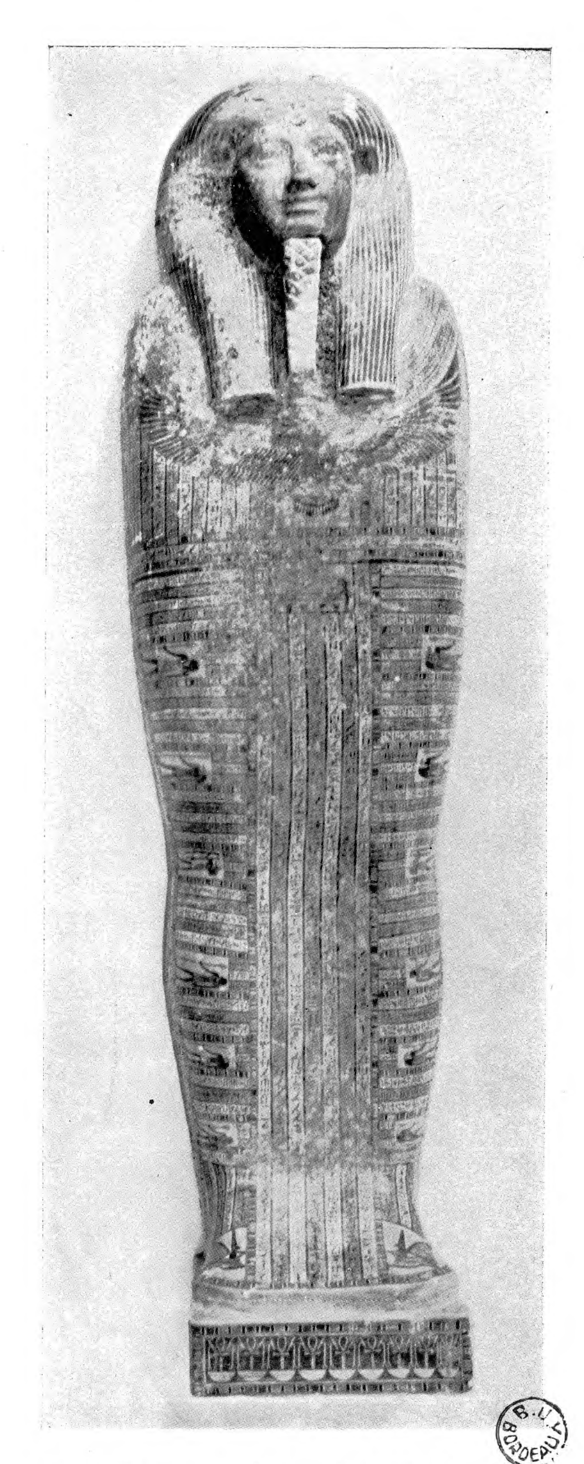
Sarcophage de Nespakashouti (flanc gauche et pied).

Pl. I



Premier cercueil de Nespakashouti (flanc gauche).

PL. II



Couvercle du second cercueil de Nespakashouti.

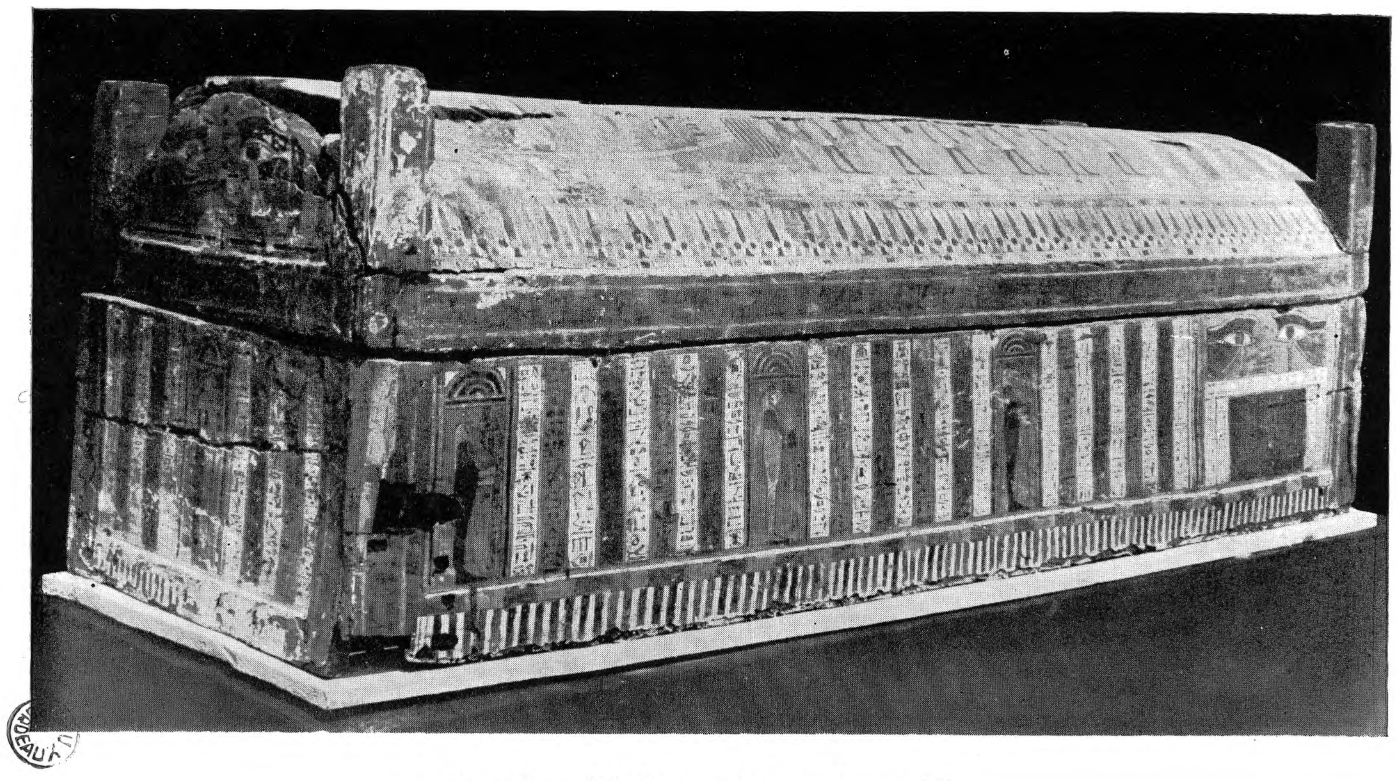


Premier cercueil de Padiament (flanc droit).

PL. IV

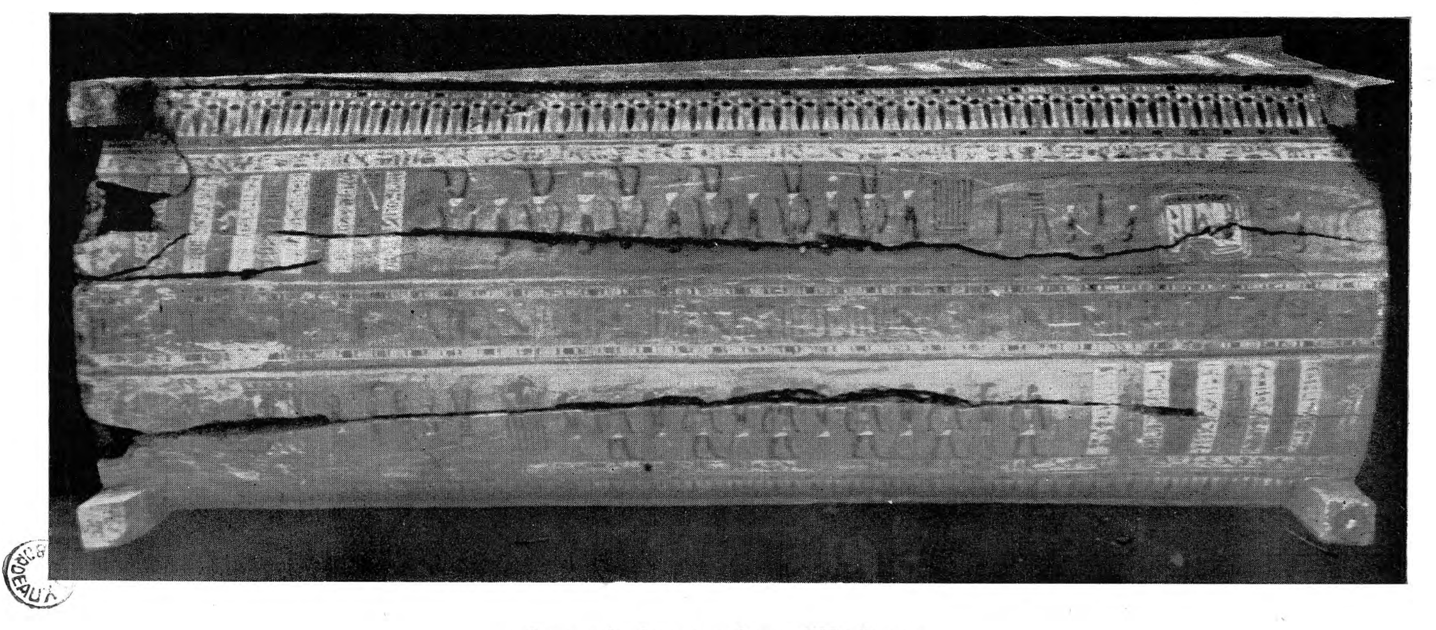


Couvercle du second cercueil de Padiament.



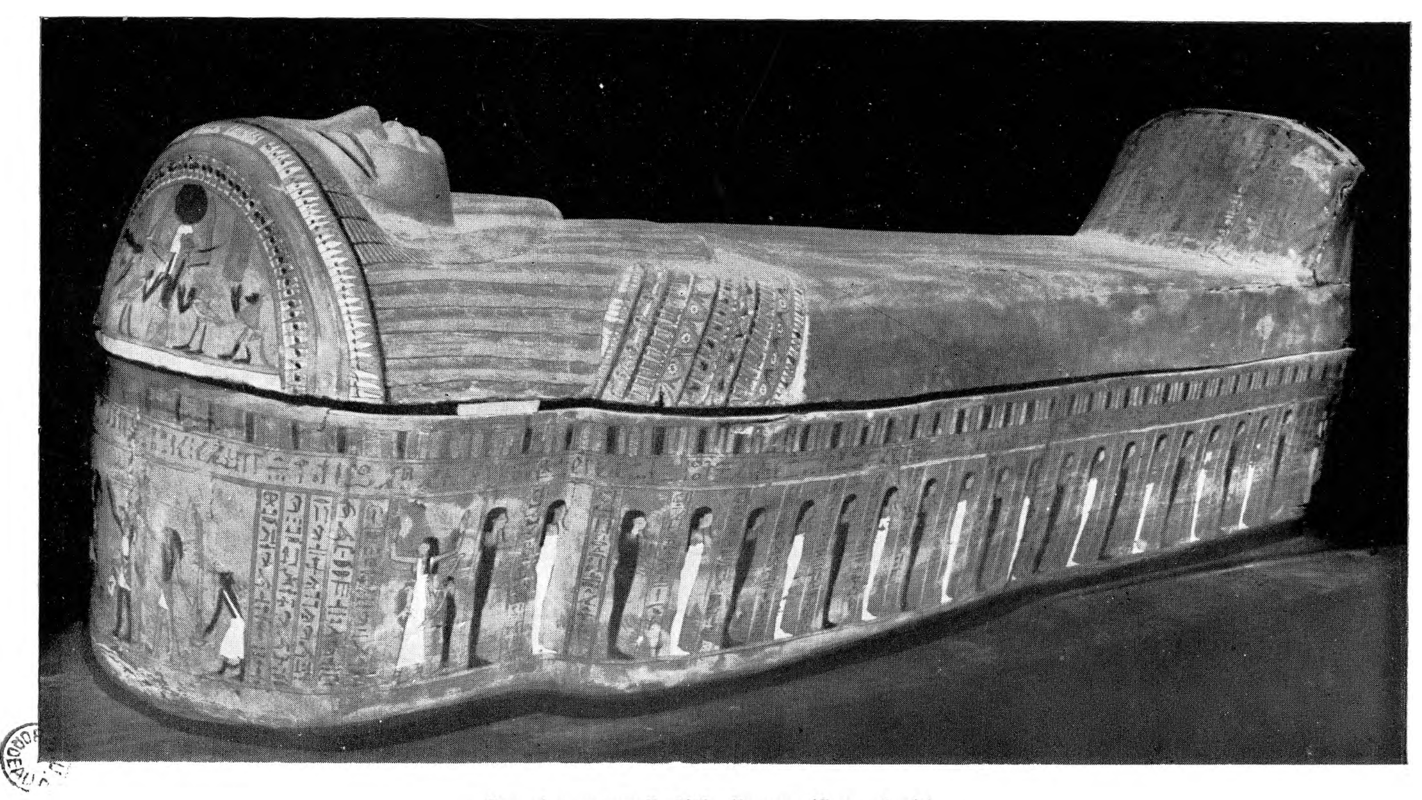
Sarcophage d'Heribsens (flanc gauche et pied).

Pl. VI



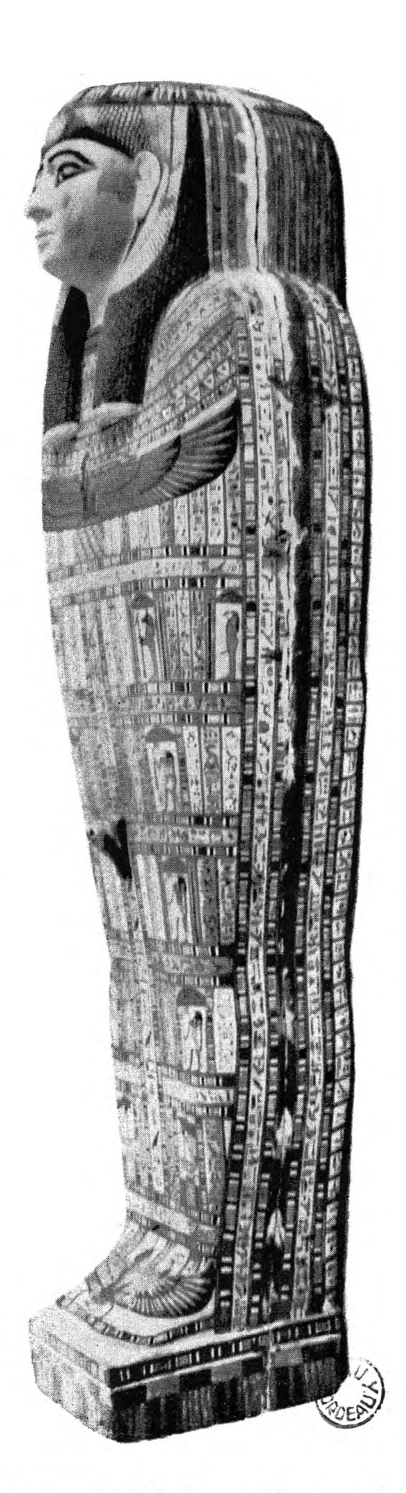
Couvercle du sarcophage d'Heribsens.

Pl. VII



Premier cercueil d'Heribsens (flanc droit).

Pl. VIII



Second cercueil d'Heribsens (flanc gauche).

CHRONOLOGIE DES CONSTRUCTIONS DE LA SALLE HYPOSTYLE

PAR

HENRI CHEVRIER

Cette question a été exposée au Congrès des Orientalistes de Paris en 1948, mais n'a pas paru dans ces actes. La solution que je présente ayant été approuvée par les membres du Congrès, en particulier par Pierre Lacau et par M. Seele, je crois utile d'en donner connaissance par l'intermédiaire des *Annales*.

C'est par la connaissance des fondations des différents éléments que je suis arrivé aux conclusions suivantes qui me semblent définitives.

L'ensemble de la Salle Hypostyle est, on le sait, constitué par :

1° le IIIe pylône, qui en forme la clôture orientale ;
2° le IIe pylône, façade d'entrée et clôture occidentale ;
3° les 134 colonnes ;
4° les murs latéraux du Sud et du Nord.

La date du IIIe pylône est certaine : il a été construit par Aménophis III sur des fondations constituées en grande majorité par des blocs remployés.

Lorsque nous avons repris en sous-œuvre les colonnes de la Salle Hypostyle, nous avons constaté que pour les 122 colonnes des bas-côtés, les fondations étaient formées par un système de murs construits presqu'exclusivement avec des blocs d'Akhnaton, les fameuses « talatates». Mais il n'en est pas de même pour l'avenue centrale des grandes colonnes à chapiteaux ouverts. Là, ce sont deux massifs parallèles, sous chacune des files Nord et Sud, qui portent ces colonnes : aucune pierre, aucun remploi. De ce fait on déduit que les colonnes ont été construites en deux temps et que nous avions d'abord les douze colonnes centrales,

formant une avenue comme celle de Louxor et que, par analogie, on peut dater également d'Aménophis III. Y eut-il un projet comportant des murs latéraux? On ne peut l'affirmer.

Ensuite nous constatons que toutes les autres fondations, IIe pylône et murs latéraux, sont constituées comme celles des 122 colonnes des bas-côtés uniquement par des « talatates» d'Akhnaton. De ce nouveau fait on conclut que ces dernières parties, construites cependant en plusieurs étapes, appartiennent à un projet initial et unique.

On sait que le cartouche de Horemheb se trouve intact une fois sur les avancées du IIe pylône, les autres fois il a été surchargé en creux par Ramsès II; mais dans certains cas sous la surcharge, on peut lire quelques signes qui appartiennent au cartouche de ce roi. C'est donc à ce roi qu'il faut attribuer le projet et le commencement de l'exécution. Très probablement, le gros œuvre a été achevé par lui en ce qui concerne le pylône. Le cartouche de Ramsès Ier est fréquemment visible sur des blocs du parement occidental du pylône; Legrain avait signalé le fait, et dans le déblaiement de l'éboulis de l'aile Nord, j'en ai trouvé de très bons exemples. Ce roi aurait donc, peut-être, achevé le gros œuvre, en tout cas commencé la décoration, surchargée à l'extérieur sur les deux ailes par Ramsès II.

Intérieurement, continuant le projet primitif sur des fondations constituant un radier général interrompu par celles des colonnes centrales, la marche du travail s'est effectuée aussi en plusieurs temps. Il n'y a pas de doute que la moitié Nord a été achevée la première, puisque là nous trouvons :

1° Le mur Nord entièrement décoré par Séti Ier, à l'extérieur comme à l'intérieur.

2° Le commencement de la décoration constitué par une scène d'offrandes sur les colonnes, face à l'axe transversal, effectuée par ce même roi.

3° Enfin la décoration intérieure de l'aile Nord datant également de Séti Ier.

Côté Sud au contraire, sur un gros œuvre peut-être commencé par Séti Ier, la décoration ne mentionne que Ramsès II, comme roi le plus

ancien, tant sur les colonnes que sur le mur Sud, intérieur et extérieur, et sur le parement intérieur du IIe pylône.

Les styles des décorations de Séti Ier et de Ramsès II sont nettement différenciés; à l'intérieur de la salle, sur les murs comme pour la scène unique de chaque colonne de la moitié Nord, la décoration est en relief, se rapprochant du reste beaucoup du très beau style d'Abydos. Comme dans ce temple, Ramsès II a continué la décoration en relief dans le creux, et un creux fortement accusé. Il ne semble pas que Ramsès II ait surchargé la décoration de son père.

En ce qui concerne les colonnes centrales, une première partie de la décoration, notamment la dédicace inscrite sur les architraves, date sans aucun doute de Séti Ier. Là, le cartouche seul a été surchargé en creux, mais on voit nettement le martelage du cartouche [hieroglyphs] sous celui de Ramsès II et la silhouette du [hieroglyphs] est nette, rectangulaire, alors qu'on aurait pu trouver le [hieroglyphs] du cartouche [hieroglyphs] d'Aménophis III. Cependant le système différent des fondations, l'analogie avec Louxor permet, semble-t-il, d'affirmer que ces colonnes sont bien de ce dernier roi.

En résumé, les étapes auraient été les suivantes :

1° IIIe pylône, façade du temple sous Aménophis III;

2° Les 12 colonnes centrales, avec peut-être le projet des murs latéraux et en tout cas d'une porte comme à Louxor, projet ayant été abandonné et transformé par la suite.

3° IIe pylône effectué également en deux temps :

a) porte centrale et avancées construites et décorées par Horemheb;

b) les ailes latérales, peut-être construites par Horemheb, décorées d'abord et en partie seulement par Ramsès Ier, décoration surchargée et achevée par Ramsès II, en ce qui concerne l'extérieur.

4° Moitié Nord de la Salle Hypostyle, 61 colonnes et le mur Nord construits, ou trouvés en cours de construction, et achevés par Séti Ier qui en fait la décoration ainsi que celle du parement intérieur du IIe pylône et du mur accolé pour rétablir la verticale et porter les architraves, à la face Ouest du IIIe pylône.

5° Moitié Sud, gros œuvre peut-être commencé par Séti Ier, en tout cas décoré par Ramsès II.

Ces étapes correspondent aux nécessités du culte; il fallait d'abord dégager l'entrée, conserver libre une moitié de la salle (moitié Sud) pour construire et décorer la partie Nord; puis passer à la moitié Sud quand la précédente fut achevée et de nouveau laissée libre pour le culte.

Un autre argument intervient en faveur de cette conception de la réalisation de cette salle : c'est le peu d'intérêt relatif que Ramsès II portait à Thèbes, où l'on n'a de ce grand constructeur que l'agrandissement de Louxor, son tombeau et son temple funéraire, ainsi que l'achèvement du temple funéraire de son père, Séti Ier, à Gournah. Tous ses efforts se sont portés ailleurs, à Tanis en particulier. A Karnak même nous n'avons de lui que le petit édifice de l'Est, quelques petits monuments isolés, en dehors de son œuvre dans la salle Hypostyle.

Pour terminer, c'est probablement à Horemheb qu'il faut attribuer le projet de la Salle Hypostyle, continué et achevé par ses successeurs. L'argument fondamental pour soutenir cette thèse est l'unité du système des fondations dont toutes les pierres proviennent des constructions d'Akhnaton, détruites précisément par ce roi.

Le Caire, 5 juin 1952. Henri Chevrier.

DESCRIPTION OF A METHOD OF TREATING A DANGEROUS CASE AT THEBES

BY

Dr. ZAKY ISKANDER

The restoration [1] of a falling painted scene in the tomb of Pere (Tomb No. 139 at Sheikh Abdel-Qurna) is based on two important factors : the method and the materials used.

The principle of the method described viz. : to remove the defective materials behind the picture and to make a new support to the ground on which the scene was painted is quite right, and the mechanism followed is the usual one used in all these cases. The systematic performance of this method and the excellent handling by which it was carried out deserves complete credit.

The materials used, however, namely : (1) potassium silicate, for consolidating the back of the old plaster and (2) plaster of Paris and lime mixed with water, for stopping the cracks and strengthening the edges, are very dangerous since they will sooner or later, cause the complete destruction of the whole picture.

(1) The silicate process has been tried in Egypt since more than 40 years but it proved a failure [2]. Potassium silicate in presence of water, carbon dioxide and calcium sulphate produces soluble potassium hydroxide, carbonate and sulphate as illustrated in the following equations :

$$K_2SiO_3 + H_2O \longrightarrow 2KOH + SiO_2$$
$$K_2SiO_3 + CO_2 \longrightarrow K_2CO_3 + SiO_2$$
$$K_2SiO_3 + CaSO_4 \longrightarrow CaSiO_3 + K_2SO_4$$

---

[1] Ahmed Youssef, *Description of a Method of Treating a dangerous Case at Thebes, A. S. A.*, t. XLVIII, pp. 513-516.

[2] A. Lucas, *Disintegration and Preservation of Building Stones in Egypt*. Ministry of Finance (Egypt), Survey Dept., 1915, p. 14.

These products, in presence of the water of the dilute solution added will manifest themselves as a florescence on the surface of the plaster causing the surface of the whole scene to suffer serious disintegration. Since the painted scene was coated with a solution of resin in alcohol, the salts will most probably crystallise below the surface and thus the whole surface of the scene will sooner or later flake out. To explain this phenomenon, I may quote a description for it as given by « The Building Research Station» in 1932 : « The movement of water governs the movement and distribution of soluble salts, which when deposited from the solution constitute an important cause of decay. The factors which appear to have the most significant influence are evaporation and the capillary properties of the materials. There is also certain evidence which suggests that osmosis may also be concerned»[1]. Sometimes salts crystallise on the surface of materials and sometimes beneath the surface in pores. If the conditions are such that most of the evaporation takes place from the surface, then the salts are brought to the surface in solution and crystallise as an external efflorescence. If on the other hand, evaporation takes from below the surface, the salt is deposited internally i. e. cryptoflorescence. If the florescence is external, the surface disintegrates and if it is internal, the whole surface is forced off by growth of crystals underneath.

The danger associated with the presence of these salts is also rendered more acute by the fact that their deleterious action will continue as long as they remain in the monument. They may redissolve by the absorption of moisture from air and in dry conditions they crystallise again causing their decay[2].

(2) The use of plaster of Paris and of lime necessitates their admixture with water. This water, as well as, the water contained in the dilute solution of potassium silicate, will cause a decay of the ancient plaster due to further florescence the agent of which in this case is the plaster itself. The plaster is composed of calcium sulphate which is slightly soluble in water and will thus dissolve and pass through the

[1] R.J. Schaffer, *The Weathering of Natural Building Stones,* Dept. of Scientific and Industrial Research, 1932, p. 51.
[2] R. J. Schaffer, *op. cit.,* pp. 57-58.

capillaries of the plaster and crystallise either on the surface or below it, thus causing its disintegration. A very clear case which proves definitely this effect can be seen in the limestone walls of the chambers of the pyramids of Pepi II at Saqqara (plates Nos. I and II). It is noticed that all the disintegrated parts were those which were stuck in their original places by gypsum and also the parts near them, while all the other parts are almost in a very good state of preservation. I analysed the florescent salts which were collected from the badly disintegrated surfaces of these walls and they proved to be composed of sodium chloride and calcium sulphate[1]. Both of these two salts which caused the considerable disintegration of the inscribed limestone walls were not found in the original stone but found their way to it from the salty plaster of Paris which was used for restoration.

From this it is quite clear that plaster of Paris itself, even if it is free from common salt, will play the same rôle in causing the disintegration of the surface of the stone by florescence in presence of moisture derived from the atmosphere or from the plaster itself when it was firstly applied.

It must be noted that these effects do not appear directly after restoration but after some time. Thus, for example in the case referred to above in the pyramids of Pepi II, these effects were shown after more than 20 years from restoration.

The use of gypsum of any kind for restoration of antiquities is therefore strongly objected, because if this substance is to be used, we shall lose all our magnificent monuments in less than a century.

Any material containing water or soluble salts or both should not be used at all for restoration of antiquities. There are now available on the market various kinds of synthetic resins which can be used as thus or mixed with inert pure such as calcium carbonate for the various purposes in the restoration of antiquities. Markon Resin with its catalyst and accelerator, and Araldite with its hardener are cold-setting resins which have been used successfully as adhesives and for impregnation. Polyvinyl acetate and the different methacrylate polymers were used as

[1] From a report I delivered to the Department of Antiquities dated 30th. January 1944.

solutions in volatile organic solvents for impregnation and as binding media.

Every case, however, should, be separately studied by an experienced chemist who can advise and put forward the procedure to be used and watch the steps of performing the work. It must be made clear that most of the problems which meet the restorer are not of the same character and that one method only cannot be applied for all the different cases. What may succeed in one case may perhaps cause a great destruction for another case, not necessarily at the present time but perhaps after the lapse of some years.

Z. Iskander.





RIZKALLAH NAGUIB MAKRAMALLAH

(JULY 1st 1903—NOVEMBER 11th 1949)

Towards the end of 1949, five Egyptians occupying distinguished positions in the Antiquities Department and the Coptic Museum passed away. This happened in the short interval of three months and some



people have wondered whether the curse of the Pharaohs had fallen on their descendants who were responsible for uncovering their remains, had it not been for the fact that most of these men had been suffering from serious illnesses for a long time before their deaths. At the end of July that year, Khalid Darwish, the architect in Upper Egypt who was responsible for the discovery of the two colossi of Amenophis III near the Ramesseum passed away. Few weeks passed and the news came from the States, of the death of Abd el-Salam Mohamed, the architect of

Saqqarah, responsible for many a work of restoration and sensational discovery in Saqqarah and Dahshour. Within two weeks there after, at about the beginning of October, three more joined them. The first was Moh. Abd el-Moneim Youssef, archeologist and photographer, who did all the photography for the expedition formed to examin the area which was likely to be covered by the second heightening of the Aswan Dam. Togo Mina Riskallah, who in the few years he had been the director of the Coptic Museum, had contributed many articles and books on Coptic, was next to go and soon there after Rizkallah Naguib Makramallah.

Born on July 1st 1903 of a well-known Coptic family, Makramallah received his primary and secondary education in the French School of Khronfish. This afforded him the opportunity to master the French language in which he later wrote his books and articles. In 1923 he was among the first group who joined the section of Egyptology, later attached to the Cairo University and in 1928 he took his degree. In 1929 he was chosen a member of the Nubian Expedition of which W. B. Emery was director with. P. Kirwan, two other Egyptian archeologists, a surveyor and an anatomist as assistants. That all these members contributed to the success of the expedition can be seen in Emery's preface to *The Excavations and Survey between Wadi Es-Sebua and Addindan* and in his dedication of the *Nubian Treasure*.

Before the end of this expedition, Makramallah was called in 1931 to assume the duties of Assistant Director of Works at Saqqarah, where he remained until 1937. There he passed the best days of his life, working hard and producing his best studies. Sometimes he was charged with extra work in the neighbourhood, such as the soundings made in a building at Abu-Roach which was near the buildings of the Drainage Dept. of the Province of Giza. The result of this work was published in his article : « *Une forteresse du Moyen Empire* (?) *à Abou-Roach*», *Annales du Service des Antiquités,* XXXII, 161-173.

At Saqqarah itself he gave a great care to the vases found in the galleries under the Step Pyramid. Under his supervision hundreds of these vases were restored by the clever workmen of Qift who were trained to such kind of work. The result appeared in his article : « *Vases en pierre dure trouvée sous la Pyramide à degrés*», *Annales du Service des Antiquités,* XXXVI, 29-32.

At Saqqarah also he succeded from time to time in clearing or restoring one of the tombs or excavating a part of the area. One of the tombs he was able to restore is the tomb usurped by lady Idut, of the VIth dynasty. After the restoration of this tomb, he began to study its inscriptions and the representations and at the end he published his important book : « *Le mastaba d'Idout*» (Service des Antiquités, *Fouilles à Saqqarah,* Le Caire, 1935).

Toward the end of his stay in Saqqarah he was charged with the examination of a large area near Serapeum to determine whether it could be used as a place for a dump or not. The result was the discovery of an archaic cemetery, which he published in one other book called : « *Un cimetière archaïque de la classe moyenne du peuple à Saqqarah* (*Fouilles à Saqqarah*), Le Caire 1940.

In 1937 he was appointed Chief Inspector for Upper Egypt at Luxor, where he came in contact with many scholars and great personnalities of various nations and tried to do his best to make their visits to Upper Egypt both useful and pleasant. In estimation of all his services, the French Government made him a *Chevalier de la Légion d'honneur*. In 1939 he was transferred to the Cairo University as lecturer and when Alexandria University was inaugurated in 1941 he was transferred to it in a similar position. In the latter university he accomplished, apart from his lectures, the formation of a museum attached to the section of Archeology. With the collaboration of Henri Riad he also carried out with great success the clearance of a basilica at Ashmunein. Work of such significance should, it would seem, have been properly appreciated, but for some political reasons, Makramallah was then transferred to the Antiquities Dept. where he was attached to the library. This transfer was much against his wishes and from that time Makramallah, who was suffering from heart trouble, felt that his illness became steadly worse. Still he did not hesitate to go to his work every day when this was at all possible. It was on the 11th of November when he was ready to leave his house for his work that he suddenly fell dead.

Makramallah was a man who was sincere in everything; he was sincere

to his friends and sincere in his work. Those who had the opportunity to come in contact with him remember quite well how he was always ready to do everything in his power for their sake. Every task with which he was charged, whatever it might be, he tried to accomplish, in the best way. He expected only that his work be appreciated, but such was not always the case. Even so this did not make him loose interest in his work; on the contrary, he was always keen to do his work as it should be done and he was always encouraging his colleagues to do their own scientific work. I shall never forget how in 1946, when I succeeded in clearing up the Temple of Hekaib and its contents in Elephantine, he readily gave me the privilege of publishing the objects which had been discovered in the same place in 1932 and which were to have been reported upon by himself and Ghazouli. Realising the importance of publishing these objects with the temple itself and its contents, he did not hesitate to give this permission along with all the information available about the discovery.

Labib Habachi.

BERICHT UEBER DIE RESTAURIERUNG DES BARKENSOCKELS RAMSESS III IM CHONSTEMPEL IN KARNAK

VON

DR.-ING. M. HAMMAD

Als ich im Juli 1954 meine Stellung als Director der Arbeiten in Karnak antrat, wollte ich den Sommer nicht ungenutzt verstreichen lassen. So restaurierten mein Kollege M. Chevrier und ich jene Teile des Tempels, die keines grösseren Aufwandes bedurften. Dies ermöglichte mir ausserdem, die Arbeiter in Karnak kennenzu lernen und demgemäss fuer die kommende Saison Vorbereitungen zu treffen.

Da diese Verarbeiten nicht im Programm standen, machte ich gemeinsam mit Herrn Labib Habachi am 12. 7. 1954 eine Eingabe an die Regierung, in der wir um die Erlaubnis ersuchten, den Barkensockel restaurieren zu duerfen. Gleichzeitig liess ich mir die wiederherstellung der Pinouzmstatue übertragen, die bekanntlich von M. Chevrier entdeckt wurde. Bei der Untersuchung ihres Fundamentes kamen zudem mehrere bedeutende Blöcke aus der Amarnaepoche und die Stele des Kamose zu Tage.

Nach genauem Studium der einzelnen Bruchstücke des Sockels und der Inschriften des Tempels gewann ich den Eindruck, dass die Barke ursprünglich zwischen den 4 Saeulen des vorletzten Saales-unmittelbar vor den nördlichen Raeumen-gestanden haben muss. Folgende ruende haben mich zu dieser nsetzung geführt : Neben verschiedenen Opferhand lungen finden sich auf der gestlichen und westlichen wand des besagten Raumes 2 Darstellungen einer Barke auf einem Sockel, der dem zu behandeln den genau entspricht. Dann fehlt hier auf einem Raum von ca 2 mal 3 m das Steinplattenpflaster, und endlich sind die

BARKENSOCKEL IN CHONS TEMPEL

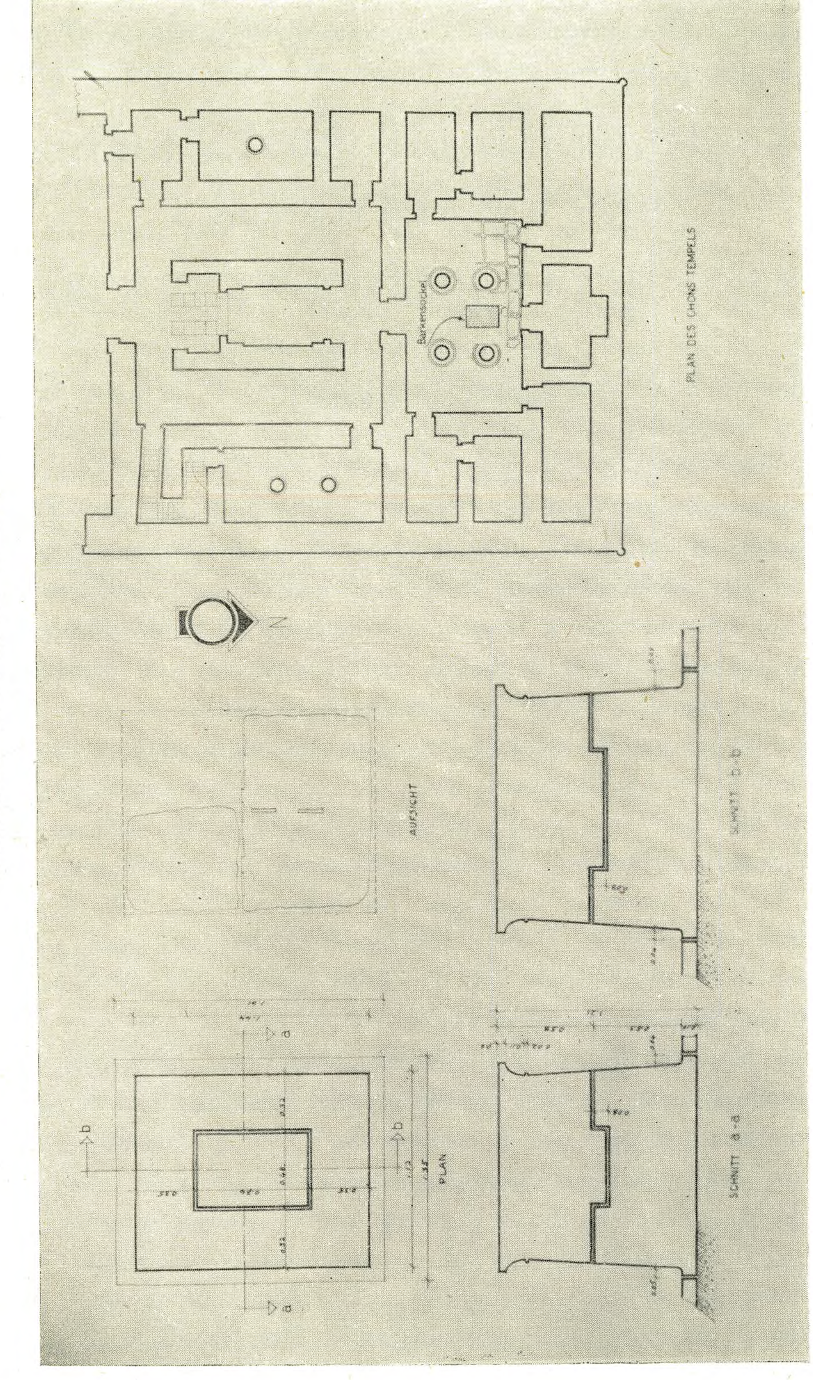


Abb. 1. — Gesamtansicht der Sockels in der Halle.

beiden hinteren Saeulensockel in der Art abgeschnitten, als ob man nachtraeglich den Durchgang zwischen Barke und Saeule habe verbreitern wollen. Der Sockel bestand aus 2 uebereinander gesstzten und durch eine Plinte verzahnten Bloecken von rotem, stark eisenoxydhaltigem Hart sandstein. Er ist 1,61 m. lang, 1,35 m. breit und 1,21 m. hoch. Die 4 Seiten des Sockels sind dekoriert, und zwar entsprechen sich dabei die beiden Laengsseiten, waehrend die Vorderseite und Rueckseite differieren. Die Laengsseiten zeigen je 4 mal den Koenig, dem Eintretenden zugewandt und die Haende preisend erhoben. Vor ihm stehen Kartouchen mit dem *njswt-bitj* und dem *s3 Rê*-Namen in folgender Ordnung :

1) [hieroglyphs] 2) [hieroglyphs]
3) [hieroglyphs] 4) [hieroglyphs]

Saemtliche Darstellungen sind wie gewoehnlich mit dem *pt*-Zeichen gekroent.

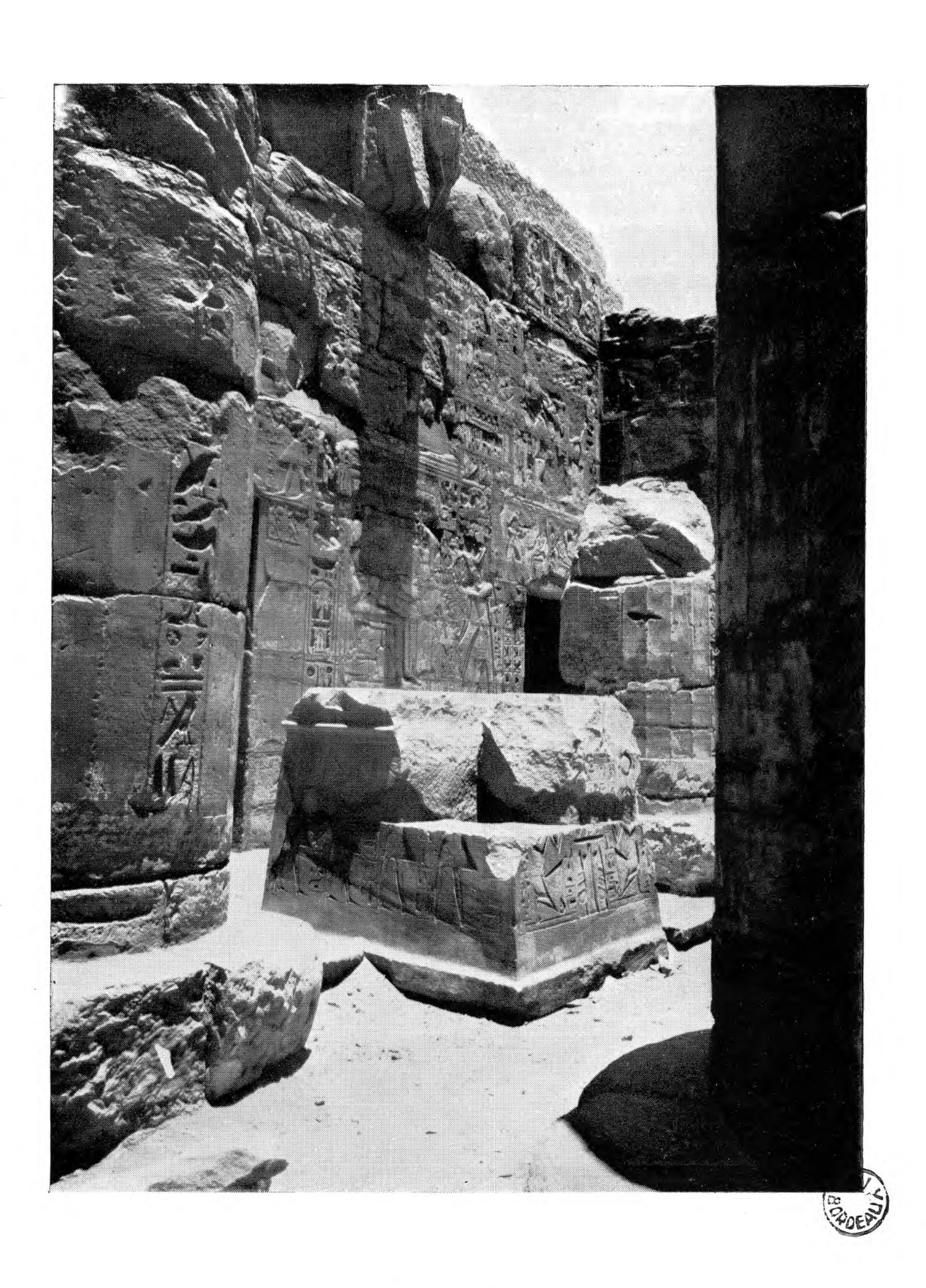
Die Vorderseite bringt in antithetischer Anordnung Ramses III, der vor dem Opfertisch kniet und, wie die inschriften anzeigen, eine Wasser-und weinspende darbringt. Dabei faellt auf, dass der Name des Amun in umgekehrter Richtung geschrieben ist, wohl um die Beziehung Koenig-Gott zu unterstreichen, vielleicht auch zur Belebung der Komposition.

Auf der Rueckseite sehen wir den Koenig die Vereinigung der beiden Laender vornehmen [hieroglyphs] und hinter ihm je eine Goettin mit der West-bezw. Osthieroglyphe auf dem Kopf, ein Indiz, das uns die richtige Orientierung des Sockels ermoeglichte.

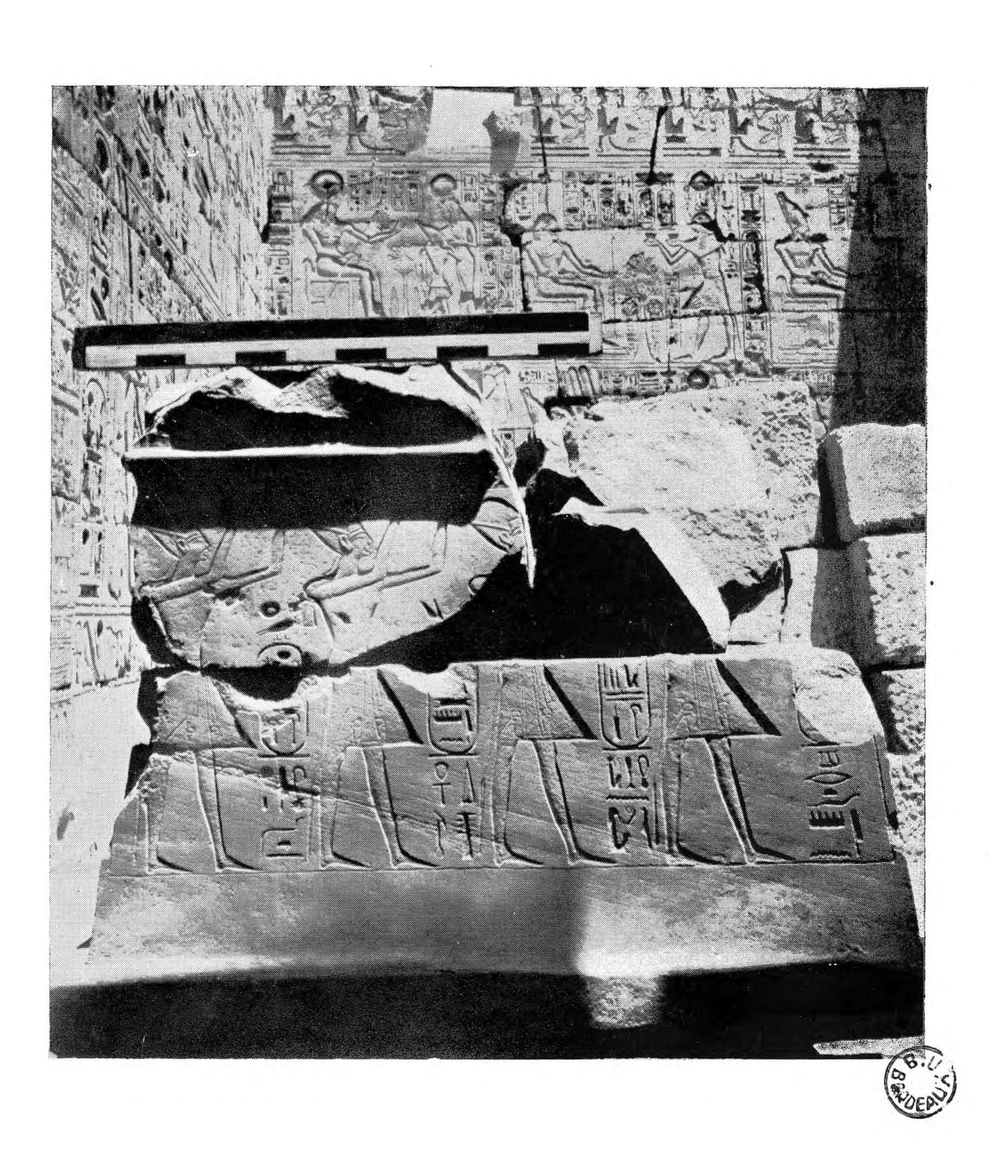
M. Hammad.



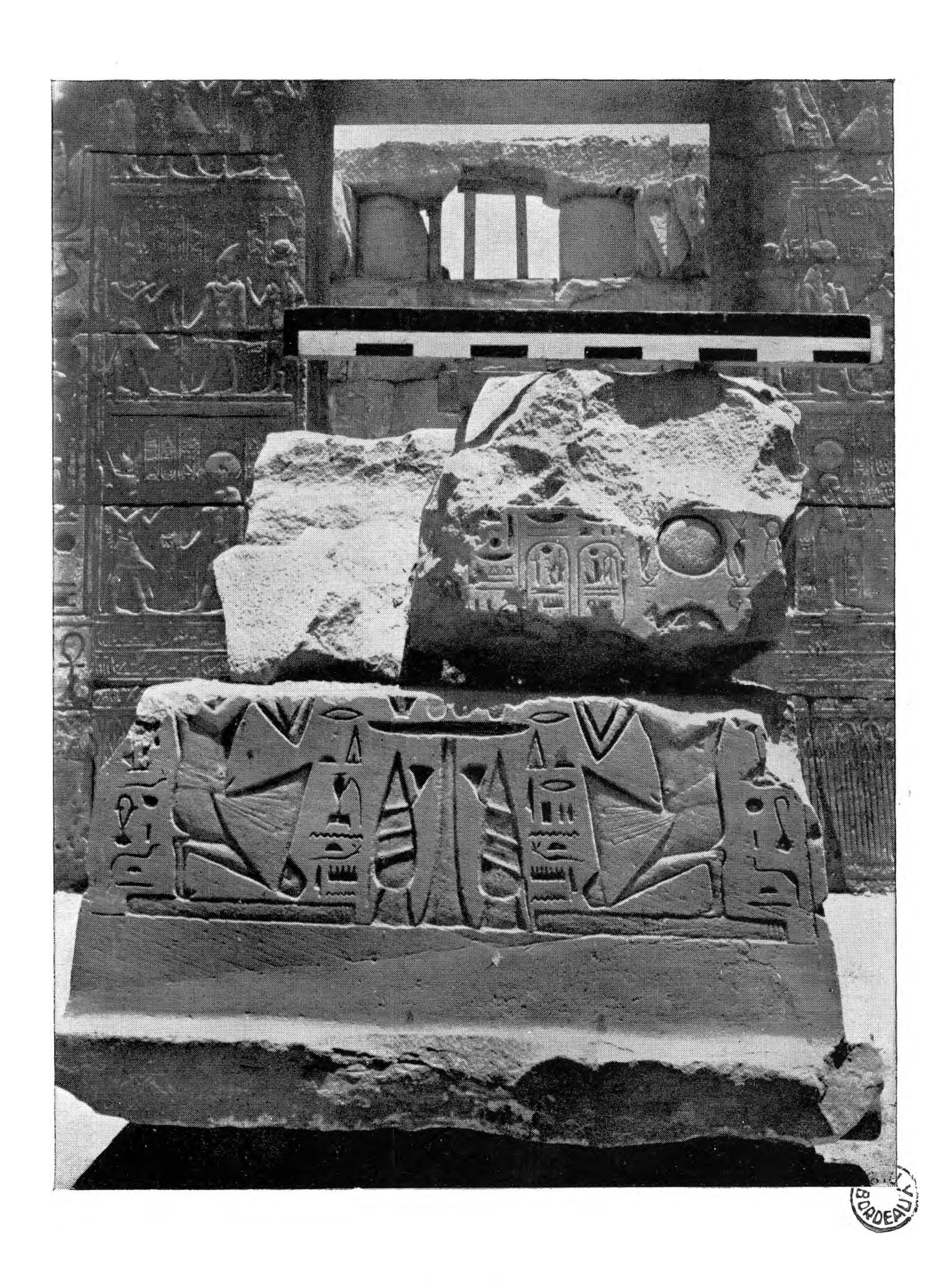
Der Sockel in seiner ursprunglichen Lage im Tempel.



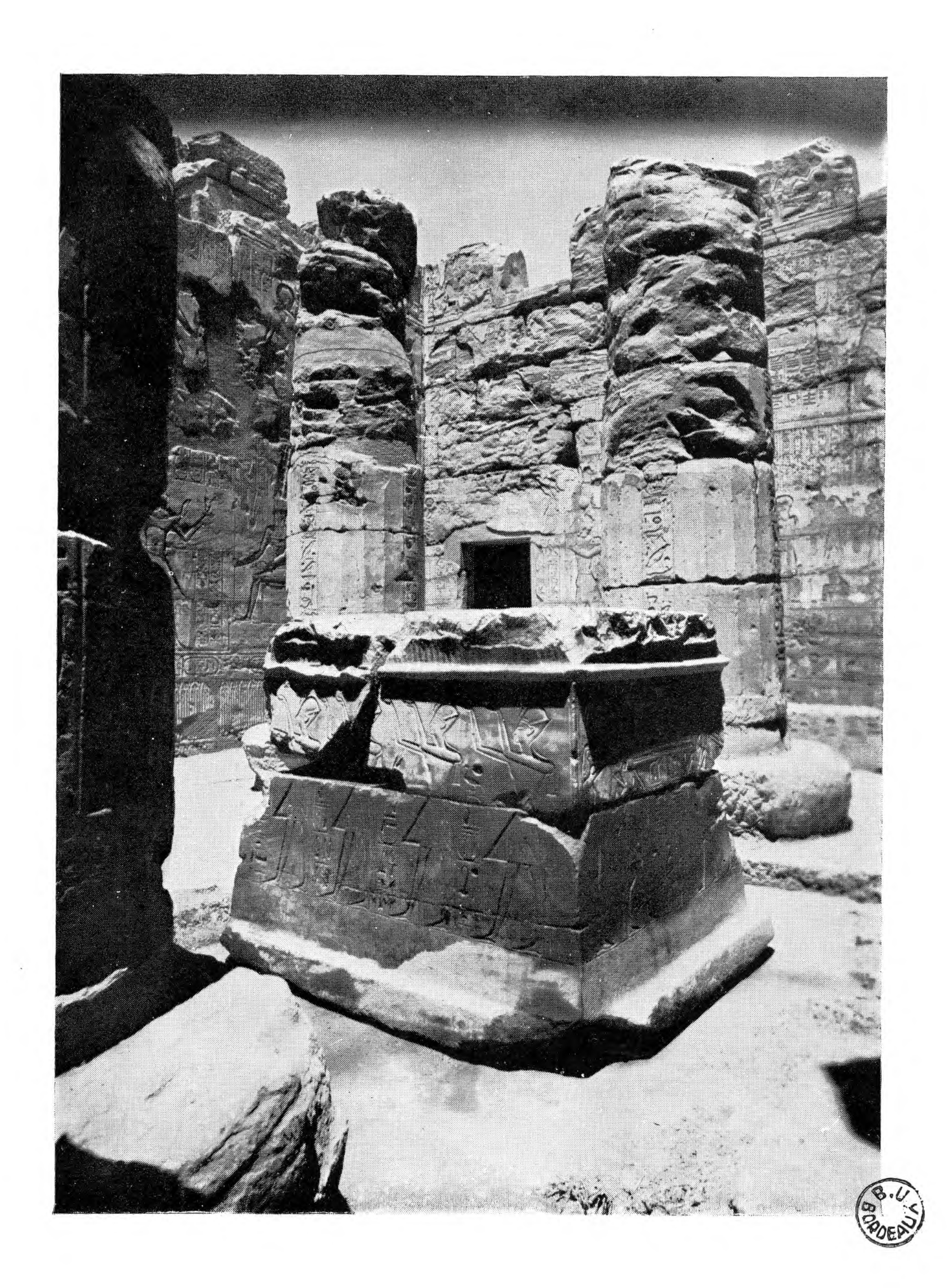
S. W.-Ecke.



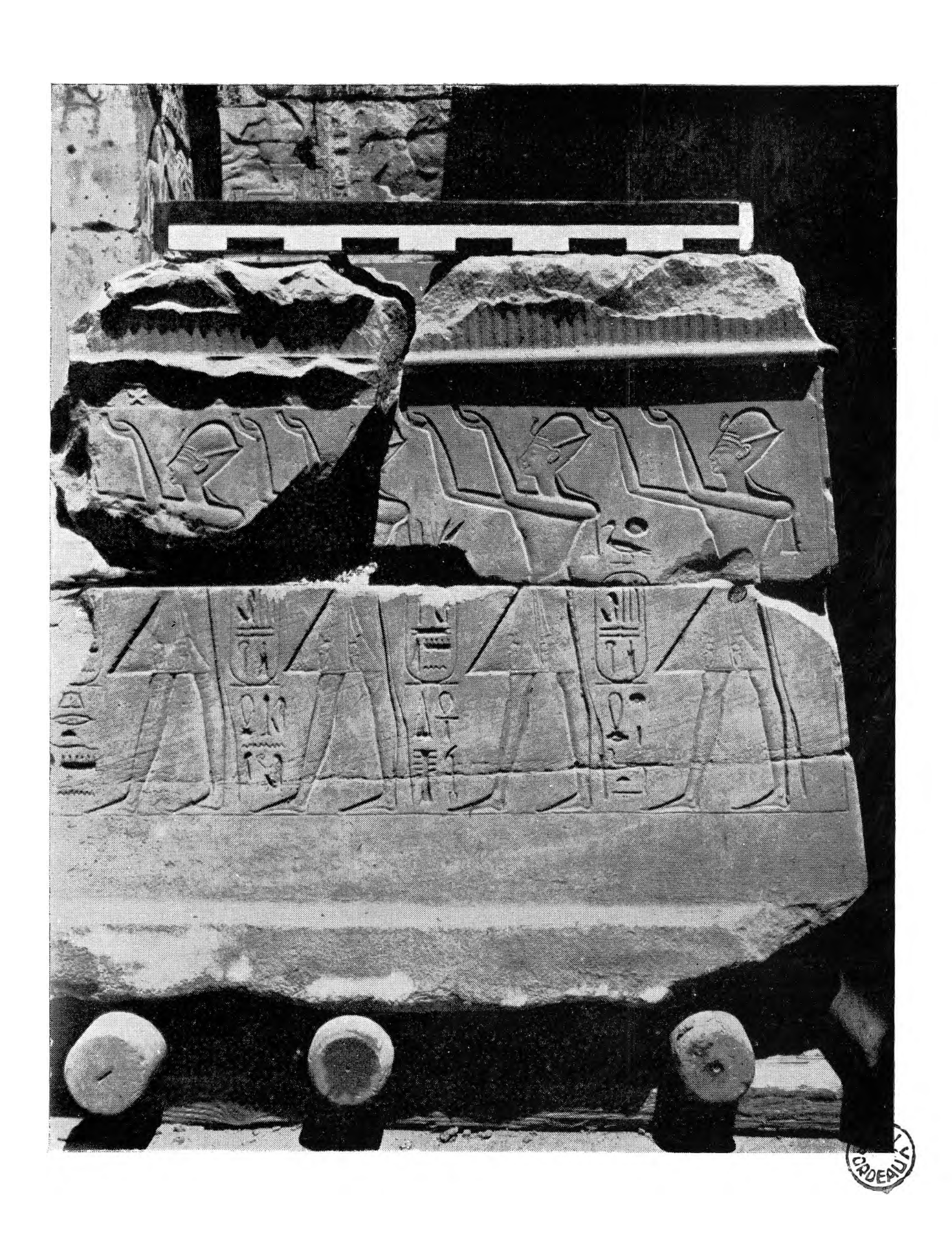
Westseite.



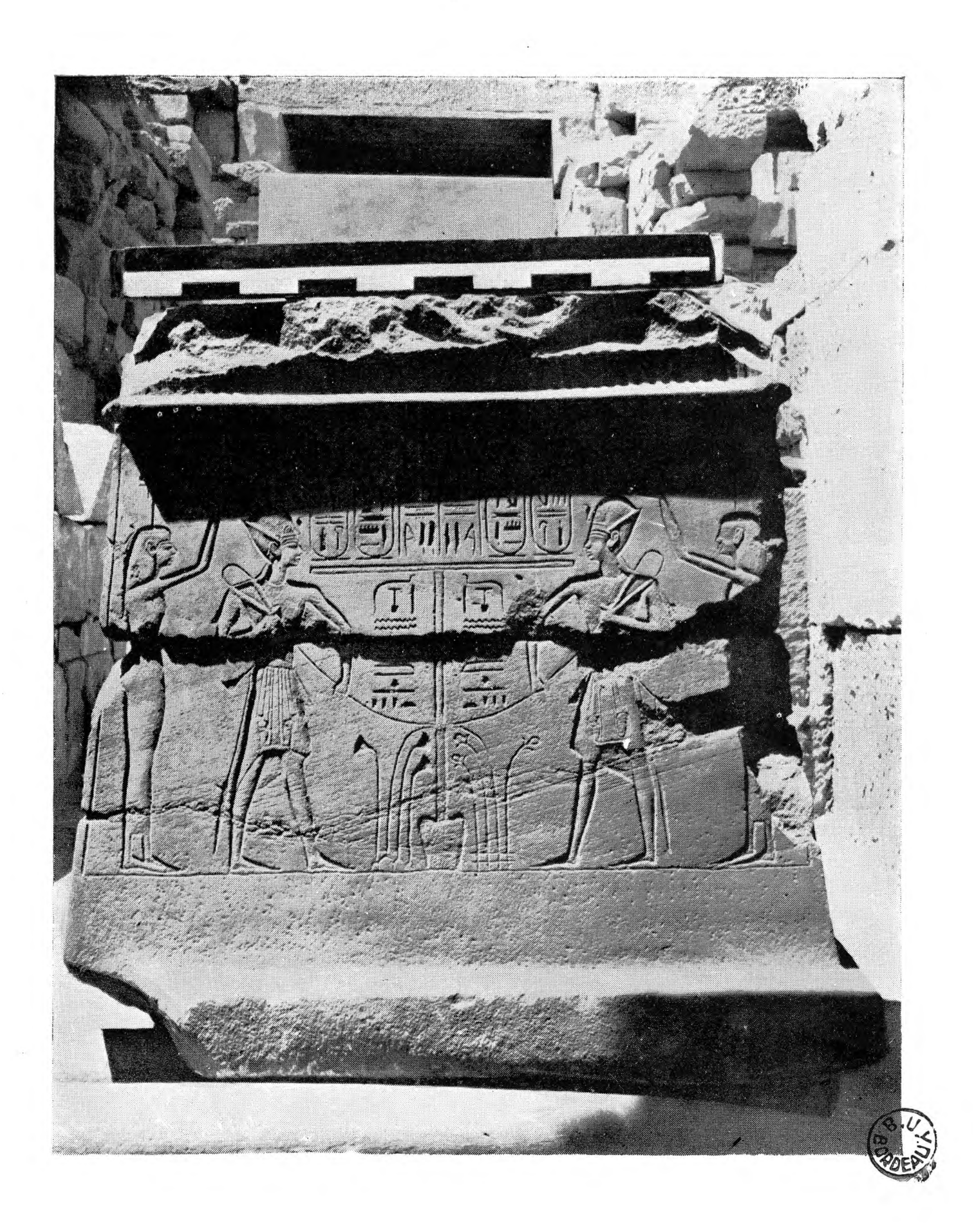
Suedseite.



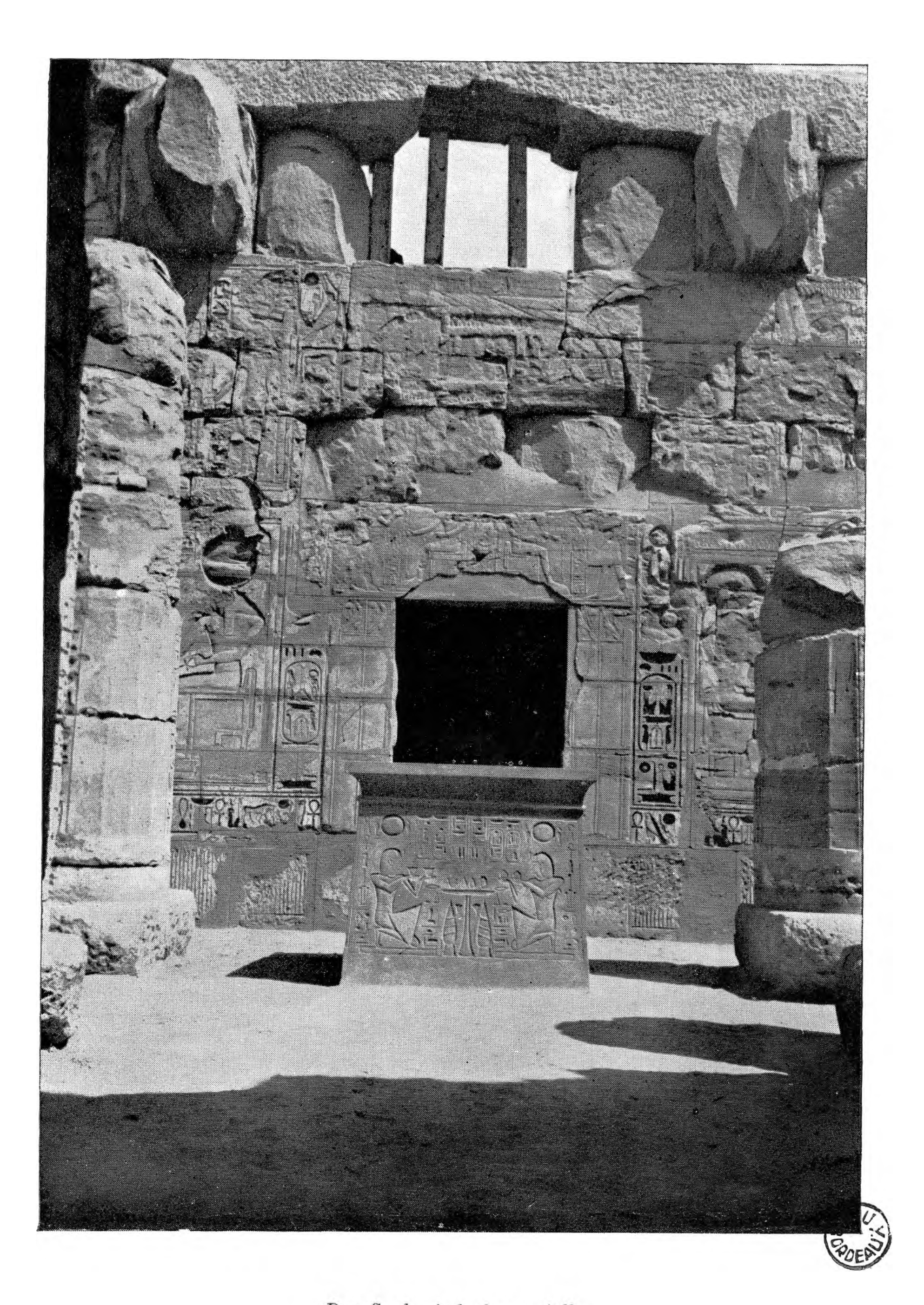
N. O.-Ecke.



Ostseite.



Nordseite.



Der Socl wiederhergesiellt.

PHILOLOGICAL EVIDENCE ABOUT METHODS OF CONSTRUCTION IN ANCIENT EGYPT [1]

BY

DR. ALEXANDER BADAWY

Various data concerning methods of construction in Ancient Egypt can be derived from the actual remains of monuments. Some elements are so clear that an exact reconstruction of the process can be established; others, however, are inadequate and do not allow of more than a mere surmise. To this data must be added exceedingly valuable information supplied by actual tools or models of tools found in the excavations, being left over by workmen and robbers or presented as foundation deposits. A variegated collection of implements such as pounding and polishing stone mauls or balls, wedges, hoes, chisels, mallets, brick moulds, plasterer's tools, squares, levels and plumb-rules, mason's cord and reel, boning-rods and even sledges and models of rockers can now be usefully studied [2].

This archaeological evidence is happily supplemented by graphical as well as by philological evidence.

Rare as they may be Egyptian *scenes* on walls have proved to be of a precious aid. Such are those dealing with the preparation of brick, dressing stone, transportation of blocks or monuments such as obelisks or statues, by water or by land. Mention must be made of the scenes representing foundation ceremonies, which, in spite of their high stylisation, nevertheless afford invaluable documents regarding preparation before building.

---

[1] This paper was briefly presented to the Egyptologists at the 23rd International Congress of Orientalists, Cambridge, on the 24th of August 1954.

[2] S. CLARKE-R. ENGELBACH, *Ancient Egyptian Masonry,* 1930, p. 224, fig. 263-267. W. Fl. PETRIE, *Egyptian Tools and Weapons,* pl. XIII, B. 16, 17.

A third source of information consists in the sporadical passages of *texts,* whether Egyptian or from Greek travellers, describing problems of construction. Such are the famous mathematical problems which were to be solved by the scribe Amenemope (Pap. Anastasi I) [1] and dealing with the calculation of a constructional ramp, the measurements of an obelisk or the labour required to lower an obelisk onto its base. More theoretical problems concerning the calculation of areas are proposed in the Rhind Mathematical Papyrus [2]. The reports of Greek travellers, such as Herodotus, Diodorus, Clemens Alexandrinus, although technically inadequate, may allow of interesting surmises. Biographies of architects and master-builders prove to be practically useless regarding technical information, with their boastful style and their lists of titles. Ineni is the only architect who cares to inform us about his work carried out in utmost secrecy at the rock-tomb of Thutmosis I, and his creating fields of clay to plaster its rock-walls, an originality of which he certainly was very proud [3]. Some official texts on the walls of temples describe monuments and useful information can be squeezed out of this formal literature [4].

The last source of information is formed by the vocabulary of technical words used by the building craft. We are to deal here with the *verbs* only. Through the etymological study of these verbs and comparison with their other meanings it is possible to gain an insight into the mechanism of the intellect of the early Egyptian. Some of the verbs occur even in the Pyramid Texts.

From the various sources of evidence a fairly coherent picture of the beginnings of Egyptian architecture can be traced [5]. The study of the

---

(1) A. H. Gardiner, *Egyptian Hieratic Texts,* 1911, Appendix, 31 f. L. Borchardt, *Die Entstehung der Pyramide,* 1937, S. 22, N. 2.

(2) E. Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus.*

(3) J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt,* II, § 106.

(4) J. Yoyotte, *Un porche doré : La porte du IVe pylône au grand temple de Karnak. Chronique d'Egypte,* no. 55, p. 28-38. J. Dümichen, *Baugeschichte der Dendera Tempels.*

(5) Alexandre Badawy, *La première architecture en Égypte, A. S. A.,* t. LI, p. 1-28.

verbs expressing building activities corroborates the results and helps to see the various building processes with the eyes of the Ancient Egyptians themselves.

In this study the order of the various building operations has been followed, beginning with the preparation of the site, setting the plan on the ground, cutting the foundation trenches, moulding and laying the bricks. Most of these stages are illustrated by the scenes representing foundation ceremonies, which, although of a late date, supply valuable information. Primitive methods of construction such as those using wattle, rammed earth and mud, are then dealt with. The verbs expressing these building processes are certainly the most interesting, being pregnant with the meaning of the original handicraft, from which they derived in archaic times. Stone construction is pictured by a few verbs, accompanied by a host of secondary ones showing the various stages through which stone had to pass from the quarry, carried or slided down to the site, dressed, bored, assembled, polished, engraved, finished in colour or overlaid with gold sheets. Besides other technical terms describe laying the pavement, roofing, plastering or patching walls.

I. PREPARATION BEFORE BUILDING

Some of the various activities in preparing a site for building are illustrated by verbs. We know of the existence of a « Book of the foundation of temples by the First Ennead » which was returned to earth by Imhotep. According to late texts the temples at Edfu and Dendera were designed according to this book.

[hieroglyphs] Debehen informs us that the king ordered « to clear the rubbish » [hieroglyphs] from the site before cutting his tomb [1]. The verb [hieroglyphs] cannot be considered as a technical term, being used also in the wide sense of « to clean » the body.

---

(1) *Urk.* I, 19, 6-7.

The site is levelled down by means of pounding, stamping. From a stela commemorating the foundation of Thutmosis III' buildings at Karnak [1] :

« I levelled down this site which is inside the cord-(boundary) to build this monument upon it. »

From Dendera [2] :

« He built this beautiful mammisi, founded upon the primitive plan. »

In the latter example the original meaning has shifted to the more general idea of « building ».

This ramming down of earth would be carried out on alluvial sites, while pounding would be used on rocky ground (pyramids, temples).

The primary meaning of the verb seems to be « to pound » grain in a mortar, as the determinative in the Old Kingdom shows.

From the scenes representing foundation ceremonies of temples we know that the process of « stretching the cord » *pḏ šs* occurred at the beginning of the sequence of the symbolical ceremonies, either to fix the limits [3]

« To stretch the cord in the temple, with the goddess Seshat, between the two posts »

or to measure or even to determine the orientation by sighting the pole-star. Two observers stand in the direction N.-S. and the one to the South sights the pole-star through a cleft stick held by the other. The « cord stretched » between the sticks, which both observers drive in front

(1) *Urk.* IV, 835.

(2) A. Mariette, *Dendera,* II, 34.

(3) A. Moret, *Du Caractère Religieux de la Royauté pharaonique,* p. 115-145. P. Lacau, *L'érection du Mât devant Amon-Min, Chronique d'Egypte,* n° 55, janv., p. 17.

of them, gives the actuel N.-S. orientation [1]. The verb *pḏ* « to stretch » might have been used primarily to express the stretching of the cord in a bow, itself called *pḏt* (Pyr.).

In the sequence of the foundation ceremonies the next action is the « loosening of the cord » *wḥʿ wꜣwꜣt* where *wḥʿ* seems to be rendered exactly by « to loosen », either for concrete meanings (cord, knot), or abstract uses (script, difficulty). It is to be noticed that the scene representing Seshat in front of the king, both driving long posts into the ground, always bears the title « to stretch the cord ».

The title of the action [2] :

has not yet been adequately translated. The verb *mḏd* written as a word-sign (Pyr.) can also mean « to meet an aim » (arrow, spear) مد وامتداد , or in the abstract sense « to follow, to obey » (order, way) [3]. The exact meaning can be derived from the early word-sign or the determinative which shows two forking posts about which a cord is stretched. The action *mḏd nbꜣt* would be that of setting the posts (*nbꜣt, nbyt;* compare colloqial arabic نبوت) in a line, using the stretched cord. The derived meaning of the verb would thus also agree.

Everything being thus prepared the foundation trench could be excavated : « to cut the earth ». This action is illustrated in the foundation ceremonies scenes by a king bending, a hoe in both hands and cutting a sod. In two instances the title gives interesting information :

« To cut the ground for bringing (= realizing) the limits » [4]

« To cut the excavation [5] till water, to render the building excellent. »

(1) E. Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus,* p. 32.

(2) A. Mariette, *Abydos,* I, 50 *a,* 13 (dyn. 19).

(3) *Wb.* II, 191-192.

(4) *Wb.* I, 91, 3, *Edfou,* II, 60.

(5) *Wb.* I, 417 (Wasserloch, Loch).

The verb is also used as that other one *ḥbs* for the working of a field. The proof of such as process has been actually provided by the discovery of foundation-beds of mud with the traces of the feet of the workmen (Karnak-North) [1]. From the structural point of view it is a sound practice to bring the excavation of the trench down to the infiltration water-level.

For deeper excavations, underground or in the cliff, the verb *šꜣd* is used, to be rendered by « to excavate, to hew out» (pond, canal, the temple of Abu Simbel as well), « to quarry».

The verb « to open» can also express the process of opening a quarry or « opening a lake», a stage in the sequence of the foundation ceremonies.

From the foundation ceremonies of the late period a title gives [2] :

« To fill in the contour-plan with sand as it requires, to stabilize the work of the sanctuary.»

The verb *dbꜣ* has the generic sense of « to fill in» (organ, canal).

The title of a foundation scene reads : *wšꜣ šꜥ* (Dendera) « To pour sand», and it is illustrated by the king emptying a vessel of sand :

« To fill in the contour of Hathor-temple [3].»

This layer of sand (about 0 m. 30 at Karnak-North) [4] is a constant feature in the preparation of foundations, ever since the Old Kingdom.

---

(1) Robichon-Barguet-Leclant, *Karnak Nord,* 1954, p. 11.

(2) *Edfou,* II, 31. A. Moret, *op. cit.,* p. 134.

(3) From photos of Dendera.

(4) Robichon-Barguet-Leclant, *Karnak Nord,* 1954, p. 12-13.

A phase in the preparation of brick seems to be expressed by the verb *snsn :*

« I add earth upon water [1].»

This mud paste is then mixed thoroughly and moulded into a brick. That the verb ⲡⲱⲱⲡⲉ describes the preparation of clay by the potter points out to the nature of the process. It is said, in the maxims of Amenemope, that Khum the potter (*nḥp*) « mixes» [2]. The sign at the end could represent the wooden implement used in filling in the paste in the brick mould.

Among the scenes of the foundation ceremonies one shows the king holding a brick mould upon a small table. The title reads sometimes , but also [3] :

« Placing bricks of gold and precious stones at the four corners of the temple.»

This and other reasons examined hereafter would be in favour of translating *sḫt* by : « to lay the brick», rather than the translation « to strike» adopted now.

A generic verb *snṯ* ⲥⲱⲛⲧ with a determinative representing a looped rope means : « to plan, plot down, found [4], lay a construction on its foundation». From an architrave of Ramses II at Luxor :

« A great foundation-trench (mḏwt) *has been plotted down by Seshat, mistress of the architects [5].»*

---

(1) *Edfou,* II, 60.

(2) O. Lange, *Amenemope,* 12, 17.

(3) E. Chassinat, *Le temple d'Edfou,* 1er fasc., 1897, p. 32, pl. XL *e.* A. Moret, *op. cit.,* p. 136.

(4) A. H. Gardiner, *Egyptian Grammar,* p. 506.

(5) G. Legrain, *B. I. F. A. O.,* XIII (1917), p. 60. Robichon-Barguet-Leclant, *op. cit.,* p. 10.

II. WATTLE CONSTRUCTION

Archaeological data, whether derived from the monuments themselves or from graphical evidence, is in favour of considering wattle-construction as the earliest method of construction used in archaic Egypt [1]. An etymological study of technical verbs connected with wattle-construction seems to corroborate this result.

The most suggestive verb is certainly *sḫt,* which has as primary meaning « to weave», for mat and wickerwork. The determinative, sometimes also word-sign, represents a weaved flap-trap [2], hence the other meaning of the verb « to snare, to trap». The original meaning is clearly expressed in :

(*Pyr.* 130 *a*)

« *The booth of N. is woven with reeds* [3].»

(*Pyr.* 2100 *a*)

« *O N. Horus has woven his pavilion over thee* [4].»

The same process of weaving was adapted as these examples prove, to architecture. Such a method is illustrated in the numerous protodynastic and archaic representations of cabins of boats, shrines and huts, as seen on Naqada vessels, and slate palettes [5]. Remains of such mats

(1) Alexandre Badawy, *La première architecture en Egypte, A. S. A.,* t. LI, p. 1-28.

(2) P. Montet, *Les scènes de la vie privée dans les tombes égyptiennes de l'Ancien Empire,* p. 53.

(3) P. Lacau, *L'érection du mât devant Amon-Min, Chronique d'Egypte,* 55, p. 21.

(4) *Ibid.,* Alexandre Badawy, *Le dessin architectural chez les anciens Egyptiens,* 1948, p. 23.

(5) Alexandre Badawy, *op. cit.,* p. 4-30

or wickerwork partitions have been found in the predynastic settlements at Merimde and Fayum [1]. In later times the process of wattle is attested by the use of the same verb :

« *He sails as a sailing. The booth of the scribe Nebseni is woven in* Iꜣrw (= *play upon words, with* « *reeds*» [2]).»

Another verb also used for archaic wattle construction has the generic meaning of « to stretch out, to open, فشا.»

« *Seth has stretched out thy arches*» (Pyr. 2100 *b*).

From the generic sense « to bind, to knot» used for cordages, rope-ladders, a secondary meaning « to assemble» the parts of a structure has been derived.

III. RAMMED EARTH

Rammed earth indicates a higher stage in construction. Early texts describe the construction of stairways of rammed earth (Pyr. 1090 *c;* 1107 *c*—1108; 1431 *b-c,* 1749 *b*). The same process, probably borrowed from the earliest texts, is described in Middle Kingdom Coffin Texts [3].

The verb *sḳr* has the generic sense of « to beat» (gold into sheets, dough or stairs, heads of the enemy). A secondary sense « to play a cord-instrument» is paralleled by the Arabic ضرب. The determinative has not yet been identified. The Egyptians, from the XIXth dynasty onwards, interpreted it as a paw [4]. It has been put forward that it could be the small mediator used for pinching the strings [5].

(1) H. Junker, *Merimde-Beni Salame.*

(2) E. Naville, *Todb.* 178, 18.

(3) Sarcophagus of *Spi,* XIth dyn., from Bersha, cf. P. Lacau, *Textes religieux,* XI. *Recueil de Travaux,* 26, t. X, 229.

(4) A. H. Gardiner, *Egyptian Grammar,* p. 524. But see now my article «About three Egyptian Hieroglyphs», *JNES,* vol. XV, 3, p. 176-177.

(5) P. Montet, *op. cit.,* p. 361.

Rammed earth formed one of the simplest techniques :

« *The souls of Heliopolis, they rammed for him a stairway* » (Pyr. 1090 *c*).

« *A stairway to heaven is rammed* » (Pyr. 1749 *b*).

« *A ladder is rammed...* » (Pyr. 1431 *b*).

Archaeological evidence proves that, besides stairs or ramps, other constructional elements used rammed earth. Such are the platforms replacing pavement in archaic huts, enclosure walls constructed of two facings filled in, constructional ramps consisting of a network of coffers in brick filled in with earth.

Levelling down an area where a building was to be erected was described by the verb : *ḥwsj* « to pound, to ram ».

« *Levelling down the mammisi* [(1)]. »

IV. MUD CONSTRUCTION

Since Neolithic times mud has been used in the construction of hearths, huts, bins and ovens. This mud was worked as plaster for the pavements and partitions in reeds, and later as massive walls. Slimy earth or even slime was used in the shape of small balls. A direct result of this technique was that the plan assumed an oval or rounded shape (Merimde, Helwan, Fayum).

The early connection of this technique of construction with the potter's craft, suggested by the same use of material and the same shape, although on different scales, of walls of huts or vessels, is clearly corroborated by a series of verbs expressing the technique of « constructing in mud ».

(1) A. Mariette, *Dendera*, II, 34. *See supra* under *ḥwsj*.

The most important and most widely used of the terms is *ḳd*, determined with a circle and which conveys the idea of « turning » an earthenware vessel into shape. In an abstract meaning it renders the « form, kind of person ». With the meaning of « to build » it occurs in the ancient texts (Pyr.) with the determinative of the circle o (plan of the potter's wheel) and that of a battlemented wall on a rectangular plan, this one commonly used later (Pyr. 514 *d*; 1589 *b*). Still more suggestive is the writing with the determinative of the potter working at a vessel :

(1)

« *Came M., he brought to thee this thy house which he formed (= shaped) for thee* » (Pyr. 1185 *a*).

The identical use of slime in both techniques, that of the potter and that of the predynastic builder of mud walls, is apparent from the examen of one of the walls excavated at Merimde-Beni Salame [(2)]. Small lumps of mud are flattened one over the other, slanting so that they form a cohesive agglomerate in the shape of a wall with tapering faces and rounded top-section. The verb *ḳd* will be used later for every kind of construction, in brick or stone.

The primary meaning of the verb *nḥp*, appearing rather lately is « to form on the potter's wheel », even for men being created. It is also used in late times for « to build », written with an ideogram of a god working at a potter's wheel, or with that implement itself or simply the generic determinative of the rectangular battlemented wall [(3)].

« *He has formed the mammisi of the god's mother in Dendera.* »

(1) Signe approchant.

(2) H. Junker, *Vorlaüfige Bericht über die Grabungen auf der neolitischen Siedlung von Merimde-Beni Salame*, 1933, S. 64.

(3) A. Mariette, *Dendera*, II, 34 *d*.

The substantive *ḥnw* (compare Ar. حلّة) « vessel» occurs once with the name of « builder, mason», which seems to suggest that it could also mean « potter» [1] :

Similarly the word *iḳd nḏst* means « potter» (Compare Coptic ⲉⲕⲱⲧ « builder, potter») [2].

Also of late date (XIXth dyn.) the verb *ẖnm* is rendered by « to create, to form», and describes the activities of the creator Khnum, forming children on his potter's wheel, as well as that of «building, creating a building, a monument» :

[3]

The verb *sḳꜣḥ* is obviously a causative derived from ⲕⲁϩ[S.] « earth, slime». It seems that this verb can express two technical processes : « to fill in with earth» or « to plaster, with mud» [4].

« Then I built their temples, their stairways being filled in [5].»

Huge stairways and ramps were built of two retaining walls of brick, encasing a network of coffers of the same material, to be filled in with earth [6]. I would suggest to compare the Arabic طيّن from طين. The process of daubing with mud is known since the predynastic times,

(1) Gloss. Golen. 3, 8.
(2) A. H. Gardiner, *Onomastica,* I, p. 72-73.
(3) Obelisk Luxor (XIXth dyn.) 710.
(4) *Wb.* V, 12, 9-10.
(5) O. Lange-H. Schäfer, *Grab- und Denksteine des M. R.,* 20512. A. H. Gardiner, *The Admonitions of an Egyptian Sage,* 1909, 11, 3.
(6) *Problem* I, Anastasi I, 13, 5 f. Cf. A. H. Gardiner, *Egyptian Hieratic Texts,* 1911. U. Hölscher, *Das Grabdenkmal des Königs Chephren.*

when it was applied to wattle walls. Later mud-plastering was used regularly with different techniques, on mud-construction, brickwork or rock-hewn walls. The architect Ineni informs us that he had to « create fields of clay, in order to plaster their tombs in the necropolis» [1] :

[1]

This same process is still used extensively in rural architecture. Selecting the place from which Nile-mud could be taken is no easy problem. Several factors have to be taken into account, among which two are most prominent : one must anticipate that the hole resulting from digging mud in the river-bank will be filled up with a deposit by the next flood and that this place is not too far from the building. There should also be sufficient area to dry the bricks in the sun [2]. A successful solution of all these problems alone, would entitle an architect such as Ineni to be proud about « creating fields of mud» for the tombs, far up in the western desert cliff.

V. BRICK CONSTRUCTION

The proper verb for «striking a brick» *pjp* ⲡⲱⲱⲡⲉ, which also conveys the meaning of «kneading mud», points exactly to the process of preparing crude bricks out of Nile mud in ancient and modern Egypt. It is natural that the main stage in the preparation, that of kneading the mud and mixing it with straw, reed-grass or sand, should have been chosen to designate the process.

The verb *sẖt,* which originally means «to plait» wickerwork or wattle, is used in the foundation ceremonies scenes as a title to the process of striking and laying brick. Whether it really designates the action of striking brick is doubtful, since all texts allow of both interpretations. Furthermore the same verb, used in connection with stone masonry, clearly means « to assemble, to join» the blocks [3].

(1) *Urk.* IV, 57, 10.
(2) S. Clarke, *El Kab and the Great Wall, J. E. A.,* VII, 1921, p. 75-76.
(3) See *infra.*

From a text describing the foundation ceremony of a temple (Karnak) by Thutmosis III [1] :

sic

In Rekhmire's scene representing foreigners laying brick in a row :

« *Laying brick to build anew the workshop of the temple of* 'Ipt-iswt (*Karnak*) [2] ».

From a Middle a Kingdom stela :

« *I made then the tomb at Abydos of brick I assembled* [3]. »

In Greek it is said that « bricks are plaited, woven» Πλινθυφος to indicate the process of assembling them in a wall [4].

The verb *ḥwsj*, which originally means « to pound», « to ram earth, to level down», and which will be found again in stone-cutting and stone construction, occurs once in connection with brick. At Rekhmire's we read the title, in front of the scene representing a workman bending with both hands outstretched before a ramp of brick :

« *Levelling down brick : bringing earth, very numerous reed-grass* [5]. »

---

[1] *Urk.* IV, 837.

[2] *Urk.* IV, 1153.

[3] O. Lange-H. Schäfer, *Grab- und Denksteine des M. R.*, 20733.

[4] I am indebted for this Information to Mr. J. Vergote.

[5] *Urk.* IV, 1152. J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, II, § 758 : « The layer of brick, who brings the field, the very numerous (...). L. Klebs, *Die Reliefs und Malereien des Neuen Reiches*, I, S. 162. S. R. K. Glanville, *The Letters of Ahmose of Peniati, J. E. A.*, XIV, 1928, p. 294 f. Alexandre Badawy, *Le dessin architectural chez les Anciens Egyptiens*, p. 136-137. N. de G. Davies, *The Tomb of Rekh-mi-Rê at Thebes*, vol. II, pl. LX, I, p. 55. H. Ricke : U. Hölscher, *The Mortuary Temple of Ramses*, III, part II, in *E. D. M. G.*, 103, 1953, S. 205, who recognizes an architrave.

This scene must be interpreted in connection with that of the platform to which the ramp ascends. The exact description has only recently been understood : the three vertical bands of four courses are three stone columns, while the remaining mass represents the walls retaining the filling used as platform, rising as the erection of the columns proceeded. The meaning of the title corroborates this interpretation : the brick is « levelled down», i. e. lined, so that it might attain the new level of the constructional platform, which is shown higher than that of the top of the ramp. The reference to « bringing earth and very numerous reed-grass» would describe the materials required for the construction, earth being used for filling in the ramp and platform and reed-grass for reinforcing and draining courses. The detailed painting shows quite clearly the ends of such grass and rushes hanging loosely from the joints of brickwork. Such a method for erecting columns at Medinet Habu has been reconstituted by Hölscher. Reed grass was used every second course to hold the bricks in the great girdle wall around the temple complex at Medinet Habu [1].

A verb occurring in Greek times seems to allow for a surmise regarding the use of « baked brick» : *ḳfn* « to build (with baked brick?)».

VI. STONE CONSTRUCTION

The technical verbs dealing with stone construction form the richest group. Not only are the cutting, dressing or assembling of the blocks dealt with, but other processes related to quarrying, handling and carrying the blocks, polishing, decorating, overlaying, plastering are also involved.

Quarrying.—The verb *nḫb* means « to open a new quarry». It could be compared with the generic Arabic نقب « to prospect a mine».

---

[1] U. Hölscher, *The excavation of Medinet Habu*, IV, p. 3, n. 8. At 'Amarna reeds were inserted as reinforcement between the slanting courses of vaults : J. D. S. Pendlebury, *The City of Akhenaten*, II, p. 53.

The next stage, that of breaking the stone from the bed-rock is expressed by *ḥd,* to be compared to the Arabic هدّ « to break, demolish [1] ».

The meaning of a similar action is conveyed by the verb *wḥꜣ* « to break stone in a quarry, to cleave ? », which could be paralleled to the other meaning « to pluck, to tear out » papyrus, flax or grapes. Wni describes the offering-table [2] : *sic*. The rare sign showing a man holding a branch with both hands could refer to the usual process of causing the blocks to split from one another and from the bed-rock by inserting dry wood in the separating trenches running around the blocks and wetting them to cause them to expand. Blocks falling from the quarry are said to *hꜣj,* a verb with the generic sense « to fall » (Compare Ar. هوى).

The verb *šd* is probably a variante from « to excavate » and was used to mean « to extract » stone [3] :

Carrying.—A causative from the verb *hꜣj* is used to express the action « to let fall, to bring down », paralleled by its use for things falling into a basket or drops from the nose or from the sky. Wni reports [4] :

« I brought down for him this offering-table in 17 days. »

From an inscription in the Wadi Hammamat [5] :

« I brought down for him two blocks of 12 cubits, by means of 200 men. »

ωτ2 The stone-blocks, fixed on sledges, were slided down

[1] E. Chassinat, *Le temple d'Edfou,* I, 93 ; II, 61.

[2] *Urk.* I, 108.

[3] Stele at Maᶜsara : *Urk.* IV, 25, 9.

[4] Ibid.

[5] *Urk.* I, 258, 16.

on desert-tracks. A scene on a Maᶜsara stela represents a block on a sledge, being drawn by oxen, driven by Asiatics [1] :

« Stone block drawn by oxen..... the land of the Fenkhu. »

The verb has the genuine sense « to drag » a boat, prisoners, wood.

The verb *st* « to draw » is used similarly to express the action of sliding sarcophagi or statues on a sledge, by means of men or oxen.

The verb *ms,* with essential sense « to bring with », is also used for expressing the action of carrying stone :

« I, I worked as a stone-carrier [2]. »

A compound substantive *fꜣi-inr* probably designates an implement used to carry stone, a « stone-carrier », some kind of wooden stretcher [3].

Dressing.—Stone is « broken » *sfn.* The verb *ḥwsj,* originally « to pound » (grain in a mortar), was used also with the meaning « to ram, to stamp down » a site, before building. This same process was adapted to [4] stone-dressing or cutting :
It began in the Archaic period, when the stone face was pounded down to a relatively smooth plane and low-reliefs scenes or inscriptions were worked out on it [5]. Such a process did not die out but was currently

[1] *Urk.* IV, 25, 12.

[2] *Kadesh,* 51. S. Hassan, *Le poème dit de Pentaour et le rapport officiel sur la bataille de Qadesh,* 1929. A. H. Gardiner, *Onomastica,* I, 72.

[3] E. Peet, *Tomb Robberies,* 160, *J. E. A.,* II, 41, n. 3.

[4] *Urk.* IV, 183, 3 (Thutmosis III, Pylon VII at Karnak).

[5] *Stela found at Saqqara, Qaᶜs tomb,* 1954, by Emery, cf. *Report of the Sixty-Seventh General Meeting,* Egypt Exploration Society, 1953, p. 6-8.

used to reduce the faces of hard rocks or to extract huge blocks by pounding separating-trenches around them with dolerite balls [1]. Thus the verb *ḫwsj* came to mean « to dress» stone :

« *Dressing his monuments as he caused that I seized the two banks* [2]. »

From the report of Sinuhe :

« *And there was constructed for me a pyramid out of stone,*
within the precinct of the pyramids [3]. »

And again :

« *Thy pillars are wrought of white stone*
in the midst of (the tombs of) the royal children [4])».

On a stela from the Middle Kingdom :

« *Then I made this tomb, glorious, excellent in its place. I fixed the pay of the priests of Abydos by contract. I supervised work in the temple, wrought of stone of ʿAn (Tura)* [5]. »

(1) S. Clarke-R. Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry*, p. 23-30.
(2) *Urk.* IV, 807, 812 (Thutmosis III).
(3) Sinuhe 300 (Blackman, Ed. Bibliotheca Egyptiaca, Trans. Erman-Blackman).
(4) Ibid., 196.
(5) O. Lange-H. Schäfer, *Grab- und Denksteine des M. R.,* 20539.

It seems that the verb later acquired the more generic sense of « to build» in dressed stone(?) :

« *I built the palace of Mut... as work of eternity* [1]. »

« *I built for thee a Treasury, august, in thy temple in Wast* [2]. »

The process of « plaiting» wattlework, expressed at the origin by this verb *sḫt,* was not only paralleled by that of «assembling, joining», bricks in brickwork, but also by « assembling» stone. It is said about the two obelisks of Hatshepswt at Karnak [3] :

« *of one block of enduring granite, without seam or joining.* »

This idea of « joining, assembling» (Compare Ar. جَمَّعَ), attached to *sḫt,* is clearly illustrated by the occurrence of this term in a mathematical text :

«*for each man to include down, to the last*» [4].

The verb *špy* of late date occurs with the generic sense « to build» in stone, with the appropriate determinatives , . It conveys also, as other verbs of the kind, the meaning « to create» a child. It may be presumed that it is related to the root *spj,* an ancient technical term (Pyr.) used in boat-building « to build, to assemble» [5] papyrus stems, or later, wooden elements.

(1) *Temple of Seti, Abydos, Room* O (57).
(2) Treasury of Medinet Habu (697): the King addresses Amun.
(3) *Urk.* IV, 367, 1.
(4) E. Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus,* p. 108, no. 64.
(5) *Wb.* IV, 96. J. H. Breasted, *J. E. A.* IV, 176. A. H. Gardiner, *Onomastica,* I, 215.

VII. FINISHINGS.

Several constructional processes related to finishing have special technical terms.

kꜣp « to roof over » a building, with stone or wood, seems to have its origin in the same word « provisional awning », « screen of the fowler », itself an outcome from the verb « to hide »[1]. The causative of the former verbal root can also be used in the sense « to roof over » in stone.

The verb *twꜣ* was borrowed from its meteorological setting « to support heaven, carry » to constructional domains, in Greek times (pillars columns).

The verb *ꜥḥꜥ*, from the generic sense « to stand, to erect », derives its use in connection with pillars or ladders :

(*Pyr.* 389 *b*)

(*Pyr.* 971 *b*)

Its causative *sꜥḥꜥ* is used with the generic sense of « to erect ».

The verb *ḥtp* is used for a monument, a sarcophagus which is caused to « rest » in its place (comp. Ar. ارتاح ريّح).

From the generic sense « to draw » can be derived the special use « to draw out » a brick from a structure (Pyr.).

The verb *wbꜣ* « to bore, to pierce » stone-vases, a verb used in its primary sense, as the word-sign of the drill shows. The verb is extensively used as a technical term for handicrafts[2]. In building it can be used for opening doors, windows, rooms.

The verb *snꜥꜥ* « to polish » stone, wood or

[1] A. Blackman, *J. E. A.*, 23, 38, 12; who identifies this last verb in the Papyrus Edwin Smith, 4, 3.

[2] N. de G. Davies, *The Rock Tombs of Deir el Gebrawi*, pl. XIII, p. 19. P. Montet, *op. cit.*, p. 288.

« polishing hard stone vases »[1]. Could it be derived from an original sense « to pound » as its use in the preparation of medical ingredients would allow to surmise?

From « covering a bed with sheets » the special sense of the verb *nmꜥ* « to line with stone » seems to be derived

« *I built it, I lined it with hard stone*[2]. »

« *Its walls are lined, its doors are fixed*[3]. »

« *I lined the walls in the temple*[4]. »

Its seems that the sense of this verb shifted as other special verbs to the more generic sense of « to build ».

The verb *ḫt* « to engrave » upon monuments or small objects (comp. Ar. خطّ) « To engrave » (lit. « to take off with the chisel ») wood, stone or metal[5].

Borrowed from the animal world the verb « to scratch » is used for « to engrave » scenes or inscriptions.

The verb *mḥ* « to inlay » (lit. to fill in) with stones, glass, shows a special meaning. As a compound it occurs in the technical expression *mḥ m ḏrw* « finishing reliefs in colour » (lit. filling in the contours)[6].

dgꜣ is a technical term « to erect a column, to build a vault ». The same verb can convey the sense of « to overlay » with gold, constructions, ships, staffs.

[1] N. de G. Davies, *op. cit.*, pl. XIII, p. 19. P. Montet, *op. cit.*, p. 290, pl. XXII.

[2] Pap. Harris 5, 5. Erichsen, *Papyrus Harris* I, Bibliotheca Egyptiaca, V.

[3] H. Gauthier, *La Grande Inscription dédicatoire d'Abydos*, 24.

[4] Ibid., 53.

[5] A. H. Gardiner, *J. E. A.*, IV, 136, n. 6.

[6] Ibid., 137, n. 1.

From the original sense « to remove away» the verb *dr* assumes a few technical uses : « to strech the floor-flagstones» : « to overlay the floor (of a temple) with gold» , « to overlay with gold» (a temple) .

The verb *ḥt* seems to have an original sense of « to inlay, overlay», implements or buildings :

« *His majesty, he caused it to be built of stone and overlaid with gold*[1].»

The verb *iʿʿw* « to plaster» an inscription with gypsum.

From the primary sense « to spread» (the teat of a cow to milk it, the hand) the verb *sšr* came to mean « to spread a coating, to plaster, to overlay with gold». This is the term used by Ineni who « created fields of clay in order to plaster their tombs of the necropolis»[2].

From the verb *s3ḳ* « to join together, compress» the technical use *s3ḳw(ty)* « patcher(?) of stonework»[3].

Apart from the meaning « to fill in» with earth, of the verb *sḳ3ḥ* it has also the use of « to plaster» with mud.

ϣⲱⲣ The verb *šrỉ* seems to be used in its primary meaning « to block, to plug» holes in a wall.

VIII. VERBS WITH GENERIC MEANING.

Apart from the verbs conveying the idea of a technical activity inconstruction some others are used with their generic meaning :

ḥbs « to fill in, to cover with sand, to mask a building a building with an extension». The modern colloquial Arabic

(1) *Urk.* III, 68 : Dream stela of Piankhi.

(2) *Urk.* IV, 57, 10 ; J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt,* II, § 106. See *supra.*

(3) Gardiner, *Onomastica* I, § 187.

لبّس « to fix two related elements (tenon and mortise)» is to be compared.

grḥ (*Wb.* V, 182, 6) « Finished, finishing decoration, architectural work»[1], from the generic « to finish.»

gs3 (*Wb.* V, 205, 7) « To be inclined (falling beam)», from the generic « to be inclined» (concrete and abstract meanings).

w3ḥ (*Wb.* I, 256, 8-9) « to lay out a building, camp, quarry, tomb».

... « to lay on the plan», and its generic sense « to put, add, place».

w3ḏ (*Wb.* I, 265, 18, 19) «prosperous».

wʿb (*Wb.* I, 281, 22) « to be pure».

wbn (*Wb.* I, 293, 22) « to shine», embodies a metaphor.

wḥm-mnw (*Wb.* I, 342, 1-2) « to reconstruct».

mnmn ⲘⲞⲚⲘⲈⲚ (*Wb.* II, 81, 8) «to quake», from generic « to move».

mnḳ ⲘⲞⲨⲚ̄Ⲕ (*Wb.* II, 89, 16) « to finish, perfect».

mrḥ (*Wb.* II, 111, 15) « to go to ruin».

nwd (*Wb.* II, 225, 6) « to oscillate (walls)»[2], from generic « to move».

ḫʿj (*Wb.* III, 240, 30) « to glitter», a metaphor (comp. *wbn*).

ḫmj (*Wb.* III, 281, 1) « to destroy (houses)[3] and the substantive « rubbish».

A whole series of causative verbs are used in their generic sense, applied to construction :

s3wj (*Wb.* IV, 17, 2) « to lengthen a building».

sjḳr (*Wb.* IV, 40-41, 2-3) « to make excellent (a building, stone)».

(1) A. H. Gardiner, *J. E. A.*, 4, 137.

(2) Ibid., *J. E. A.*, 9, 10, n. 4.

(3) A. H. Gardiner, *Onomastica,* II, § 465.

sꜥꜣ (*Wb.* IV, 41) « to enlarge (a building) ».
sꜥn (*Wb.* IV, 64, 1) « to decorate (a building) ».
sꜥḥꜥ (*Wb.* IV, 53, 2-5) « to erect » stelae, obelisks, flagstaffs, doorleafs.
swmt (*Wb.* IV, 67, 11) « to thicken (a wall) ».
swḫꜣ (*Wb.* IV, 74 « to deteriorate (a building) ».
swsḫ (*Wb.* IV, 74 « to widen ».
smꜣwj (*Wb.* IV, 126, 3) « to renew (building) ».
smn (*Wb.* IV, 131, 1-5) « to erect, fix (a building, its elements, a monument) ».
smnḫ (*Wb.* IV, 137, 2, 4-7) « to erect a building ».
snb (*Wb.* IV, 159, 10) « to cure (the defects), to repair ».
srwḏ (*Wb.* IV, 194) « to preserve (a building) ».
sḥb (*Wb.* IV, 213, 15) « to make festive (a building with gold and decoration) ».
sḥtm (*Wb.* IV, 223, 10) Ar. حَطّم « to destroy (stairway) ».
sḳꜣ (*Wb.* IV, 303, 4) « to heighten (a building) a city) ».
sḳꜣp (*Wb.* IV, 316, 17-18) « to cover, to roof over ».
sḏsr (*Wb.* IV, 394, 7-8) « to make excellent to restore ».

This series do no include causatives from technical terms as *sḳd*, *sḳꜣḥ*. To resume the list of verbal roots :

sbḫ (*Wb.* IV, 91) « to enclose ».
spdd (*Wb.* IV, 112, 12) « to prepare (a building) ».
sḏ (*Wb.* IV, 374, 11-12 « to break (enclosure wall, opening) ».
kꜣp (*Wb.* V, 104, 9-10) « to roof over (with wood, stone). Comp. Ar.
twꜣ (*Wb.* V, 248, 15) « to prop, to elevate (columns, pillars) ».

Alexander Badawy.

ERSTER GRABUNGSBERICHT ÜBER DAS SONNENHEILIGTUM DES KÖNIGS USERKAF BEI ABUSIR

VON

HERBERT RICKE

Anfang Januar 1955 hat das Schweizerische Institut für ägyptische Bauforschung und Altertumskunde in Kairo unter finanzieller und personeller Beteiligung des Deutschen Archäologischen Instituts mit der Freilegung des Sonnenheiligtums begonnen, das König Userkaf auf

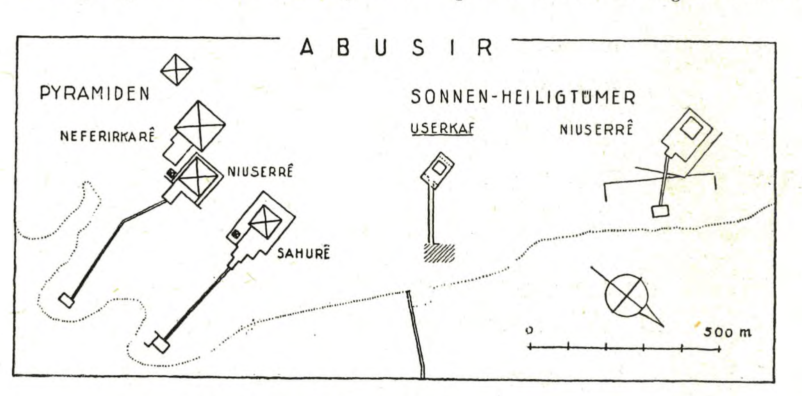


Abb. 1 Lageplan im Masstab 1 : 20000

einem Hügelrücken nördlich der Pyramiden von Abusir errichtet hat (Abb. 1). Das Schweizerische Institut setzt damit die Arbeit seines Stifters Ludwig Borchardt fort, der in den Jahren 1898 bis 1901 das weiter nördlich gelegene « Rê-Heiligtum des Königs Ne-woser-Rê » von Abu Gurab ausgegraben hat und dann in den Jahren 1901 bis 1908 die Grabmäler der Könige Sahurê, Neferirkarê und Niuserrê bei Abusir. Während Borchardt die Kulttempel des Sahurê freilegte, hat er auch eine Versuchsgrabung in unserem Baudenkmal vorgenommen und

kurz darüber berichtet [1]. Er konnte damals auf Grund von gefundenen Siegelabdrücken mit Priestertiteln und Königsnamen die Überreste, die Lepsius als solche einer Pyramide bezeichnet hatte [2], als zum Sonnenheiligtum des Königs Userkaf gehörig erkennen; diese Zuschreibung wurde durch unsere Grabung bestätigt.

Wie auch das Sonnenheiligtum des Niuserrê bestand das des Userkaf aus Bauten am Rande des Fruchtlandes, einem Aufweg und dem eigentlichen Heiligtum auf dem Wüstenplateau. Davon wurden in der ersten Kampagne ein grosser Teil des Heiligtums auf der Höhe und verschiedene Abschnitte des Aufweges freigelegt. Die Überreste der Bauten im Tal, die unter einer sehr hohen Sandschicht liegen, wurden noch nicht angerührt, das soll erst in einer weitern Kampagne geschehen.

Vor Beginn der Ausgrabung hatte der Platz auf der Anhöhe nicht das Aussehen eines mehr oder weniger natürlich zerfallenen, vom Wind mit Sand bedeckten Baudenkmals. Er war vielmehr mit stark durchwühltem Abbruchschutt bedeckt (Taf. 1, *a*), und als erstes Ergebnis der Freilegung stellte sich heraus, dass das Heiligtum ganz besonders gründlich zerstört worden ist. Es ist ihm zum Verhängnis geworden, dass die Fundamente und das aufgehende Mauerwerk—seiner zweiten Bauperiode—aus gutem Tura-Kalkstein bestanden. Steinräuber haben die Blöcke herausgerissen und an Ort und Stelle zu dünnen Platten zersägt. Diese Steinsägerei muss eine längere Zeit in Betrieb gewesen sein, denn durch den ganzen Schutthügel zog sich eine dicke Schicht von Stein-Sägemehl, das durch Regenwasser zu einer halbfesten Kruste zusammengeklebt war; ausserdem fanden sich überall Sägespuren, Plattenbruchstücke und Restblöcke. Wann diese Zerstörung stattgefunden hat, konnte bisher nicht ermittelt werden, sie wird verhältnismässig modern sein [3]. Aber auch schon in altägyptischer Zeit ist das

(1) Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Sahu-Rê,* I, 149 f.

(2) L. *D.* I, Bl. 32 (XVII); L. *D.*, Text I, 131.

(3) Borchardt hat während seiner Versuchsgrabung anscheinend keine Sägespuren gefunden, was darauf deuten könnte, dass diese Zerstörung erst später erfolgt ist. Sie muss jedoch vor 1915 stattgefunden haben, denn wir fanden eine Platte mit dem Namen eines australischen Soldaten und dem

Heiligtum als Steinbruch missbraucht worden, davon ist weiter unten noch zu sprechen.

Bereits in der ersten Grabungskampagne hat sich herausgestellt, dass die Überreste des Heiligtums auf der Höhe drei zeitlich verschiedenen Bauperioden angehören, von denen höchstwahrscheinlich nur die erste Periode in die Zeit des Userkaf fällt. In den folgenden Abschnitten sollen Form und Baugeschichte so dargestellt werden, wie sie sich an Hand der bisher gemachten Funde und Beobachtungen ergeben. Bei der Fortsetzung der Grabung kann sich dieses Ergebnis natürlich noch ändern.

1. BAUPERIODE.

Es ist kein Zweifel daran möglich, dass das Heiligtum von Userkaf gegründet worden ist, obwohl die von uns gefundene Inschrift, die von der Gründung berichtet (Tafel 1, *b*), den Namen dieses Königs nicht enthält. Sie nennt jedoch den Namen des Heiligtums , das seit langem durch Palermostein und Priestertitel als Sonnenheiligtum des Userkaf ausgewiesen ist [1]. Nach Angabe der Inschrift ist das Heiligtum also im 5. Regierungsjahre (des Userkaf) gegründet worden, was mit dem (5. oder 6.) Jahr zusammenpasst, in dem nach Angabe des Palermosteines eine Opferstiftung von täglich zwei Ochsen und zwei Gänsen durch Userkaf für dieses Heiligtum errichtet worden ist.

Userkaf hat auf dem Ostende des Hügelrückens einen West-Ost orientierten rechteckigen Bezirk von rund 45 m Breite und 55 m Länge mit Mauern einschliessen lassen (Abb. 2), die aus rohen Kalksteinbrocken und Nilschlamm errichtet worden sind, verputzt und geweisst waren und abgerundete Ecken hatten (Tafel 2, *a*). Von dem, was im Innern dieses Bezirks einst gestanden hat, sind bisher keine Reste aufgedeckt worden, und es ist zweifelhaft, ob solche noch vorhanden sind. Höchst-

Datum [redacted]. 2. 1915 darauf. Eine in der Sägemehlschicht gefundene Platzpatrone sagt nichts aus, denn ein solch kleiner Gegenstand kann später hineingeglitten sein.

(1) Sethe in *ÄZ* 27 (1889), 111 ff.; Schäfer, *Ein Bruchstück altägyptischer Annalen* (1902), 34 u., Taf. II.

wahrscheinlich stand hier ein Unterbau in der Form, die das Deutzeichen zum Namen des Heiligtums in der Gründungsinschrift und auf dem Palermostein hat. Dieser mastaba-artige Bau, der also keinen Obelisken trug, mag in der gleichen Weise errichtet gewesen sein wie die Umfassungsmauern des Bezirks, also aus Kalksteinstücken mit Nilschlamm-

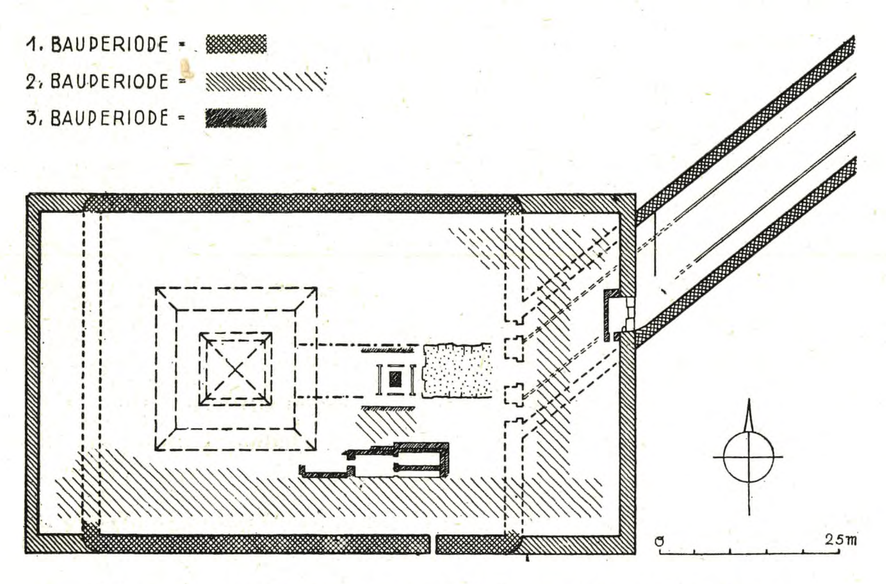


Abb. 2 Die drei Bauperioden des Heiligtums auf dem Wüstenplateau, schematisch dargestellt.

Mörtel. Die freien Flächen des Bezirks waren mit einem Nilschlamm-Estrich überzogen, von dem Teile erhalten sind.

Zur ersten Bauperiode gehören auch die den Aufweg einschliessenden Mauern, die wieder aus Bruchsteinen und Nilschlamm errichtet waren und am untern Ende des Aufweges noch in ganzer Höhe erhalten sind. Der Aufweg (Tafel 2, *c*) ist merkwürdig breit, zwischen den Mauern gemessen rund 11,50 m. Er war durch schmale niedere Mäuerchen in drei parallele Bahnen geteilt, eine breite mittlere und zwei schmale seitliche Bahnen. Von diesen ist die südliche schmale Gehbahn mehrfach höher gelegt worden, weil das untere Ende des Aufwegs besonders von dieser Seite her ständig durch Versanden bedroht war. Es lassen sich drei Erhöhungen unterscheiden (Tafel 2, *b*), die zeitlich erst näher

bestimmt werden können, wenn ihr Zusammenhang mit den noch unausgegrabenen Bauten am Rande des Fruchtlandes untersucht sein wird.

Der Aufweg steigt auf einer natürlichen Geländerampe schräg nach dem Heiligtum hinan und mündete einst ungefähr vor der Mitte der von Userkaf errichteten Ostmauer des oberen Bezirks.

2. BAUPERIODE.

Wie lange das Heiligtum in der ersten Form bestanden hat, ist noch nicht zu sagen. Der erste grosse Umbau kann aber kaum noch in die Zeit des Userkaf fallen, wenn dieser König nur 7 Jahre regiert hat und erst in seinem 5. Jahr das Heiligtum gegründet hat. Wir nehmen vorerst an, dass der Umbau von Sahurê vorgenommen worden ist, was sich vielleicht durch die Freilegung des Talbaus bestätigen oder widerlegen lässt [1]. Die Frage, ob dann Sahurê diesen Umbau für seinen Vorgänger ausgeführt haben könnte oder ob er das umgebaute Heiligtum unter dem Namen ⊙ für sich beansprucht haben könnte, sei hier zunächst nur am Rande gestellt.

Beim ersten Umbau wurden Ostmauer und Westmauer der alten Umfassung des Heiligtums abgebrochen bis auf geringe Reste, die unter der neuen Fussbodenhöhe hier und da erhalten sind. Das hatte den Zweck, das Material für den Umbau einbringen zu können, machte aber auch einer Erweiterung des Bezirks nach diesen beiden Seiten hin Platz. Anscheinend wurde alles abgetragen, was im Innern des Bezirks stand; neue Fundamente aus riesigen Kalksteinblöcken wurden eingebaut (Tafel 3, *a*) und Bauten darauf errichtet. Als wesentlichste Konstruktion enthielt das Heiligtum in der zweiten Bauperiode einen grossen Unterbau aus Kalkstein mit einem Sockel aus gelbrotem Quarzit

---

[1] Ein von unserem Wächter gezeigtes Granitbruchstück, das im Eingangs-Stollen eines Fuchsbaus im Gebiet des Talbaus lag, trägt ein paar Schriftzeichen vom Horusnamen des Sahurê :



Es ist jedoch sehr wahrscheinlich, dass der Wächter dieses Stück aus dem Totentempel des Sahurê in Abusir an den genannten Platz gebracht hat, um eine Belohnung zu erhalten.

(Gebel Ahmar) und einen Obelisken aus Granit auf diesem Unterbau.

Vom Unterbau sind zahlreiche Blöcke verworfen erhalten, an denen die Flächen der Lagerfugen und Stossfugen sowie die Aussenflächen leicht zu unterscheiden sind. Danach hatte der Unterbau einen Böschungswinkel von rund 75° und war erst zum grossen Teil geglättet, während andere Teile noch in Bossen stehen geblieben sind. Der saubere Randschlag längs der Bossen, die genaue und saubere Bearbeitung der Flächen, die Verklammerung der obersten beiden Schichten durch versetzte Lagerfugen und die genaue Einhaltung des Böschungswinkels lassen eine sehr sorgfältige Bautechnik erkennen, die sich von der primitiven Bauweise der ersten Periode sehr unterscheidet. Da auch grosse Teile eines Türgewändes aus Granit gefunden worden sind (Tafel 3, *b*), das wegen der übereinstimmenden Böschung im Unterbau gesessen haben muss, so kann daraus geschlossen werden, dass mindestens ein Raum im Unterbau vorhanden war, am wahrscheinlichsten ein ansteigender Gang, der wie im Sonnenheiligtum von Abu Gurab im Innern des Unterbaus auf dessen Oberfläche geführt hat.

Dass ein Obelisk auf dem Unterbau stand, beweisen uns zwei zugehörige Granitbruchstücke, und zwar eine von den vier Ecken aus der Höhe, in welcher der Obeliskenschaft in das Pyramidion übergeht, und ein Stück vom Schaft selbst mit je einer Fläche für obere Lagerfuge und seitliche Stossfuge. Letztere beweisen, dass der Obelisk nicht monolith, sondern aus Blöcken zusammengebaut war und daher gross gewesen sein muss. Der Böschungswinkel des Schaftes betrug 87°, der des Pyramidions 60°. Dafür, dass der Obelisk auf dem Unterbau gestanden hat, gibt es noch ein besonderes Indiz. Es sind nämlich grosse Teile einer Abbruch-Rampe erhalten, ungefähr in der Achse des Heiligtums, die von Osten her auf die Stelle zuführte, an der der Unterbau gestanden haben muss (Tafel 4, *a*). Da nun die aus Steinen roh gepackte Rampe keine Blöcke des Unterbaus enthält, wird sie auf den intakten Unterbau geführt haben und für den Abtransport der Granitblöcke des Obelisken angelegt worden sein. Dass die Rampe nicht zur Errichtung des Unterbaus gedient hat, also keine Baurampe war, geht daraus hervor, dass sie über Konstruktionen der dritten Bauperiode hinwegführt; sie stammt aber zweifellos noch aus altägyptischer Zeit.

Im Schutt liegen verworfen verschiedene bisher nicht erklärbare Bauteile herum; so zum Beispiel zwei grosse Granitblöcke mit Bohrungen (s. Tafel 6, *a*, oberer Rand, rechts von der Mitte) und zwei ebenfalls grosse Quarzitblöcke (Tafel 4, *b*), in deren Rinnen vielleicht Kupferrohre verlegt waren, wie sie im Grabdenkmal des Sahurê gefunden worden sind.

Wenn erst alle noch vorhandenen Fundamentblöcke freigelegt sein werden, so werden sich auch Art und Umfang der darauf aufgebaut gewesenen oder auch nur geplanten Bauten wenigstens generell erkennen lassen. Wieviel vom aufgehenden Mauerwerk ausser Unterbau und Obelisk wirklich fertiggestellt war, wird sich aber kaum feststellen lassen. Zweifellos hat es Innenräume mit geglätteten Wänden gegeben, doch ist es zur Ausschmückung mit Reliefs nicht gekommen. Weniges Kernmauerwerk aus dieser Zeit steht noch (Tafel 5, *a*), an einigen Stellen ist Ziegelmauerwerk der dritten Bauperiode erhalten, das sich einst gegen heute abgetragenes Mauerwerk der zweiten Periode angelehnt hat.

Die Steinfundamente der zweiten Bauperiode reichten nach Osten und Westen über die Flucht der Umfassungsmauer der ersten Bauperiode hinaus. Ob die Ziegelmauern, die den erweiterten Bezirk dann im Osten und Westen wieder abschlossen (Tafel 5, *b*), aus der zweiten Bauperiode stammen oder erst aus der dritten, ist vorerst nicht zu entscheiden. Diese Mauern schlossen an die abgerundeten Ecken (Abb. 2 und Tafel 2, *a*) des ersten Bezirks an. Ob ihre Ecken—in Anlehnung an die älteste Ringmauer in Heliopolis («Hoher Sand»)—auch wieder abgerundet waren, konnte bisher nicht festgestellt werden.

3. BAUPERIODE.

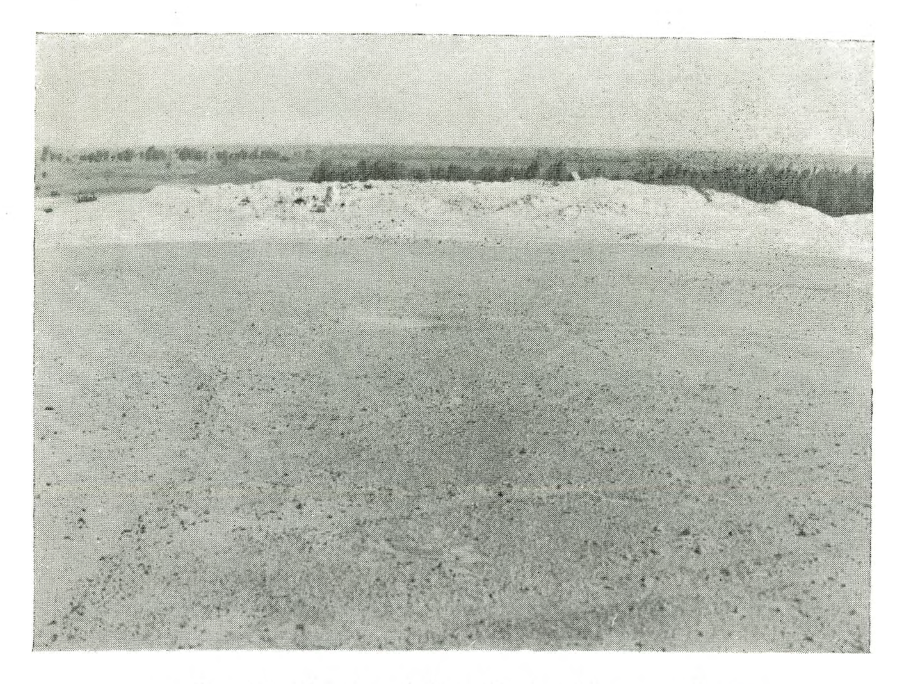
Der grosse Umbau der zweiten Bauperiode ist nicht vollendet worden, vielleicht hat man ihn mit dem Tode des Königs (Sahurê?) unterbrochen. Ausser den Fundamenten und dem Unterbau mit dem Obelisken darauf kann noch nicht viel gestanden haben, jedenfalls musste das Heiligtum durch Ausbau gebrauchsfertig gemacht werden. Das ist in der dritten Bauperiode in einfachster Ausführung geschehen. Man hat die Funda-

mente mit Bauschutt aufgefüllt und darüber Räume mit Ziegelmauern errichtet und ihre Böden und alle übrige Freifläche mit einem Nilschlamm-Estrich überzogen. Vor dem stehenden Unterbau mit Obelisken darauf wurde auf der Ostseite ein Altar aus Ziegeln errichtet (Tafel 6).

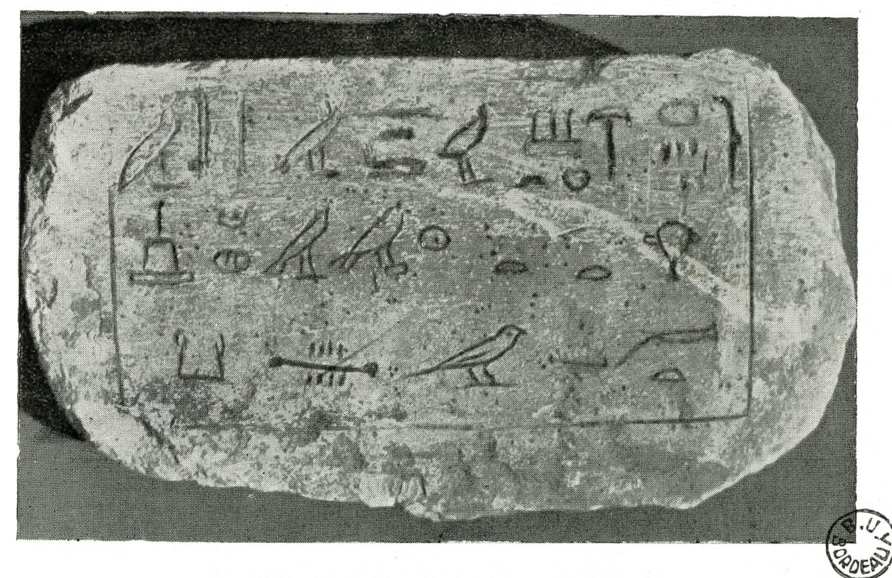
Von den Räumen mit Ziegelmauern wurden bisher nur auf der Südseite Reste freigelegt (Taf. 7), die Nordseite liegt noch unter Schutt. In einem dieser Räume sind offenbar die Lieferungen geöffnet worden, die von verschiedenen Tempeln an unser Sonnenheiligtum geschickt worden sind, denn es fanden sich hier Bruchstücke von Krugverschlüssen mit Siegelabdrücken. Es sind darauf die Namen der Könige Userkaf (in *Verbindung mit seinem Grabdenkmal in Saqqara*), Niuserrê, Djedkarê und Unas genannt. Daraus geht hervor, dass das Heiligtum mindestens bis ans Ende der 5. Dynastie in Betrieb gewesen ist. Zwei in Blöcke des Unterbaus roh eingeritzte Königsnamen, die wohl Haremhab nennen, obwohl beide Male der Zusatz : *śtp n Rʿ* fehlt (ausgerechnet in einem Rê-Heiligtum!), sagen höchstens aus, dass der Unterbau am Ende der 18. Dynastie noch mehr oder weniger aufrecht stand. Jedenfalls aber lässt sich am Fussboden um den Altar erkennen, dass dieser Altar lange Zeit benutzt worden sein muss. Der Platz um den Altar war nämlich durch etwa 20 cm hohe, oben abgerundete Mäuerchen aufgeteilt, die heute nur noch etwa 5 cm aus dem Boden heraussehen, weil dieser Boden durch oft wiederholtes Weissen über dünnen Staubschichten langsam angewachsen ist; im Schnitt durch den Boden lassen sich zahllose Schichten erkennen.

Welchen Umfang die aus Ziegeln gebauten Räume einst hatten, ist schwer zu sagen, denn die Steinräuber haben sie zum grossen Teil abgetragen, um an die Fundamentblöcke der zweiten Bauperiode zu gelangen. Zur dritten Bauperiode gehören wahrscheinlich auch grössere Magazine, die ausserhalb der Umfassungsmauer des Heiligtums auf der Südseite errichtet worden sind. Diese Magazine, die in früherer Zeit schon einmal ausgegraben worden sind, haben wir noch nicht wieder untersucht. Auch nach den Resten eines aus Ziegeln gebauten Sonnenschiffes, das möglicherweise wie beim Sonnenheiligtum des Niuserrê im südlich gelegenen Wadi lag, haben wir noch nicht gesucht.

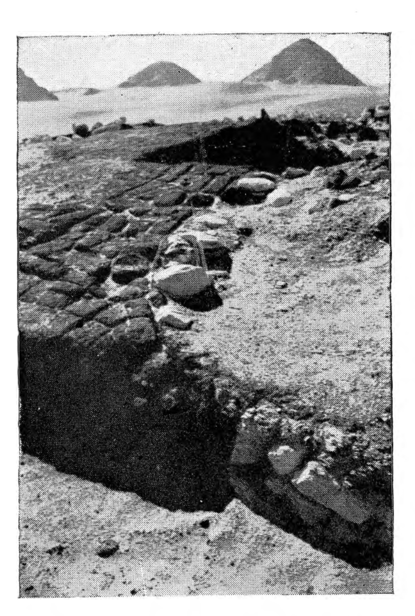
H. Ricke.



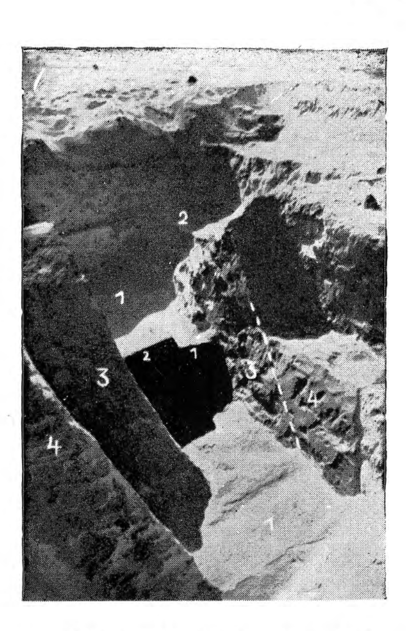
a. Der Schutthügel auf dem Wüstenplateau vor Beginn der Ausgrabung; von SW gesehen.



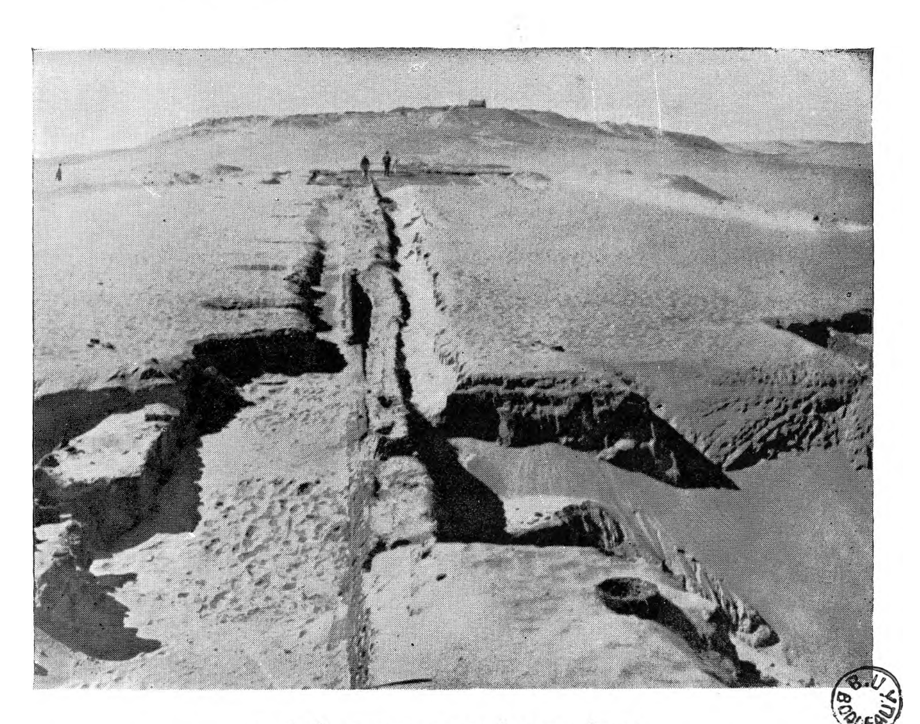
b. Kalksteintafel mit Gründungs-Inschrift.



a. Abgerundete NO-Ecke der ältesten Umfassungsmauer mit angebauter Ziegelmauer der Erweiterung.



b. Teilschnitt durch den Aufweg mit Resten aus vier Bauperioden (1-4).



c. Aufweg, von unten her gesehen; in der Mitte ist ein Stück in ganzer Breite freigelegt.



a. Fundamentblöcke der 2. Bauperiode auf der Ostseite des Heiligtums.



b. Bruchstück vom Sturz einer Tür, die im Unterbau der 2. Bauperiode gesessen hat.



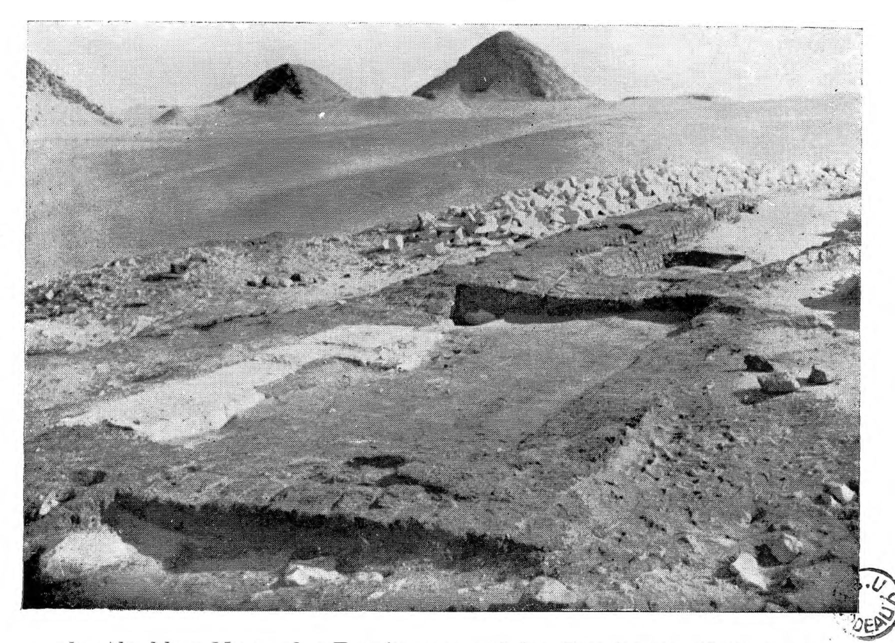
a. Überreste der Abbruch-Rampe.



b. Quarzitblöcke mit halbrunden Rinnen.



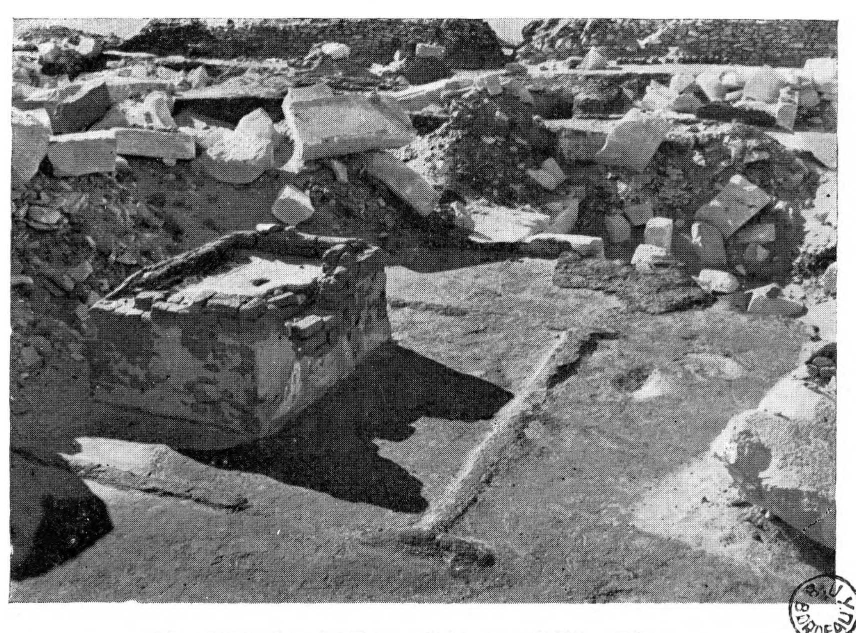
a. Kernmauerwerk der 2. Bauperiode aus Kalkstein und Ziegelmauerwerk der 3. Bauperiode; S-Seite.



b. Abschluss-Mauer der Erweiterung auf der Ostseite des Heiligtums.



a. Altar der 3. Bauperiode, von SW gesehen.
Im Vordergrund Kalksteinfundamente der 2. Bauperiode.



b. Altar der 3. Bauperiode, von NW gesehen.
Im Hintergrund die Süd-Umfassungsmauer der 1. Bauperiode.



a. Überblick über die freigelegte Südhälfte des Heiligtums.



b. Reste von Ziegelräumen der 3. Bauperiode. In der Bildmitte ein Block aus der zweitobersten Schicht des Obelisken-Unterbaus (versetztes Oberlager!).

LES TROIS DERNIERS GRANDS MAJORDOMES

DE LA XXVIE DYNASTIE

PAR

LOUIS-A. CHRISTOPHE

I. DEUX GRANDS MAJORDOMES
DE LA DIVINE ADORATRICE ANKHNESNEFERIBRÊ

A. *Les monuments de Chéchonq, fils de Padineith.*

1. Temple d'Osiris à Karnak (seul roi mentionné : Psammétique III). Linteau, tableau de droite : derrière Ankhnesneferibrê, le grand majordome. Texte [1] :

sic

« Le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq, fils du grand majordome de la Divine Adoratrice, Padineith. »

2. Seconde chapelle d'Ankhnesneferibrê à Karnak (rois mentionnés : Amasis dans la chapelle proprement dite ; Psammétique III sur la porte monumentale qui ouvre sur le vestibule).

a) Passage intérieur de la porte monumentale, côté gauche (sud) : le grand majordome suit la Divine Adoratrice. Texte [2] :

« le [grand] majordome . . . . Padineith ».

---

[1] LEGRAIN, *Annales du Service....* t. VI, p. 131.

[2] BIRCH, *Revue Archéologique,* 1848, IVe année, p. 626, n° 2 ; LEPSIUS, *Denk.,* III, 274, *c ;* MARIETTE, *Karnak,* pl. 56, *a.*

b) Linteau de la porte de la chapelle proprement dite, tableau de droite : Ankhnesneferibrê est accompagnée du grand majordome. Texte [1] :

« *le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq, fils du grand majordome de la Divine Adoratrice, Padineith* ».

3. Bloc du Musée du Caire, provenant sans doute de Karnak, Texte [2] :

« *le noble et prince, grand majordome de l'Epouse du dieu, Chéchonq,* ⟨*fils du*⟩ *grand majordome de l'Epouse du dieu et Divine Adoratrice, Padineith* ».

B. *Les monuments de Padineith.*

1. Tombe de Padineith (Thèbes, n° 197) [3]. Texte principal [4] :

[1] Birch, *op. cit.*, p. 627 n° 3; Lepsius, *op. cit.*, 274, *o*; Mariette, *op. cit.*, pl. 56, *d*; Champollion, *Notices descriptives*, II, p. 280; Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, II, p. 32, l. 3-4.

[2] D'après Lieblein, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques*.., p. 879, n° 2334. Nous n'avons pas pu retrouver ce monument au Musée du Caire.

[3] Il est curieux de constater que les égyptologues ont jusqu'à présent daté la tombe de Padineith de trois règnes différents :

a) Psammétique II (Gardiner-Weigall, *Topographical Catalogue of Private Tombs*, p. 34). Erreur manifeste puisque dans sa tombe même, Padineith s'intitule « grand majordome de la Divine Adoratrice Ankhnesneferibrê » et puisque Ankhnesneferibrê n'a été intronisée comme Divine Adoratrice qu'en l'an IV d'Apriès.

b) Apriès (Lichtheim, *Journal of Near Eastern Studies*, t. VII, p. 166). Cette opinion est fondée sur une hypothèse personnelle de l'auteur qui considère que le grand majordome représenté sur la stèle d'intronisation d'Ankhnesneferibrê (an IV d'Apriès) est Chéchonq, fils de Padineith.

c) Amasis (Griffith, *Journal of Egyptian Archaeology*, t. III, p. 196, suivi par Porter and Moss, *Topographical Bibliography*..., I, *Theban Necropolis*, p. 153). Griffith, oubliant l'existence de la stèle d'intronisation d'Ankhnesneferibrê, croyait qu'il n'y avait pas de monument de cette Divine Adoratrice avant le règne d'Amasis. Nous montrerons que son hypothèse est cependant la meilleure.

[4] Champollion, *Notices descriptives*..., I, p. 552, inscriptions B et C.

« *l'Osiris, le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice Ankhnesneferibrê* (*qu'elle vive éternellement !*), *Padineith, j. v., fils de Psammétique, j. v., et de la Dame Ta-di-Bastet, j. v.* [1] ».

Cette tombe est actuellement inaccessible [2].

2. Cône funéraire. Texte [3] :

« *le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Padineith, j.v., fils de l'Aimé-du-Dieu* (mry nṯr) *Psammétique, j. v., et de la Dame Ta-di-Bastet, j. v.* ».

3. Cône funéraire. Texte [4] :

« *le noble et prince, grand* [*majordome*] *de la Divine Adoratrice,* [*Pa*]*di*[*neith*], *j. v., fils de l'Aimé-*[*du-Dieu*] *Psammé*[*tique*], ⟨*j.v.*⟩, *et de la Dame* [*Ta-di-Bastet, j. v.*] ».

[1] Nous supposons que le texte publié sans référence par Lepsius (*Königsbuch*..., pl. XLVII, n° 626) provient aussi de la tombe de Padineith ; il a de très grandes ressemblances avec celui qui a été copié par Champollion.

[2] D'après Gardiner-Weigall, *op. cit.*, p. 34 et Porter and Moss, *op. cit.*, p. 153.

[3] Daressy, *Recueil de cônes funéraires*, dans *Mémoires... de la Mission archéologique française*, t. 8, n° 159, p. 287.

[4] Pellegrini, *I coni funebri del Museo Archeologico di Firenze*, n° 48, p. 11. Pour compléter les lacunes du document qu'il avait à étudier, Pellegrini a utilisé la publication antérieure de Daressy.

II. LE GRAND MAJORDOME CHÉCHONQ [1], FILS DE HARSIÉSIS.

A. *Les monuments de Chéchonq, fils de Harsiésis, et de sa famille.*

1. Situle en bronze de la collection Lady Meux [2]. Textes :

a)

« *le noble et prince, chancelier du roi, ami unique le bien aimé, véritable connu du roi qui l'aime, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq, j. v., fils du chef des chambellans de la Divine Adoratrice, Harsiésis* [3], *j. v. ; sa mère (est) la Dame Ta(-net)-Heby* [4], *j. v.*».

b)

« *le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq, j. v. ; sa fille qu'il aime (est) la chanteuse du Palais* [5] *d'Amon, Nitocris* [6] ».

---

(1) Son nom est écourté dans Sander-Hansen, *Das Gottesweib des Amun*, p. 39, n° 8.

(2) Budge, *Egyptian Antiquities in the possession of Lady Meux at Theobald's Park*, p. 115-116, n° 198 (et non n° 71 comme l'indiquent Sander-Hansen, *op. cit.*, p. 39 et Lichtheim, *J. N. E. S.*, t. VII, p. 165 note 18).

(3) Il ne nous paraît pas possible d'identifier le père de Chéchonq, fils d'Harsiésis, au fils du grand majordome Padihorresnet qui se nomme aussi Harsiésis. Cet Harsiésis est, dans le texte qui nous le fait connaître (Christophe, *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. LV, p. 79-83), pourvu des titres suivants : scribe et chambellan de la Divine Adoratrice. Une promotion aurait pu le rendre chef des scribes et chef des chambellans de la Divine Adoratrice. Or, si le père de Chéchonq porte ce dernier titre, il n'a jamais eu le premier.

(4) Nous avons ainsi la preuve que la Dame Ta-net-Heby est la mère de Chéchonq, fils de Harsiésis, et non celle de Chéchonq, fils de Padineith, comme le voudrait Sander-Hansen, *op. cit.*, p. 39, n° 9. Notons en passant que nous ignorons le nom de la femme du grand majordome Padineith.

(5) pour (*Wört.*, III, p. 369).

(6) M. Lichtheim fait à juste raison remarquer (*J. N. E. S.*, t. VII, p. 165 n. 18) que Chéchonq a donné à sa fille le nom de la Divine Adoratrice qui lui a accordé sa faveur.

2. Cône funéraire. Texte [1] :

« *le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ; sa mère (est) la Dame Ta(-net)-Heby*... ».

3. Cône funéraire. Texte [2] :

« *le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ; sa mère (est) la Dame Ta(-net-Heby)*... ».

4. Cône funéraire [3]. Texte [4] :

« *le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ; son fils [qu'il aime] (est) le chambellan (de la Divine Adoratrice), Harsiésis* [5] ».

5. Cône funéraire. Texte [6] :

« *le chef des chambellans de la Divine Adoratrice, chef des secrets de l'Horizon (le Palais de la Divine Adoratrice ?), scribe de la chapelle de l'Epouse du dieu, connu du roi, Harsiésis, j. v., fils de la Dame ......, j. v.* [7] ».

---

(1) Daressy, *Recueil de cônes funéraires*, n° 187. Ce monument est abusivement attribué à Chéchonq, fils de Padineith, par Sander-Handsen, *op. cit.*, p. 39, n° 9.

(2) Pellegrini, *I coni funebri del Museo Archeologico di Firenze*, p. 22, n° 123.

(3) Daressy, *Recueil de cônes funéraires*, n° 188.

(4) Nous recomposons l'inscription de la manière qui nous semble la plus logique. sert pour les deux titres : et ; pour en inversion respectueuse, cf. Leclant, *J. N. E. S.*, t. XIII, p. 183, *D.*

(5) Nous attribuons sans trop d'hésitation ce cône funéraire à Chéchonq, fils de Harsiésis ; comme il est fréquent au Nouvel Empire, le grand majordome aurait donné à son fils le nom de son propre père (cf. notamment Desroches-Noblecourt, *B. I. F. A. O.*, t. LIII, p. 42 ; Leclant, *Enquêtes sur les sacerdoces et les sanctuaires égyptiens à l'époque dite « éthiopienne »* (XXVe dynastie), p. 25 *y*).

(6) Daressy, *Recueil de cônes funéraires*, n° 186.

(7) Ce monument appartient très probablement au père de Chéchonq. Une lacune nous empêche malheureusement de lire le nom de la mère de cet Harsiésis.

B. *Place de Chéchonq, fils de Harsiésis, parmi les grands majordomes de la XXVIe dynastie* [1]. — Trois monuments nous permettent de situer l'époque pendant laquelle le grand majordome Chéchonq, fils de Harsiésis, fut en fonction.

1. Le scribe et chambellan de la Divine Adoratrice, Harsiésis, fils du chambellan de la Divine Adoratrice, Âbet-Rê [2], et de la Dame Ta-di-Nechmet, ne nous a laissé que deux monuments.

Le premier est le socle d'une statuette d'Harpocrate [3] où se lit, à l'avant, sur le plat, le nom de la Divine Adoratrice régnante : « *la Divine Adoratrice Nitocris, vivante* ».

Le second est un groupe représentant Isis qui allaite Horus [4] ; on lit, sur le dessus du socle, le nom du grand majordome de l'époque : « *le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq* ».

Ces deux monuments, de même facture, ont certainement été consacrés au même moment par le même personnage : Harsiésis est dans les deux cas scribe et chambellan de la Divine Adoratrice, son père est, ici et là, le chambellan de la Divine Adoratrice [5].

2. Le troisième monument n'est autre que la stèle dite « Adoption et Intronisation d'Ankhnesneferibrê ». Dans le cintre, tableau de droite, on voit la Divine Adoratrice suivie d'un grand majordome identifié par ce texte [6] :

« *le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq* ».

[1] Sander-Hansen (*op. cit.*, p. 39, n° 8) n'essaie même pas de proposer une solution; Lichtheim (*J. N. E. S.*, t. VII, p. 165 n. 18) suggère sans grande conviction que Chéchonq a pu être un grand majordome de Nitocris et le prédécesseur d'Aba.

[2] Cf. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, I, p. 59, n° 25 (lecture conjecturale).

[3] Legrain, *Collection H. Hoffmann, Catalogue des antiquités égyptiennes*, Paris, 1894, n° 366, p. 119-120; *Annales du Service...*, t. VIII, p. 265-266.

[4] Musée du Louvre, n° 466 de l'Inventaire de Napoléon III. Legrain, *Annales du Service...*, t. VIII, p. 265-266.

[5] Le nom de la mère de cet Harsiésis ne nous est connu que par le groupe du Musée du Louvre.

[6] Maspero, *Annales du Service...*, t. V, p. 85.

Cette stèle a été gravée en l'an IV d'Apriès; elle est *contemporaine* de l'événement qu'elle décrit. Elle donne d'abord toute une série de renseignements qui affirment les droits d'Ankhnesneferibrê à la dignité de Divine Adoratrice : sa qualité de princesse royale, la date de son arrivée à Thèbes et de son adoption par Nitocris, la date de la mort de son père et de l'avènement de son frère et enfin da date de la mort de Nitocris. Puis elle consigne les différentes cérémonies qui accompagnèrent l'intronisation de la nouvelle Divine Adoratrice [1].

C'est Chéchonq, fils de Harsiésis, qui est représenté dans le cintre. En effet, si Chéchonq, fils de Padineith, avait été présent à ces cérémonies d'intronisation en qualité de grand majordome [2], il faudrait ranger Padineith parmi les grands majordomes de Nitocris. Or Padineith, dans son tombeau, se vante d'avoir servi Ankhnesneferibrê.

Ainsi le grand majordome Chéchonq, fils de Harsiésis, doit être considéré comme le dernier grand majordome de Nitocris et le premier grand majordome d'Ankhnesneferibrê. Il se place entre Padihorresnet et Padineith.

La mort d'une Divine Adoratrice n'entraînait pas nécessairement des changements immédiats dans le haut personnel du Palais. Ankhnesneferibrê, lorsqu'elle succéda à Nitocris, n'était qu'une adolescente à peu près inexpérimentée; elle laissa en place les meilleurs serviteurs de Nitocris, en particulier son grand majordome, avant d'attribuer les fonctions les plus importantes de sa Maison à ses propres favoris ou aux dignitaires que le roi régnant ne manquait pas de lui imposer.

C. *Monuments à attribuer à Chéchonq, fils de Harsiésis.* —L'existence du grand majordome Chéchonq, fils de Harsiésis, étant bien établie et l'époque où il fut en charge étant maintenant bien déterminée, il nous faut faire une remarque essentielle : Chéchonq, fils de Harsiésis, et Chéchonq, fils de Padineith, ont été tous les deux grands majordomes d'Ankhnesneferibrê. Pour se distinguer de son prédécesseur, Chéchonq,

[1] Maspero, *op. cit.*, p. 84-90.

[2] Si M. Lichtheim (*J. N. E. S.*, t. VII, p. 166 et n. 23 *a*) pense qu'il s'agit en effet de Chéchonq, fils de Padineith, c'est parce qu'elle a fait de Chéchonq, fils de Harsiésis, le prédécesseur d'Aba.

fils de Padineith, a toujours dû, sur les monuments, faire suivre son nom de celui de son père. Le premier grand majordome Chéchonq, le fils de Harsiésis, n'avait pas à le faire.

Aussi estimons-nous qu'il est nécessaire d'attribuer à Chéchonq, fils de Harsiésis, tous les monuments où le titre de grand majordome de la Divine Adoratrice n'est suivi que du nom propre Chéchonq. Ce sont :

1. Stèle 835 du British Museum [1]. Texte :

« le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

2. Statue 964 du British Museum [2]. Textes [3] :

a) sur la partie supérieure du socle :

« le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

b) sur les côtés du socle :

« le noble et prince, chancelier du roi, ami unique le bien aimé, celui qui suit la route de sa souveraine, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

3. Première chapelle d'Ankhnesneferibrê à Karnak (seul roi mentionné : Amasis).

a) Montant extérieur de la porte monumentale qui ouvre sur le vestibule, côté droit (nord) [4].

[1] Sharpe, *Egyptian Inscriptions,* I, p. 96; Lieblein, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques...,* p. 374, n° 1149.

[2] Budge, *Egyptian Sculptures in the British Museum,* 1914, pl. XLVIII.

[3] Nous tenons à remercier ici le Dr I. E. S. Edwards qui a bien voulu copier pour nous ces inscriptions sur le monument lui-même.

[4] Les trois registres ont été dessinés par Lepsius (*Denk.* III, 273 *f*).

Registre supérieur : grand majordome suivant la Divine Adoratrice. Texte :

« [le noble et prince,] chancelier du roi, ami unique [le bien aimé,] grand [majordome] de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

Registre central : grand majordome derrière Ankhnesneferibrê. Texte :

« le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

Registre inférieur : grand majordome accompagnant la Divine Adoratrice. Texte :

« le grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

b) Passage intérieur de la même porte monumentale, côté gauche (sud) : au registre supérieur, Ankhnesneferibrê précède son grand majordome. Texte [1] :

sic

« le noble et prince, chancelier du roi, ami unique le bien aimé, grand [majordome] de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

c) Linteau de la porte de la chapelle proprement dite, tableau de droite : la Divine Adoratrice est escortée du grand majordome. Texte [2]:

« le noble et prince, grand majordome de la Divine Adoratrice, Chéchonq ».

[1] Lepsius, *Denk.,* III, 273 *e.*

[2] Sharpe, *Egyptian Inscriptions,* II, p. 32. Ce linteau nous donne le nom du dieu qui était honoré dans la chapelle : (sic) (lire), *Osiris-Ounen-nefer, maître de l'éternité.*

4. Tombe de Chéchonq (Thèbes n° 27)[1]. Texte principal[2] :

« *le grand majordome de la Divine Adoratrice Ankhnesneferibrê, Chéchonq* ».

III. CONCLUSIONS (*voir le tableau* : XXVIe DYNASTIE).

A. *Le grand majordome Chéchonq, fils de Harsiésis.* — La succession des grands majordomes de Nitocris est maintenant, semble-t-il, bien établie.

Si l'on tient compte de deux éléments essentiels (la découverte de la statue de Touéris et de son naos, consacrés par Pabasa au dieu d'une chapelle construite sous Chepenoupet II[3]; la construction par Nitocris, très probablement au début de son règne, d'une chapelle osirienne à Karnak, alors que Pabasa était son grand majordome[4]), il faut placer Pabasa avant Aba.

Aba était grand majordome en l'an XXVI de Psammétique Ier; Padihorresnet le fut sous Néchao.

Néchao régna quinze ans, son fils, Psammétique II, six. Nitocris ne mourut qu'en l'an IV d'Apriès. C'est peut-être à la fin du règne de Psammétique II ou au début du règne d'Apriès que Chéchonq, fils de Harsiésis, remplaça Padihorresnet.

Chéchonq, fils de Harsiésis, servit deux Divines Adoratrices, Nitocris et Ankhnesneferibrê, pendant le règne d'Apriès et la première partie du règne d'Amasis[5], soit pendant plus d'un quart de siècle.

---

(1) Cette tombe est datée, par erreur, du règne de Psammétique II par Gardiner-Weigall (*Topographical Catalogue of Private Tombs*, p. 18) et par Porter and Moss (*Topographical Bibliography...*, I, *Theban Necropolis*, p. 65).

(2) D'après Gardiner-Weigall, *op. cit.*, p. 18. La tombe de Chéchonq est actuellement inaccessible.

(3) Roeder, *Naos, Catalogue général... du Musée du Caire*, p. 106-109 et pl. 37 et 56 *a*; Daressy, *Statues de Divinités, Catalogue général... du Musée du Caire*, p. 284 et pl. LV. Pour Osiris , voir maintenant Leclant, *Enquêtes sur les sacerdoces...*, p. 95.

(4) Christophe, *Karnak-Nord*, III, p. 31-48, surtout p. 40-41.

(5) Si c'est, comme nous le pensons, Chéchonq, fils de Harsiésis, qui est représenté et nommé dans la première chapelle d'Ankhnesneferibrê.

XXVIe DYNASTIE

DATES	SOUVERAINS	DIVINES ADORATRICES	GRANDS MAJORDOMES
....[1]	....	*Chepenoupet II.*	
....	....	....	Akhamenrou[2].
663[3]	Psammétique Ier.		
655[4]	....	Adoption de Nitocris.	
....	....	*Nitocris*, Divine Adoratrice[5].	
....	....	....	Pabasa[6].
638[7]	....	....	Aba[8].

(1) Date inconnue.

(2) Cf. Leclant, *J. N. E. S.*, t. XIII, p. 154-184, surtout p. 168-169.

(3) D'après la chronologie de la XXVIe dynastie, discutée par Drioton-Vandier, *L'Egypte*, collection Clio, 3e édit., p. 621-622.

(4) Stèle dite « Testament de Chepenoupet II » ou « Adoption de Nitocris », l. 7 (Legrain, *Z. Ä. S.*, t. 35, p. 16-19).

(5) Pour Aménardis II, première fille adoptive de Chepenoupet II, cf. Barguet-Leclant, *Karnak-Nord*, IV, p. 112 et 127; nous pensons que cette Divine Adoratrice exerça ses fonctions à Napata et non à Thèbes (Christophe, *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, t. XXXV, p. 147-148). — Nitocris régna au moins cinquante-trois ans (638-585), et eut, à notre connaissance, quatre grands majordomes : Pabasa, Aba, Padihorresnet et Chéchonq, fils de Harsiésis.

(6) Il y eut peut-être entre Akhamenrou et Pabasa un autre grand majordome (cf. Leclant, *J. N. E. S.*, t. XIII, p. 169 et notre article, p. 93 note 2). — Pour Pabasa, cf. Lichtheim, *J. N. E. S.*, t. VII, p. 165; Lansing, *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, XV, July 1920, p. 16; Christophe, *Karnak-Nord*, III, p. 40-41 et p. 131-132.

(7) Statue d'Aba, l. 11-14 (Daressy, *Annales du Service...*, t. V, p, 95).

(8) Cf. Christophe, *Annales du Service...*, t. LIII, p. 49-62.

XXVIe DYNASTIE (*suite*)

DATES	SOUVERAINS	DIVINES ADORATRICES	GRANDS MAJORDOMES
....	....	....	Padihorresnet [1].
609	Néchao.		
594	Psammétique II.	Adoption d'Ankhnesneferibrê [2].	
....	....	....	Chéchonq, fils de Harsiésis.
588	Apriès.		
585	....	*Ankhnesneferibrê*, Divine Adoratrice [3].	
569 [4]	Amasis.		
....	....	....	Padineith.
....	....	....	Chéchonq, fils de Padineith.
526	Psammétique III.		
525	Cambyse.		

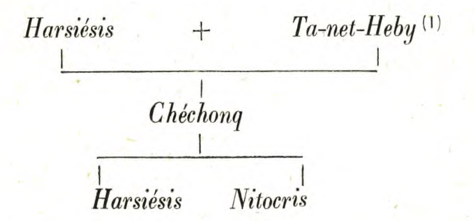
[1] Cf. CHRISTOPHE, *B. I. F. A. O.*, t. LV, p. 65-83.

[2] Stèle dite « Adoption et Intronisation d'Ankhnesneferibrê », l. 1-2 (MASPERO, *Annales du Service...*, t. V, p. 85-88).

[3] Même stèle, l. 7-15. — Ankhnesneferibrê régna au moins soixante ans (585-525) ; nous lui connaissons trois grands majordomes : Chéchonq, fils de Harsiésis, Padineith et Chéchonq, fils de Padineith.

[4] Ou 568, d'après DRIOTON-VANDIER, *L'Egypte*, collection Clio, 3e édit., p. 632.

Les renseignements fournis par les monuments que nous avons groupés nous permettent d'établir le tableau généalogique suivant :



et de dresser la liste des titres du grand majordome Chéchonq, fils de Harsiésis :

1. « *noble et prince* [2] »
2. « *chancelier du roi* [3] »
3. « *ami unique le bien aimé* [4] »
4. « *véritable connu du roi qui l'aime* [5] »
5. « *celui qui suit la route de sa souveraine* [6] »
6. « *grand majordome de la Divine Adoratrice* [7] ».

B. *Le grand majordome Padineith.* — C'est donc seulement sous Amasis, et vers le milieu du règne, que Padineith exerça les fonctions de grand majordome d'Ankhnesneferibrê.

Tous les monuments qu'il nous a laissés sont de caractère strictement funéraire ; il ne dut pas rester longtemps en charge [8].

Il n'eut, semble-t-il, qu'un souci : former son fils Chéchonq, lui préparer les voies et lui assurer sa succession.

[1] Pour ce nom, cf. RANKE, *Die ägyptischen Personennamen*, I, p. 361, n°s 17 et 18.

[2] Cf. CHRISTOPHE, *Annales du Service...*, t. LIII, p. 57, n° 2.

[3] Cf. CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 60, n° 42.

[4] CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 60, n° 38.

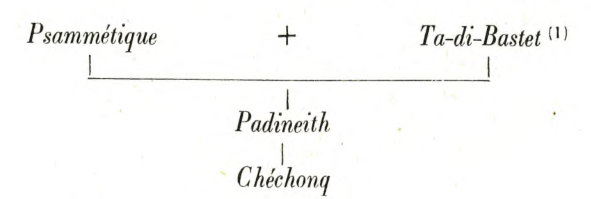
[5] CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 59, n° 35.

[6] Cf. CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 57 n. 2.

[7] Cf. CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 58, n° 12.

[8] C'est aussi l'opinion de M. Lichtheim (*J. N. E. S.*, t. VII, p. 166).

Voici la liste des membres de la famille de Padineith :



Il convient de relever ici et de corriger une erreur de Lepsius [2], reprise par Lieblein [3] et par Sander-Hansen [4] : ces trois auteurs font du connu du roi, chef des chambellans de la Divine Adoratrice, Ouah-ib-Rê, le grand-père de Padineith. Or le père de Padineith est l'Aimé-du-Dieu (*mry nṯr*) Psammétique et non le chambellan de la Divine Adoratrice Psammétique, fils de Ouah-ib-Rê. Il y eut donc deux familles bien distinctes, comprenant chacune un Psammétique, qui furent peut-être contemporaines, mais qui étaient très probablement sans lien de parenté.

Les titres connus de Padineith sont moins variés que ceux de Chéchonq, fils de Harsiésis. Ce sont :

1. « *noble et prince* ».

2. « *grand majordome de la Divine Adoratrice Ankhnesneferibrê* ».

C. *Le grand majordome Chéchonq, fils de Padineith.* — Chéchonq exerça ses fonctions dans la dernière partie du règne d'Amasis et pendant les deux années où Psammétique III gouverna l'Egypte [5].

Quel fut le sort d'Ankhnesneferibrê et des membres de sa Maison après l'occupation de Thèbes par les Perses de Cambyse? [6] La Divine

(1) Cf. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen,* I, p. 373, n° 3.

(2) Lepsius, *Königsbuch...*, pl. XLVII.

(3) Lieblein, *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques...*, p. 340, n° 1037.

(4) Sander-Hansen, *Das Gottesweib des Amun,* p. 42.

(5) Sa carrière est donc bien moins longue et bien moins connue que ne le suppose M. Lichtheim (*J. N. E. S.*, t. VII, p. 166).

(6) Pour l'incendie de Karnak-Nord sous Cambyse, cf. Christophe, *Karnak-Nord,* III, p. 51-58.

Adoratrice, soixante-neuf ans après son adoption par Nitocris, était bien vieille ; lui laissa-t-on finir ses jours en paix? On peut se le demander puisque sa tombe nous est inconnue et puisque son magnifique sarcophage fut, à l'époque ptolémaïque, usurpé par un scribe royal [1].

Que devint Chéchonq, fils de Padineith? Nous l'ignorons complètement. Et puisque nous pensons que la tombe n° 27 de Thèbes est celle de Chéchonq, fils de Harsiésis, nous ne savons pas où fut enterré le dernier grand majordome de la XXVIe dynastie.

Pour la famille de Chéchonq, se rapporter au tableau généalogique établi pour Padineith. Quant aux titres connus de ce grand majordome, ils sont tout à fait communs :

1. « *noble et prince* ».

2. « *grand majordome de la Divine Adoratrice* (var. : *de l'Epouse du dieu*) ».

D. *L'Aimé-du-Dieu* ( ), *prêtre ou courtisan?* — Il nous a paru intéressant de rechercher à quel milieu social appartenaient les grands majordomes de la XXVIe dynastie.

GRANDS MAJORDOMES	TITRES DE LEUR PÈRE
Pabasa.	Aimé-du-Dieu ( ) [2].
Aba.	Aimé-du-Dieu [2],
Padihorresnet.	Scribe en chef, chambellan de la Divine Adoratrice [3].
Chéchonq, fils de Harsiésis	Chef des chambellans de la Divine Adoratrice.
Padineith.	Aimé-du-Dieu.
Chéchonq, fils de Padineith.	Grand majordome de la Divine Adoratrice.

(1) Budge, *The Sarcophagus of Anchnesraneferab,* London, 1885. Les textes de ce sarcophage sont publiés par Sander-Hansen, *Die religiösen Texte auf dem Sarg der Anchnesneferibre,* 1937.

(2) Christophe, *Annales du Service...*, t. LIII, p. 52 n. 10.

(3) Christophe, *B. I. F. A. O.*, t. LV, p. 81.

Nous constatons que sur six grands majordomes, il n'y en a que deux, Padihorresnet et Chéchonq, fils de Harsiésis, qui aient pour père un haut fonctionnaire du Palais de la Divine Adoratrice. Les quatre autres sont les fils (Pabasa, Aba et Padineith) et le petit-fils (Chéchonq, fils de Padineith) d'un Aimé-du-Dieu (𓊹𓌸).

D'après le *Dictionnaire de Berlin* (II, p. 101, 3) et Sir Alan H. Gardiner (*Ancient Egyptian Onomastica,* Text, vol. I, p. 50*), le titre *mry nṯr* est un titre sacerdotal accompagnant presque toujours, à partir de la XXIIe dynastie, le titre *ỉt nṯr* (père du dieu) dans le groupe 𓊹𓌸.

Il y a pourtant lieu, croyons-nous, d'examiner si, à l'époque des grands majordomes saïtes, l'Aimé-du-Dieu ne peut pas être autre chose qu'un simple prêtre.

Il faut tout d'abord noter qu'à la XXVIe dynastie le titre *mry nṯr* est devenu tout à fait indépendant du titre *ỉt nṯr* [1].

Lorsque Pabasa, Aba et Padineith nomment leur père, ils accompagnent son nom du titre le plus élevé qu'il ait jamais eu, celui d'*Aimé-du-Dieu* (𓊹𓌸). L'importance de ce titre apparaît mieux quand on considère qu'en un siècle trois Aimés-du-Dieu fournirent trois grands majordomes sur cinq aux Divines Adoratrices. Il y a là plus qu'une simple coïncidence.

Pourtant on ne rencontre pas d'Aimé-du-Dieu parmi les membres du clergé thébain qui participent aux cérémonies où paraît la Divine Adoratrice. Les textes ne mentionnent que les prophètes [2], les pères du dieu [3], les prêtres-ouâb [4], les prêtres-lecteurs [5] et les prêtres horaires

[1] Employé seul à la XXVe dynastie, il est encore un titre sacerdotal (Leclant, *Enquêtes sur les sacerdoces...*, p. 17 et p. 24 r).

[2] Stèle dite « Testament de Chepenoupet II » ou « Adoption de Nitocris » (*Zeitschrift für ägyptische Sprache...*, t. 35, p. 16-19), l. 17 ; Statue d'Aba (*Annales du Service...*, t. V, p. 94-96 et p. 128), l. 6 et 12 ; Stèle dite « Adoption et Intronisation d'Ankhnesneferibrê » (*Annales du Service...*, t. V, p. 84-90), l. 10 et 15.

[3] Statue d'Aba, l. 6 ; Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 10 et 15.

[4] Stèle de Chepenoupet II-Nitocris, l. 17 ; Statue d'Aba, l. 6 et 12 ; Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 10 et 12.

[5] Statue d'Aba, l. 6 ; Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 10.

du temple d'Amon [1], à côté du grand majordome [2], du scribe des Ecritures divines [3] et des grands Amis [4].

Toutes ces constatations nous permettent, semble-t-il, de supposer que les pères de Pabasa, d'Aba et de Padineith étaient complètement étrangers à Thèbes, qu'ils habitaient Saïs et que, vivant dans l'entourage immédiat des souverains, ils étaient des courtisans, des favoris, en un mot des Aimés-du-Dieu (= du Roi).

Pabasa et Aba furent les deux premiers grands majordomes de la Divine Adoratrice Nitocris. Psammétique Ier dont nous connaissons la forte personnalité, tenait à surveiller de très près l'administration de la Haute-Egypte et surtout à contrôler le clergé d'Amon dont les richesses et l'influence étaient encore considérables [5]. Lorsque sa fille Nitocris eut succédé à Chepenoupet II, il plaça auprès d'elle des hommes de confiance : Psammétique Ier aurait ainsi désigné successivement les fils de deux de ses courtisans pour exercer les fonctions de grand majordome de la Divine Adoratrice [6].

Psammétique Ier et Aba moururent, semble-t-il, vers le même temps. Nitocris qui pouvait maintenant se permettre plus d'indépendance à l'égard de son père vieillissant, de son frère Néchao ou de ses neveu

[1] Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 10.

[2] Le grand majordome suit partout la Divine Adoratrice.

Il faut remarquer que dans les quinze lignes du texte de la stèle d'Ankhnesneferibrê, le grand majordome Chéchonq n'est jamais mentionné. Il joua pourtant un rôle actif dans les cérémonies d'intronisation de la nouvelle Divine Adoratrice puisqu'il est représenté et nommé dans le cintre de la stèle.

De même, dans les trente-et-une lignes du texte de la stèle de Chepenoupet II-Nitocris, il n'est pas une seule fois fait mention du grand majordome de l'époque. Mais la partie supérieure du monument a disparu et Akhamenrou pouvait fort bien, si le cintre était décoré, accompagner Chepenoupet II dans l'un des tableaux du sommet de la stèle.

Ces constatations nous empêchent de suivre Leclant lorsqu'il suggère une suppression temporaire de la charge de grand majordome au moment de l'adoption de Nitocris par Chepenoupet II (*J. N. E. S.*, t. XIII, p. 169).

[3] Statue d'Aba, l. 6 ; Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 11-12.

[4] Stèle de Chepenoupet II-Nitocris, l. 17 ; Statue d'Aba, l. 6 ; Stèle d'Ankhnesneferibrê, l. 11 et 15.

[5] Cf. Kees, *Zu Innenpolitik der Saïtendynastie,* dans *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-Hist.-Klasse* 1935, p. 95-106.

[6] Le fait que Pabasa est originaire de Basse-Egypte est, semble-t-il, prouvé



et petit-neveu Psammétique II et Apriès, choisit ses nouveaux grands majordomes, Padihorresnet [1] et Chéchonq, fils de Harsiésis [2], parmi les hauts dignitaires de sa propre Maison.

Quand Chéchonq, fils de Harsiésis, mourut, le roi régnant, Amasis, envoya Padineith [3] auprès d'Ankhnesneferibrê.

Le choix de Padineith n'avait pas été fait à la légère. En effet, le nouveau grand majordome appartenait à une famille de bons et loyaux serviteurs de la dynastie : son père, un Aimé-du-Dieu, porte le nom du fondateur de la XXVIe dynastie. D'autre part, Padineith avait un fils qu'Amasis connaissait et appréciait déjà. Chéchonq, fils de Padineith, put donc être introduit et formé à Thèbes par son père. Ainsi Ankhnesneferibrê, parfaitement docile à la volonté d'Amasis, eut successivement comme grands majordomes le père et le fils.

Résumons-nous. Les grands majordomes des Divines Adoratrices de la XXVIe dynastie sont, semble-t-il, le plus souvent choisis par les souverains saïtes, à Saïs même, parmi les fils des courtisans (Aimés-du-Dieu ou Aimés-du-Roi). Il ne faut donc par parler d'hérédité des charges [4] lorsqu'on considère la succession Padineith-Chéchonq : Chéchonq succéda à son père Padineith parce qu'Amasis en avait décidé ainsi pour servir les intérêts de la royauté.

Louis-A. CHRISTOPHE.

---

par la statue n° 922 du Musée du Caire (LEGRAIN, *Annales du Service...*, t. VIII, p. 266-268; BORCHARDT, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten*, III, p. 155-156). Pour les rapports probables entre Aba et le Delta, cf. CHRISTOPHE, *Annales du Service...*, t. LIII, p. 56 n. 2.

(1) La famille de Padihorresnet devait d'ailleurs être originaire de Saïs, puisque le patron de ce grand majordome, Horus de Resnet, est l'un des dieux principaux de la capitale de l'Egypte à la XXVIe dynastie.

(2) Les parents de Chéchonq, fils de Harsiésis, ne viendraient-ils pas, eux aussi, de Basse-Egypte? Le nom de sa mère, Ta-net-Heby, pourrait peut-être nous indiquer sa ville natale, Hermopolis Parva, capitale du XVe nome du Delta, centre du culte de Thot, dans le Delta.

(3) Voici encore un nom qui trahit l'origine de celui qui le porte : le principal sanctuaire de Neith se trouvait à Saïs.

(4) Sur l'hérédité des charges, cf. KEES, *Das Priestertum im aegyptischen Staat vom neuen Reich bis zur Spätzeit*, p. 283 et LECLANT, *Enquêtes sur les sacerdoces...*, p. 104-105.

TRAVAUX DIVERS À SAQQARAH
(NOVEMBRE 1953 — JUIN 1954)

PAR

JEAN-PHILIPPE LAUER

Pour la première fois depuis la disparition de notre regretté confrère Mohamed Abdessalam en 1949, un crédit de fouilles relativement important a pu être accordé au chantier de Saqqarah pour y poursuivre les recherches concernant les pyramides. Ce crédit confié à M. Zakaria Goneim, inspecteur en chef du Service des Antiquités, lui a permis de reprendre les travaux à la nouvelle enceinte de la IIIe dynastie qu'il avait découverte en 1951 et au centre de laquelle il avait atteint un important massif de maçonnerie en calcaire local lié à l'argile. Dans ce massif qui comportait six tranches de maçonnerie mesurant chacune environ 2 m. 60 d'épaisseur, appliquées les unes contre les autres, et présentant des lits déversés perpendiculairement à leurs faces de parement inclinées elles-mêmes d'une quinzaine de degrés par rapport à la verticale, nous avions aussitôt reconnu la structure très particulière d'une pyramide à degrés [1]. La recherche des angles de cette nouvelle pyramide, qui s'imposait pour déterminer son contour et ses dimensions, n'avait pu être poursuivie alors faute des crédits nécessaires.

Cette recherche reprise par M. Zakaria Goneim, en fin de novembre 1953, ne tarda pas à porter ses fruits : la nouvelle pyramide était de base carrée et mesurait 120 mètres environ de côté. Son accès situé, comme de coutume, au Nord et sur l'axe Nord-Sud consistait en une descenderie s'enfonçant d'abord en tranchée dans le roc surmonté de beaux murs de soutènement, puis en tunnel, en direction du centre de

---

(1) Cf. *Bulletin de la Société française d'Egyptologie*, n° 12 (février 1953), p. 27-28.

l'édifice. Le fait que la descenderie était encore bloquée suscita de grands espoirs et justifia la concentration de la plus grosse part des moyens sur ce chantier où, à la demande de M. Zakaria Goneim, nous avons apporté notre collaboration tant à la conduite des recherches qu'aux consolidations nécessitées par l'exploration des galeries. Notons que le résultat capital de cette fouille fut la découverte d'empreintes de sceaux portant le nom du roi constructeur de la nouvelle pyramide, l'Horus Sekhem-khet qui était totalement ignoré jusque là, bien qu'il y eût au Sinaï trois beaux portraits de lui en bas-reliefs [1]. Son nom avait été, en effet, mal lu et pris pour celui du roi Semer-khet, de la Ire dynastie [2].

En ce qui concerne les travaux de consolidation, nous avons eu principalement à étayer les parois de la partie souterraine de la descenderie qui s'élèvent progressivement jusqu'à 7 ou 8 mètres de hauteur et présentent de nombreuses fissures; nous avons dû les contre-buter par de larges piles de renfort présentant un fruit léger. Ce travail n'a pu être achevé avant la clôture du chantier; il devra être repris, en particulier, dans les quarante derniers mètres de la descenderie qui aboutissent à la salle sépulcrale, et où d'importants déblaiements susceptibles d'apporter de nouvelles trouvailles restent à effectuer.

LE TEMPLE D'OUSERKAF.

Ces travaux à la pyramide à degrés de l'Horus Sekhem-khet, auxquels nous avons consacré une appréciable partie de notre temps, ont, d'autre part, contribué à réduire, hélas! encore les moyens si faibles mis à notre disposition pour achever l'exploration du temple funéraire du roi Ouserkaf, dont nous préparons la publication.

Nous avons déjà eu l'occasion d'exposer les importants résultats obtenus pour l'établissement du plan de ce temple au cours de la campagne 1952-1953 [1]. Nous avions alors constaté que la petite pyramide satellite n'était pas située sur l'axe Nord-Sud de sa cour Nord, et qu'il y avait ainsi un passage plus large de 2 coudées entre cette pyramide et le mur d'enceinte Ouest qu'entre elle et le mur du temple funéraire. Y aurait-il donc eu à l'Ouest de la petite pyramide quelque chose ayant motivé ce désaxement, par exemple des bassins ou des vasques, comme Firth en avait trouvé à l'Est et à l'Ouest de la pyramide de Téti [2]? Ces bassins n'existeraient alors pas ici du côté Est, mais seulement du côté Ouest.

C'est afin de vérifier cette hypothèse que nous avons poursuivi au cours de la campagne 1953-1954 le dégagement de la face Ouest de la pyramide satellite. Malheureusement les cinq ou six ouvriers dont nous avons seulement pu disposer, et cela encore par intermittence, n'ont pu parvenir à achever le déblaiement nécessaire, qu'il nous faudra reprendre la saison prochaine. Il est à remarquer, d'autre part, que l'élargissement signalé à l'Ouest de la pyramide satellite se retrouve également le long de la pyramide royale même, où la cour Ouest mesure trois coudées de plus en largeur que la cour Est, bien que dans cette dernière une chapelle d'offrandes adossée à la pyramide fasse saillie [3]. Aussi la question se pose-t-elle de rechercher si cet élargissement n'aurait pas été prévu de ce côté Ouest pour y placer une grande barque entre l'enceinte et la pyramide. Il y aurait donc là également des sondages à faire, qui présenteraient en même temps l'avantage de fournir parmi les éboulis en provenance de la pyramide et de son enceinte toutes les pierres nécessaires à nos travaux de restauration ou de protection.

LES MONUMENTS DE ZOSER.

Nos travaux de reconstitution dans les monuments de Zoser ont porté durant cette campagne sur quatre points principaux: l'entrée de l'enceinte,

---

(1) Cf. A. H. Gardiner, T. E. Peet, J. Černý, *The inscriptions of Sinai*, I (2e édit.), pl. I en 1 (*a*).

(2) Nous devons cette intéressante remarque au Professeur J. Černý, qui a bien voulu nous la communiquer.

---

(1) Cf. J.-Ph. Lauer, dans *Ann. Serv. Antiq.*, t. LIII, *Le temple haut de la pyramide de roi Ouserkaf...*, p. 119 à 133 et pl. I à IV, ainsi que *Bull. Soc. franç. d'Egyptologie*, n° 15 (février 1954), p. 8 à 13 et fig. 1.

(2) Cf. C. M. Firth, dans *A. S. A.*, t. XXIX, p. 67.

(3) Cf. Lauer, dans *A. S. A.*, t. LIII, *op. cit.*, pl. III.

la « Maison du Sud», l'appartement souterrain du tombeau de l'enceinte Sud et le *serdab* de la statue de Zoser.

A. *L'entrée de l'enceinte* (voir pl. I). — Nous n'avons pu, comme nous l'espérions, achever la pose de la dernière assise, par suite du manque des bois indispensables à nos échafaudages. En attendant ce matériel qui ne nous est parvenu que très tardivement, nous avons travaillé en des points ne nécessitant que des échafaudages plus réduits. C'est ainsi que nous avons, d'une part, rehaussé de trois assises en moyenne les deux bastions situés au Nord de celui de l'entrée ainsi que les courtines les reliant, et, d'autre part, poursuivi la construction du massif de moellons sur lequel doit être établi le chemin de ronde, dont le parapet constitue en même temps le couronnement de la façade de l'enceinte. Nous avons ainsi remployé dans ce massif la pierre que nous avons pu récupérer au cours de nos déblaiements dans le temple d'Ouserkaf, dont il vient d'être question.

Quant à l'assise de couronnement de l'enceinte, sa pose qui n'a pu être commencée, pour la raison exposée ci-dessus, que dans les derniers jours de mai, devra être reprise dès le début de la prochaine campagne.

B. *La « Maison du Sud»*. — Dès avant la guerre, en 1937, nous avions reconstitué partiellement la façade principale de cette « Maison du Sud» et effectué l'*anastylose* de la partie inférieure de ses colonnes [1]. Nous y avions, en particulier, remonté entièrement le jambage Est du passage de l'entrée et complété le jambage Ouest pour y faire reposer le linteau qui gisait à proximité, brisé en deux. Des éléments de la frise de *khakerou* qui surmontaient le linteau avaient également été replacés, mais derrière ceux-ci nous avions dû nous contenter de couvrir le couloir qui fait suite à l'entrée par un plafond provisoire en bois, afin de protéger des intempéries les précieux graffiti hiératiques tracés au Nouvel Empire sur les parois de ce couloir. Cette couverture de bois s'étant, depuis lors, complètement détériorée (voir pl. II, 1), nous avons décidé de l'enlever et de reconstituer l'aspect du plafond ancien imitant des

[1] Cf. Lauer, *A. S. A.*, t. XXXVII, p. 99-100 et pl. III.

rondins, dont quelques fragments sont encore à leur place d'origine au-dessus du petit sanctuaire au fond du couloir (voir pl. III, 2, en P). Nous pouvions disposer, en outre, de plusieurs éléments de plafond semblables provenant du temple funéraire au Nord de la Pyramide. Les portées étant là de 2 m. 10 au lieu de 1 m. 25 à la « Maison du Sud», nous avons pu y remployer cinq de ces blocs qui, quoique brisés, avaient encore une longueur suffisante. Pour le reste, c'est-à-dire pour quatorze éléments, nous avons dû reconstituer les simulacres de rondins en béton armé revêtu de pierre agglomérée sur la face demi-cylindrique apparente (voir pl. II, 2 et III, 1 et 2 en B).

Nous avons, enfin, placé sous verre les deux principaux graffiti hiératiques, qui se trouveront ainsi complètement préservés des vents de sable et des atteintes des visiteurs.

C. *L'appartement souterrain du grand tombeau de l'enceinte Sud.* — Lorsqu'en 1952 nous avions installé [1], dans l'angle Sud-Ouest de la grande cour située au Sud de la Pyramide à degrés, le groupe électrogène capable d'éclairer, d'une part, le puits central de cette pyramide ainsi que la curieuse galerie d'époque saïte qui y aboutit, et, d'autre part, la magnifique sélection de vases d'albâtre faite parmi cet énorme amoncellement de vaisselle de pierre que nous avions découvert dans deux des galeries profondes de la Pyramide [2], et exposée dans un dépôt construit derrière le « mur aux cobras», nous avions projeté d'éclairer également par la même occasion le grand tombeau de l'enceinte Sud. L'installation, qui n'avait alors été qu'amorcée faute du matériel nécessaire, a pu être menée à bien durant cette campagne. Suivant les principes que nous avions adoptés pour l'éclairage du Sérapéum et de la Pyramide à degrés, nous nous sommes attaché à dissimuler les lampes dans toute la mesure du possible, afin d'obtenir ainsi dans la plupart des cas des éclairages indirects. Tandis que des lampes encastrées dans

[1] Cf. J.-Ph. Lauer, dans *A. S. A.*, t. LIII, *Fouilles et travaux divers...*, p. 161 à 166, et pl. XI, ainsi que *Bull. Soc. franç. d'Egyptologie,* n° 12 (février 1953), p. 34-35.

[2] Cf. Lauer, *A. S. A.*, t. XXXIV, p. 54 à 62 et pl. I-II, et t. XXXVI, p. 20 à 28 et pl. I-II.

le ciel de la galerie jettent une lumière frisante sur les chambranles des fausses portes, les stèles de Zoser sont éclairées par d'autres lampes disposées, au contraire, à leur base avec un écran qui les cache à la vue des spectateurs.

Nous avons, par ailleurs, profité de ces travaux d'aménagement électrique dans ce tombeau pour consolider la paroi occidentale du dernier escalier aboutissant à l'appartement souterrain, qui présentait un dévers inquiétant, et surtout pour replacer les blocs qui avaient été arrachés par les voleurs anciens à la paroi orientale de la chambre située parallèlement et immédiatement à l'Ouest de celle des stèles de Zoser. Il y avait là, en effet, la figuration de trois panneaux de portes fermées, avec barres de renfort transversales, correspondant respectivement au dos théorique de chacune des trois stèles. Presque tous les blocs de ces panneaux de porte ayant été retrouvés à proximité dans l'appartement, ils ont pu être réincorporés à la paroi, chacun à leur place rigoureuse. Nous donnons (pl. IV, 1 et 2) les vues de ces trois simulacres de portes fermées, avant et après notre reconstitution effectuée selon les principes de l'*anastylose*.

D. *Le* serdab *de la statue de Zoser.* — Ce *serdab* avait été recouvert provisoirement d'un plafond de bois protecteur, lorsque nous y avions fait placer avant la guerre un beau moulage de la statue de Zoser transférée au Musée du Caire après sa découverte. Nous avons substitué à ce plafond de bois trois dalles de béton armé juxtaposées jointivement et revêtues d'un enduit de pierre aglomérée.

LE MASTABA D'IDOUT.

Longtemps après le dégagement de ce mastaba et l'aménagement de sa protection, plusieurs fragments de bas-reliefs et d'inscriptions lui appartenant furent retrouvés au cours des fouilles exécutées à proximité. Cinq de ces fragments (pl. V, 1 et 2) se raccordant à des blocs conservés dans les parois, nous avons profité d'un court répit entre les divers autres travaux énumérés ci-dessus, pour utiliser nos ouvriers

spécialistes à les raccorder et les replacer. Nous donnons (pl. VI, 1 et 2) les vues de la paroi Est de la salle B du mastaba [1] avant et après la repose des trois fragments qui s'y raccordent. Il s'agit là de la scène des funérailles selon le rite de Bouto, avec participation des danseurs *Mouou*. Les deux autres fragments replacés, qui font partie d'un même bloc (pl. V, 2), se situent en haut et à gauche du panneau Est de la chambre D, où ils complètent l'inscription palimpseste de la princesse Idout [2].

J.-Ph. Lauer.

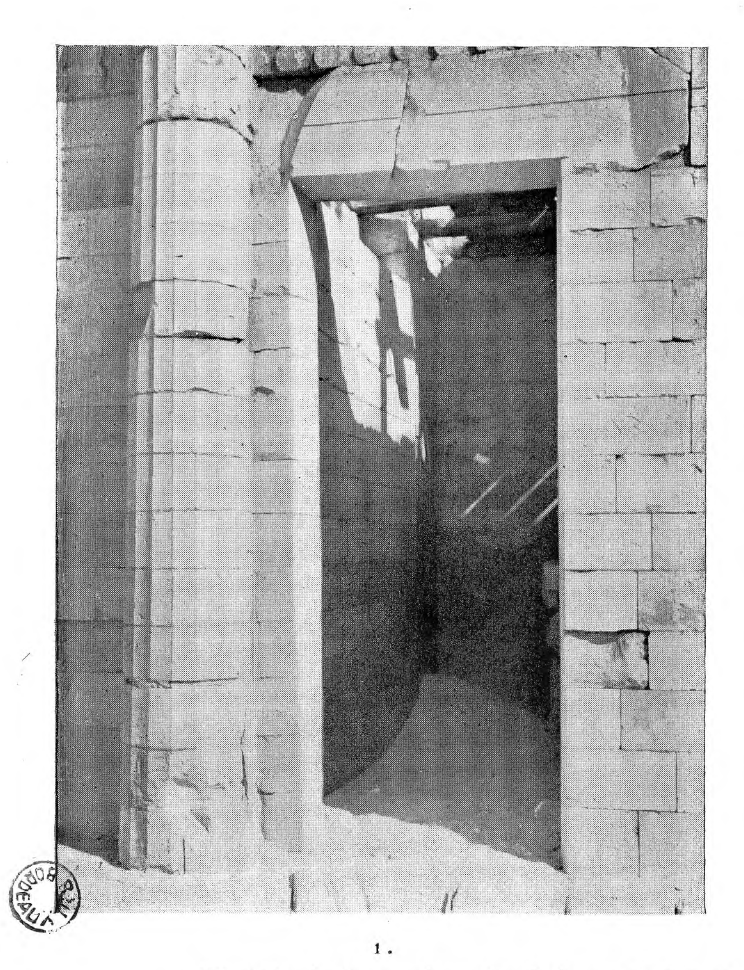
[1] Cf. R. Macramallah, *Le Mastaba d'Idout,* le plan (pl. II) ainsi que la planche VIII où les trois nouveaux fragments se raccorderaient au dernier fragment dessiné en haut à gauche.

[2] Cf. *ibidem,* pl. XI : les deux fragments replacés comblent la majeure partie de la lacune existant en haut de cette planche à gauche, au-dessus de la Princesse.

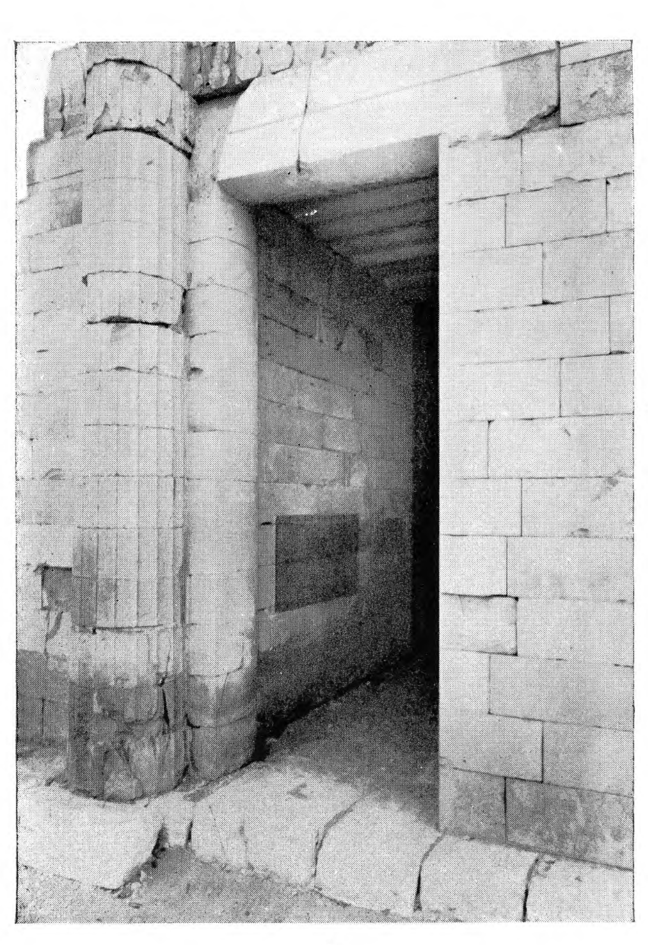
Pl. I



Etat de la reconstitution de l'entrée de l'enceinte de Zoser, en avril 1954.



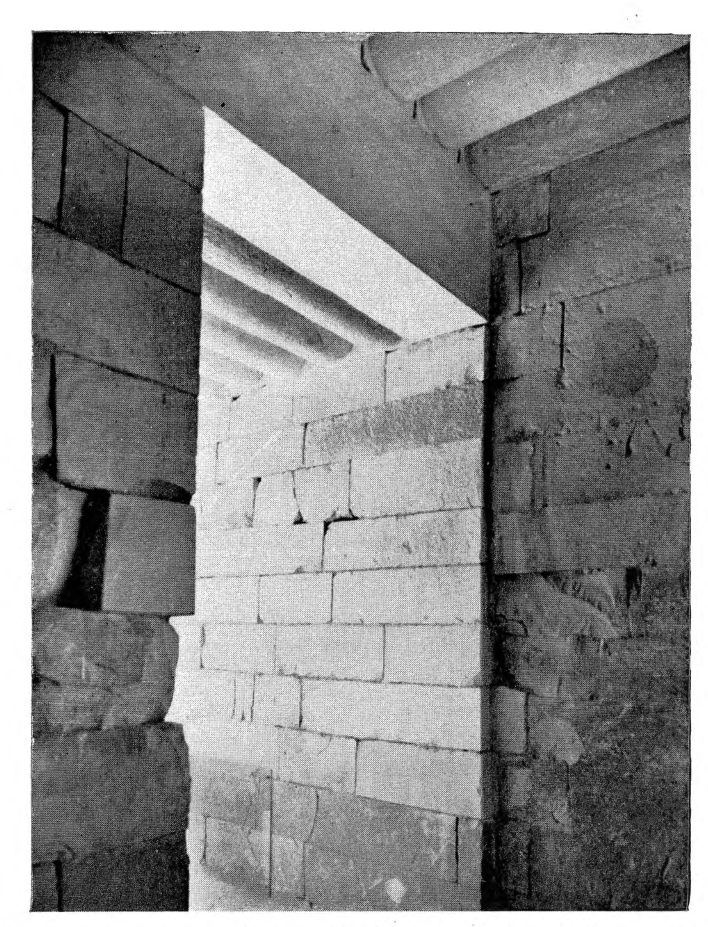
1.



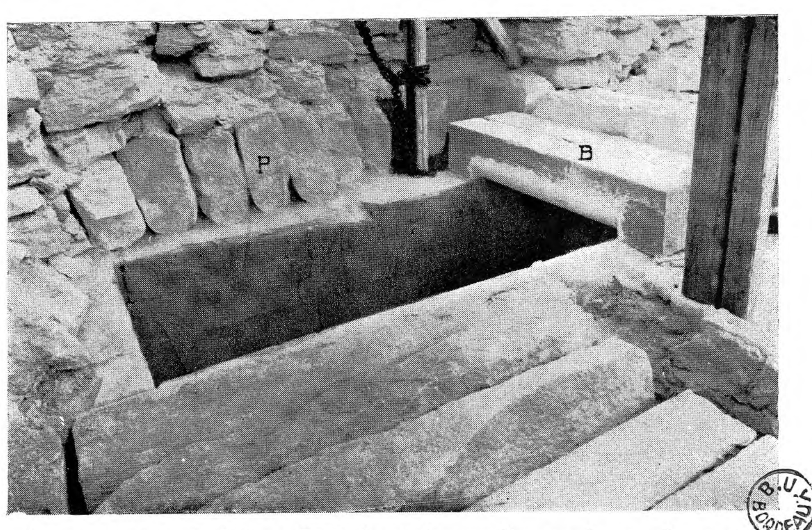
2.

L'entrée de la «maison du Sud» avant (1) et après (2) la reconstitution du plafond du couloir.

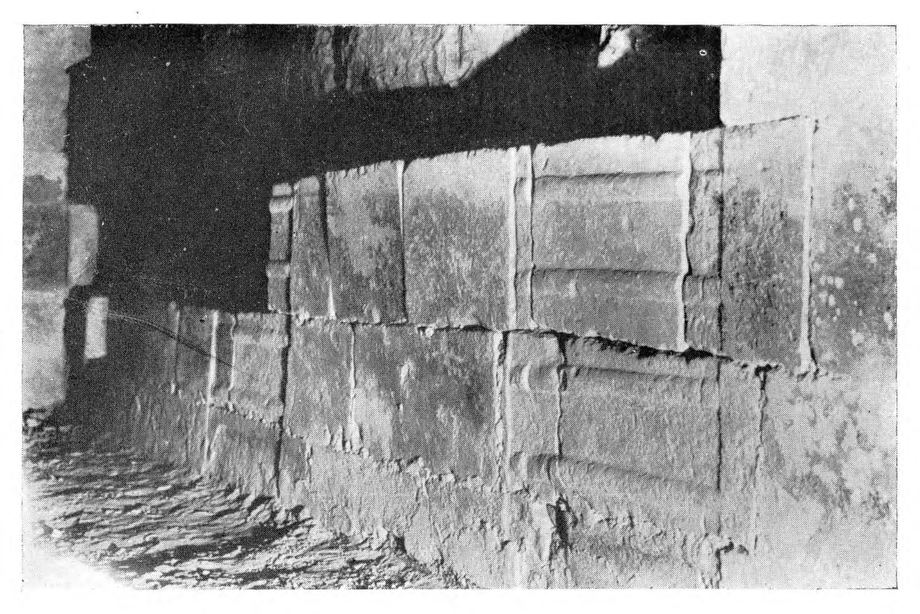
Pl. II



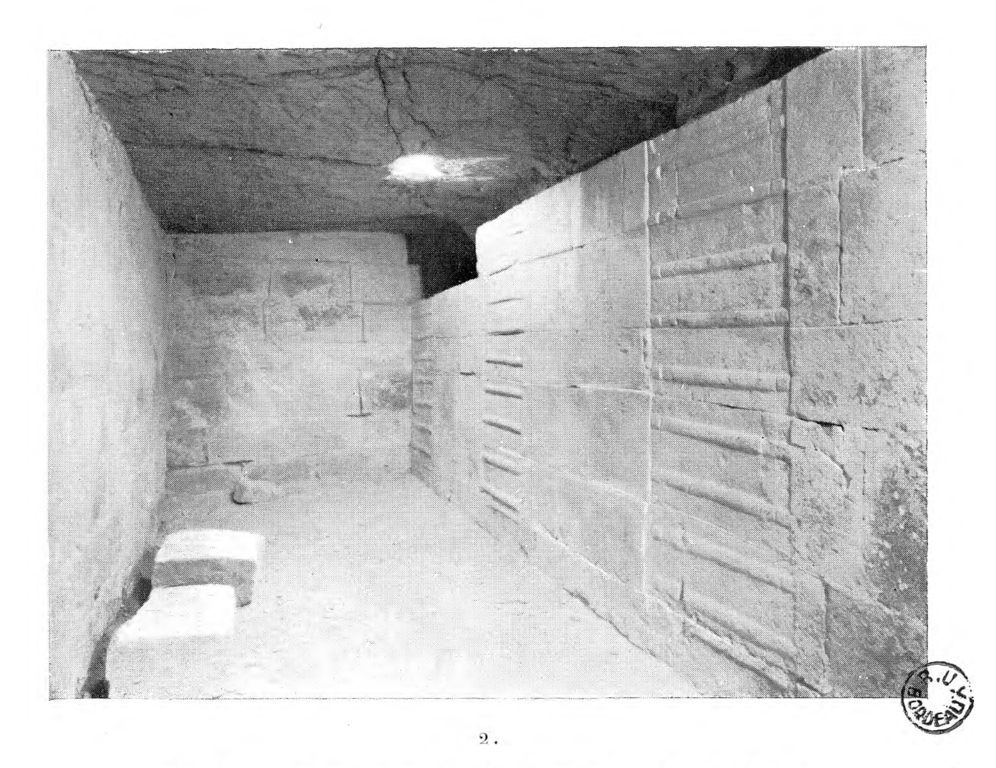
1. Plafonds reconstitués du couloir d'entrée de la « Maison du Sud ».



2. Pose des blocs de béton (B) imitant des rondins au-dessus de ce couloir.

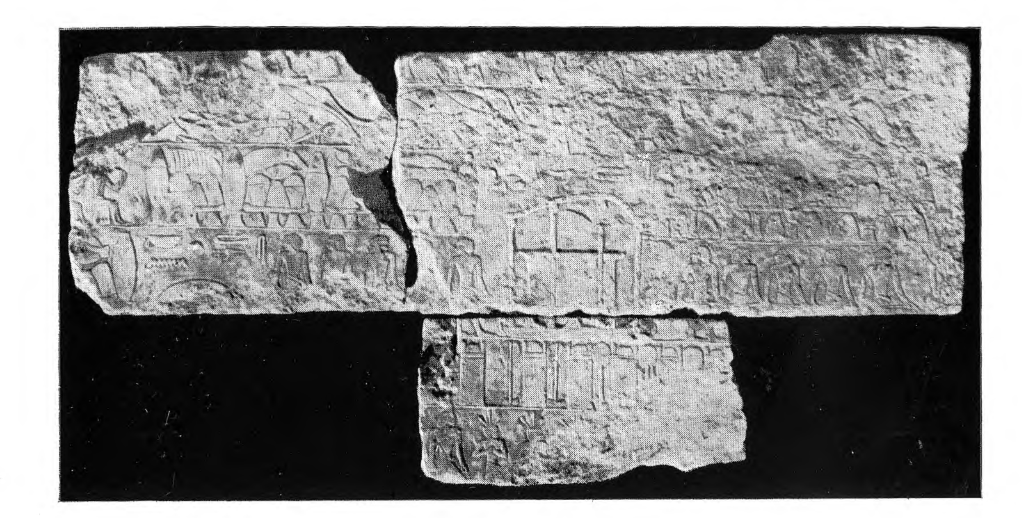


1.



2.

Simulacres de portes représentant le dos des stèles de Zoser :
1. Lors de la découverte. — 2. Après remise en place des blocs.

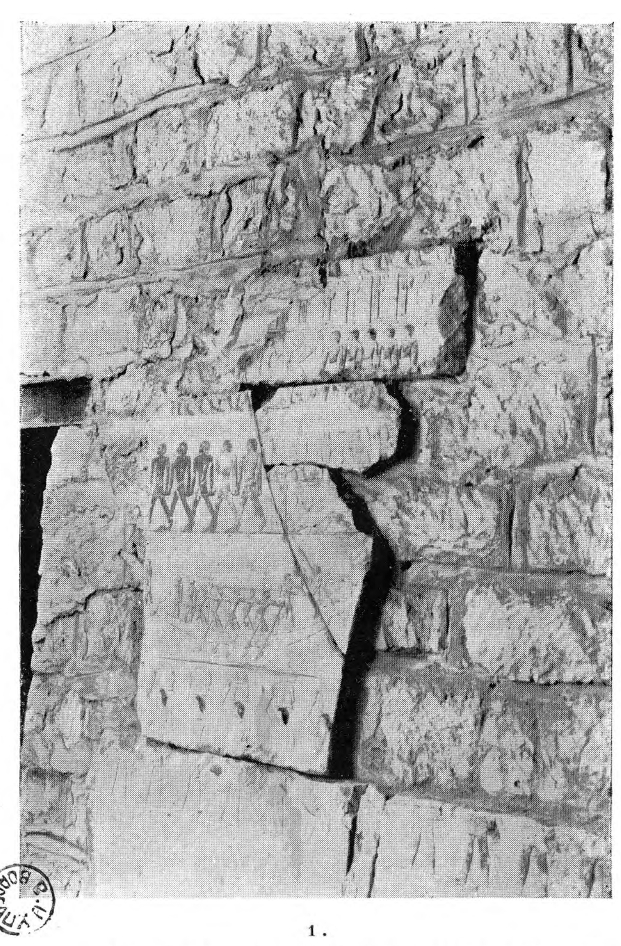


1.

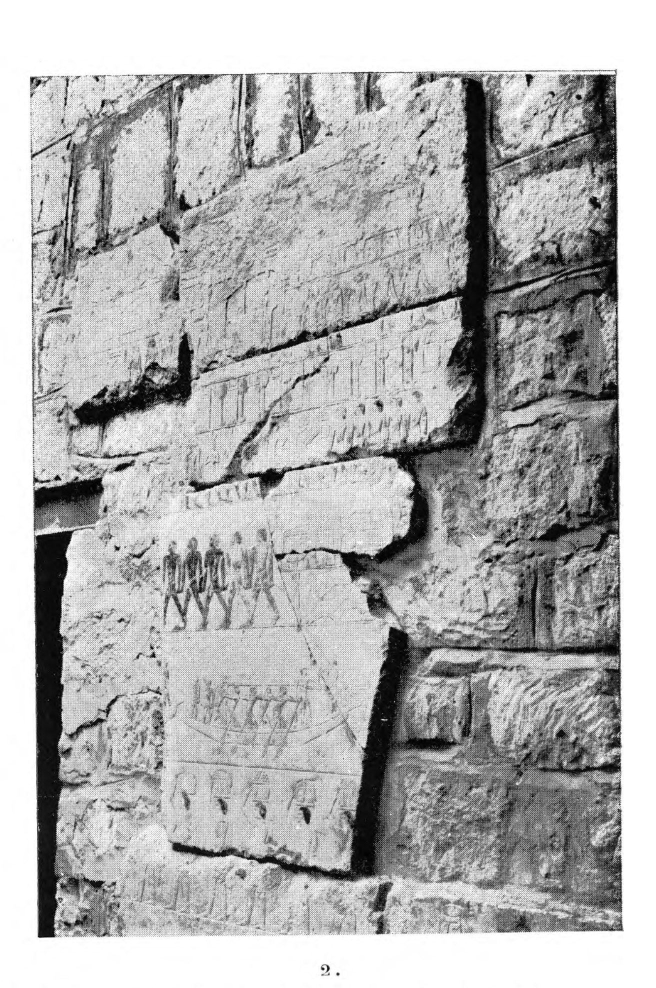


2.

Fragments provenant du mastaba d'Idout.



1.



2.

Paroi Est de la salle B du mastaba d'Idout, avant (1) et après (2) la repose des trois fragments retrouvés.

RECHERCHES ET TRAVAUX EFFECTUÉS À SAQQARAH (DÉCEMBRE 1954 — JUIN 1955)

PAR

JEAN-PHILIPPE LAUER

Cette année encore, les sommes restant disponibles sur le crédit de Saqqarah pour l'exécution de nos travaux ont été insuffisantes pour nous permettre la réalisation de notre programme. Aussi bien à l'entrée de l'enceinte de Zoser qu'à l'Hémicycle des poètes et philosophes grecs du Sérapéum et qu'au temple d'Ouserkaf, nous n'avons pu disposer du personnel nécessaire, et avons dû nous contenter de résultats partiels dont nous rendons compte ci-après.

I. RECOMPOSITION DE L'ENTRÉE DU MUR D'ENCEINTE DE ZOSER.

Au cours de la campagne précédente, le manque de bois d'échafaudages nous avait empêché de poser, comme nous comptions le faire,

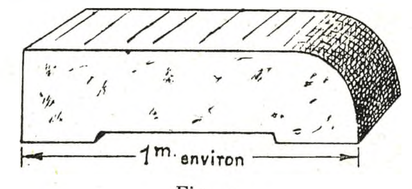


Fig. 1.

l'assise de couronnement du mur composée principalement de blocs du type de la figure 1. Ayant enfin pu disposer en décembre 1954 des bois nécessaires, cette assise particulièrement délicate à recomposer est maintenant en place, et l'aspect que nous voulions donner en façade à

cette reconstitution de l'entrée du mur d'enceinte est obtenu. On peut en juger aisément en se reportant à la superposition donnée ci-après (pl. I) du croquis de la reconstitution, que nous projetions en 1946 [1], et de la photographie de l'ensemble maintenant réalisé. Cette recomposition de la muraille, par les méthodes de l'*anastylose*, redonne à l'entrée de cette admirable « demeure d'éternité » du roi Zoser son caractère monumental (voir pl. I et II) qui avait été totalement détruit par les carriers qui exploitèrent dès l'antiquité cette source quasi inépuisable de pierres magnifiquement équarries et ravalées.

Notre planche III permet de se rendre compte de la disposition de l'assise de couronnement, arrondie du côté du chemin de ronde, et montre les blocs d'angle saillant ou rentrant qui y ont retrouvé place. Il nous reste maintenant à raccorder par un enduit de pierre artificielle ces blocs de couronnement au dallage du chemin de ronde (voir pl. III, 2). Nous disposons de quelques pierres anciennes ayant appartenu à ce dallage et nous aurons à les replacer au cours de la campagne prochaine ; mais elles sont malheureusement en nombre insuffisant, et beaucoup d'éléments de complément seront nécessaires.

Il nous faudra, enfin, exécuter la plate-forme de béton qui doit recouvrir les évidements que nous avions intentionnellement ménagés dans le massif du mur au-dessus du passage d'entrée, et reconstituer le parement du mur de talus supportant le chemin de ronde.

II. L'HÉMICYCLE DES POÈTES ET PHILOSOPHES GRECS DU SÉRAPÉUM.

La construction, projetée depuis près de deux ans, d'un édicule destiné à protéger cet intéressant et curieux monument érigé par Ptolémée Ier [2], a enfin pu être mise en train au cours de l'hiver. Malheureusement des retards dans les livraisons de fers et de ciment ont

(1) Cf. J.-Ph. Lauer, dans *Ann. Serv. Antiq.*, t. XLVIII, *Restaurations et « Anastylose »...*, pl. II.

(2) Cf. J.-Ph. Lauer et Ch. Picard, *Les statues ptolémaïques du Sarapieion de Memphis* (Presses Universitaires de France), Paris 1955, p. 30-37.

sérieusement ralenti la marche du travail. Les fondations de l'édicule (voir fig. 2) et une partie du mur de protection ont été effectuées avec la collaboration de notre confrère, l'architecte Mohamed A. M. Raslân, mais l'achèvement de ce mur ainsi que l'exécution des poteaux

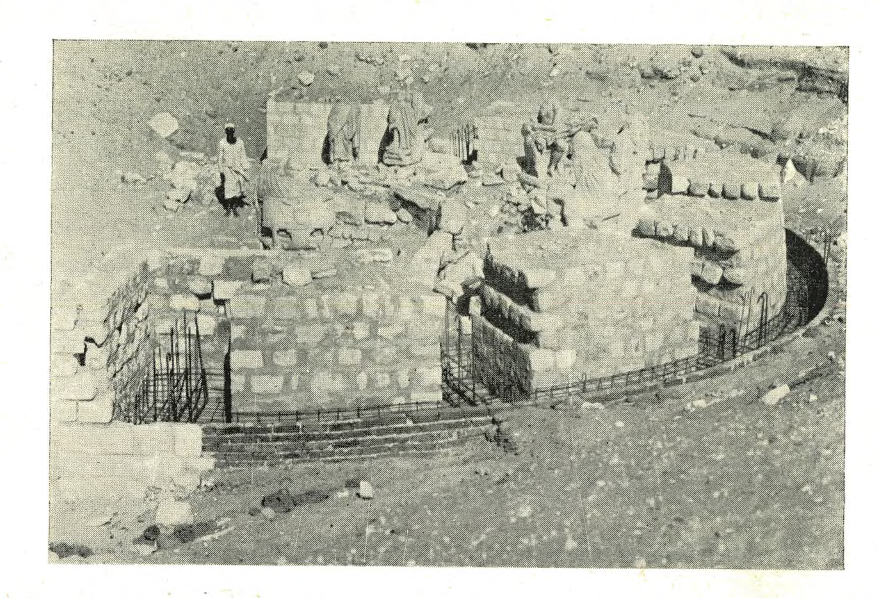


Fig. 2. — L'édicule protecteur des statues grecques en cours de construction.

et de la toiture de béton devant former un large auvent au-dessus des statues ont dû être reportés à la campagne prochaine.

D'autre part, les déblaiements rendus nécessaires pour l'implantation des fondations ont permis la découverte de deux pièces intéressantes :

1° Une petite statuette de taureau Apis (pl. IV) en schiste bleuté (h. = 10 cm. ; long. = 12 cm.) trouvée dans la blocaille du massif de l'Hémicycle, derrière la statue d'Hésiode. L'Apis porte l'uraeus au front et le disque solaire entre ses cornes ; celle de gauche avec une partie du disque a été cassée anciennement et a disparu. L'oreille droite également est tronquée, et la queue à gauche présente un éclat. Au dos de l'animal sacré, deux vautours aux ailes déployées sont gravés l'un sur le garrot et l'autre sur la croupe. La grande largeur de l'encolure

du taureau et le manque de finesse de ses pattes lui donnent une apparence de lourdeur et de puissance paisible.

2° Une tête en calcaire de jeune-homme (pl. V), recueillie en élargissant légèrement le déblaiement vers le temple de Nectanébo pour exécuter la fondation de la pile limitant à l'Est l'édicule protecteur. La hauteur de cette tête, du menton au haut de la chevelure, est de o m. 19 environ. La chevelure bouclée est maintenue par un ruban noué derrière la tête. Le visage complètement mutilé ne laisse plus apparaître que le coin de l'œil gauche. L'oreille gauche bien conservée est séparée de la joue par une mèche formant patte. Cette tête, qui ne présente aucun signe dionysiaque particulier, ne semble pas être celle de l'une des statues de Dionysos chevauchant les animaux sacrés [1]. Elle aurait plutôt appartenu à l'un des deux petits personnages drapés dont nous avons retrouvé les corps tronqués dans l'Hémicycle même [2].

III. LE TEMPLE D'OUSERKAF.

Nous avions commencé, au cours de la précédente campagne, le dégagement de la face occidentale de la petite pyramide satellite, afin de tenter de trouver l'explication de son désaxement vers l'Est par rapport à la cour dans laquelle elle est située. Ayant dépassé le milieu de cette face sans trouver sur le dallage en grande partie conservé aucune trace ou indication particulière (bassins, ou lieu de culte), nous avons supposé qu'il y aurait peut-être, dans le mur méridional de la cour (c'est-à-dire l'enceinte), une entrée secondaire, permettant de ce côté un accès au complexe d'Ouserkaf. Le manque d'argent nous a malheureusement contraint à interrompre cette vérification, qui devra être reprise au cours de la prochaine campagne.

---

[1] Cf. J.-Ph. Lauer et Ch. Picard, *op. cit.,* p. 195, fig. 99, *a,* et p. 236, fig. 131. [2] Cf. *ibidem,* fig. 62, 64 et 65.

IV. TRAVAUX DIVERS.

a) Nouvelle pyramide à degrés.

Nous avons, par ailleurs, continué à collaborer avec notre collègue M. Zakaria Goneim pour le déblaiement de la nouvelle pyramide à degrés de Sekhem-khet, qui nécessite toujours de très importants travaux de consolidation dans le couloir descendant vers la chambre sépulcrale. La roche particulièrement mauvaise s'est affaissée sur plusieurs mètres d'épaisseur, et des murs d'étais, indispensables pour maintenir les parois, doivent être édifiés mètre par mètre, au fur et à mesure de l'avancement du déblaiement. Environ la moitié de la distance d'une quarantaine de mètres, qui sépare le puits de la chambre sépulcrale, a pu ainsi être consolidée.

Ces travaux ont permis encore la découverte de divers objets intéressants recueillis dans le déblai recouvrant le sol de la galerie. M. Zakaria Goneim en donne la description dans son rapport à paraître sur cette fouille. Appelons seulement l'attention sur l'intéressante plaquette d'ivoire portant à côté d'une liste d'étoffes la mention . S'agirait-il du nom royal, Zoserti, qui fait suite à Zoser (Neterikhet) sur le Papyrus de Turin, ce qui cadrerait parfaitement avec les données architecturales qui nous font classer cette nouvelle pyramide à degrés immédiatement après celle de Zoser [1], ou bien faut-il plutôt voir là, en raison de la désinence féminine, un nom de princesse? Telle est la question qui se pose aux égyptologues.

---

[1] Cf. J.-Ph. Lauer, dans *Bull. Inst. Egypte,* t. XXXVI, p. 357-364, *A propos de la nouvelle pyramide à degrés de Saqqarah,* ainsi que dans *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres* (1954), p. 371-379, *L'apport historique des récentes découvertes du Serv. Ant. Egypte dans la nécropole memphite.*

b) Inscription de Khamouas sur la pyramide d'Ounas.

Nous avons, enfin, apporté notre concours à notre confrère Mohamed A. M. Raslân, chargé de la remise en place des éléments de l'inscription du prince Khamouas que nous avions découverts en 1937 [1] sur la face méridionale de la pyramide d'Ounas. Cette opération a nécessité de légers déblaiements complémentaires qui nous ont livré encore quelques fragments de l'inscription. Ceux-ci n'ajoutent malheureusement rien d'appréciable au texte traduit par M. E. Drioton [2]. L'un d'eux se raccorde au bloc où est gravée la fin de l'inscription (voir fig. 3 en A) et qui est encore en place, à la troisième assise du parement de la pyramide à partir de sa base. Un autre est plus intéressant, car la marque de joint visible sur son lit supérieur nous a permis de retrouver sa place exacte au-dessous de l'importante partie de texte que nous avions rassemblée en 1937 (voir fig. 3 en B). Cet élément, d'autre part, étant donnée la disposition de ses signes, qui ne comporte pas l'intervalle horizontal de 0 m. 25 de hauteur que l'on remarque à l'assise où est gravée la fin de l'inscription, a appartenu à une autre assise. Il faisait donc partie d'une assise intermédiaire, c'est-à-dire la quatrième, et les éléments de l'inscription rassemblés avant la guerre occupaient ainsi les cinquième, sixième et septième assises (numérotées 5, 6 et 7 sur notre figure 3).

En ce qui concerne, d'autre part, l'exécution du travail, nous n'approuvons guère la méthode employée pour raccorder ces fragments inscrits à la partie conservée du revêtement de la face méridionale de la pyramide. Le résultat obtenu est tout d'abord parfaitement inesthétique : comme matière de raccord le calcaire fraîchement taillé et ravalé est d'une blancheur éclatante fort difficile à patiner de façon satisfaisante. D'autre part, le petit appareil employé dans cette restauration change le caractère du revêtement de la pyramide fait de très hautes assises. Enfin, il n'eût fallu ajouter ici comme matériaux nouveaux que ce qui était statiquement indispensable. Nous préconisions donc une tout autre méthode,

[1] Cf. Drioton-Lauer, dans *A. S. A.*, t. XXXVII, *Une inscription de Khamouas...*, pl. II. [2] *Ibidem*, p. 209.

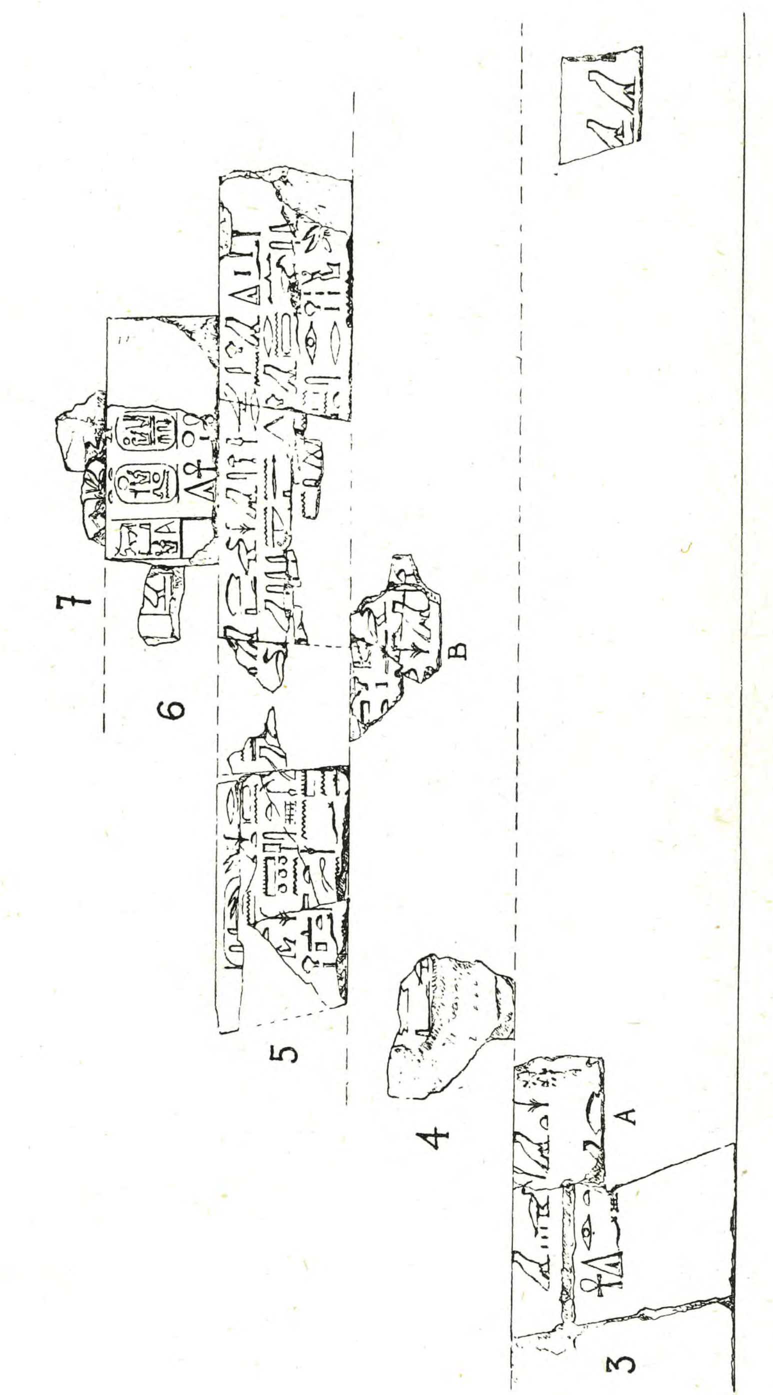


Fig. 3. L'inscription du prince Khamouas sur la pyramide d'Ounas.

consistant à effectuer le raccord par un enduit de pierre artificielle appliqué sur une maçonnerie de moellons. Un pareil enduit peut facilement être coloré dans le ton de la patine des blocs anciens, et l'on peut y tracer des lignes d'appareil reproduisant les dimensions de l'appareillage ancien. Enfin, l'exécution en eût été beaucoup plus économique et plus rapide. Nous regrettons donc que notre confrère n'ait pas jugé bon de suivre nos avis fondés, cependant, sur les conclusions de plusieurs congrès internationaux [1].

J.-Ph. Lauer.

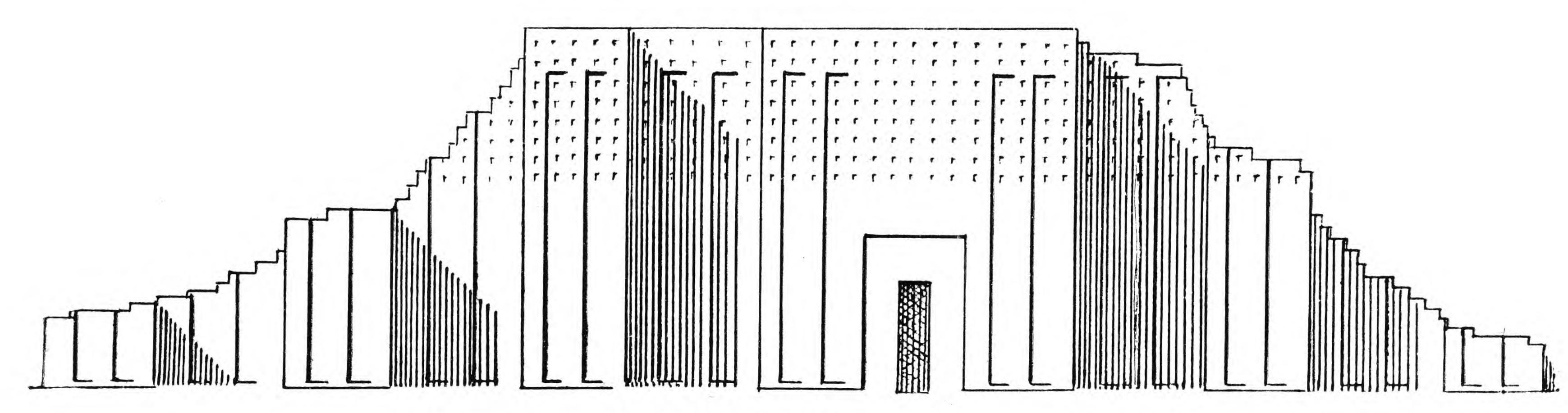
---

[1] En particulier, la Conférence internationale d'Athènes en 1931. Cf. *La Conservation des Monuments d'Art et d'Histoire*, publiée par l'Institut international de Coopération intellectuelle à la suite de cette conférence.

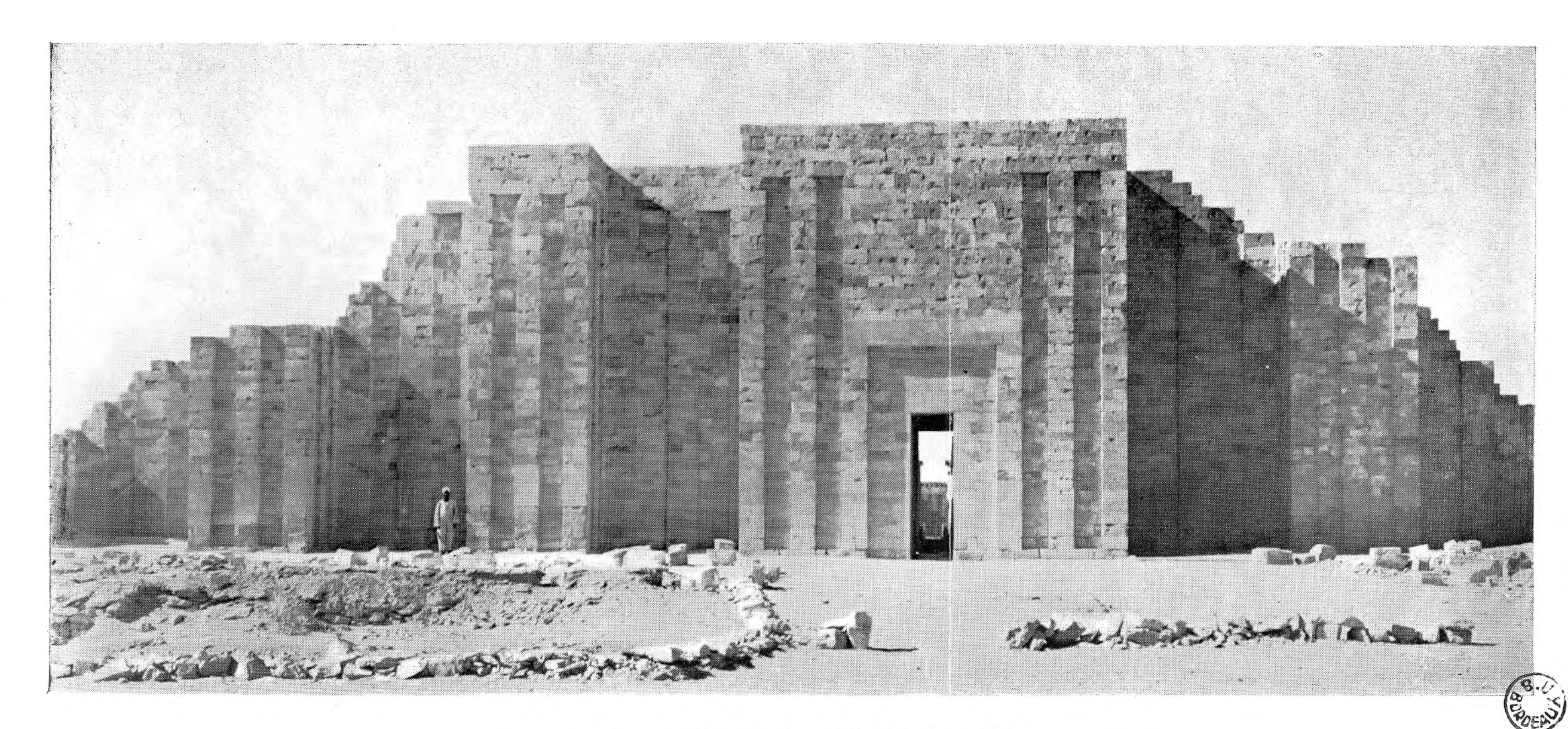
artificielle
peut faci-
l'on peut
le l'appa-
onomique
n'ait pas
usions de

UER.

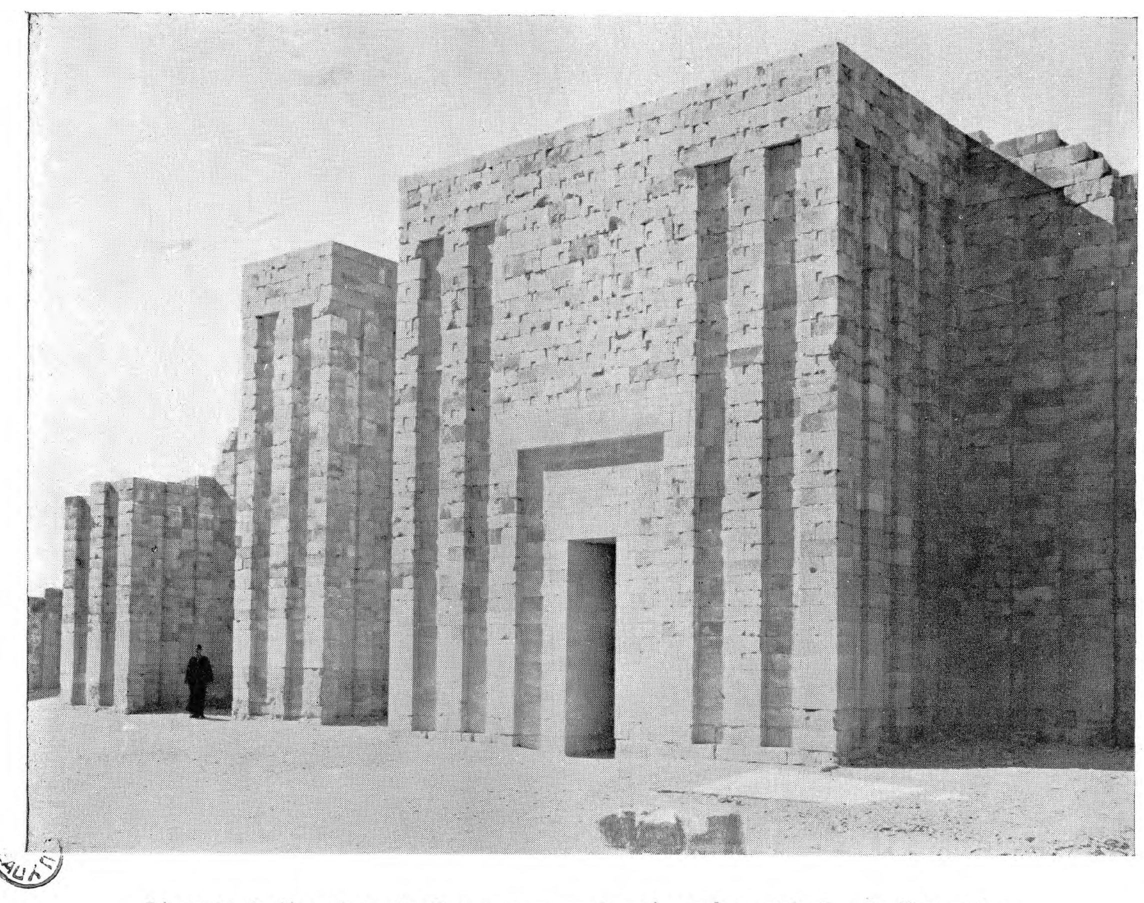
inter-
tuelle



1. Schéma de la reconstitution de l'entrée de l'enceinte de Zoser projetée en 1946.



2. La même reconstitution réalisée (juin 1955).

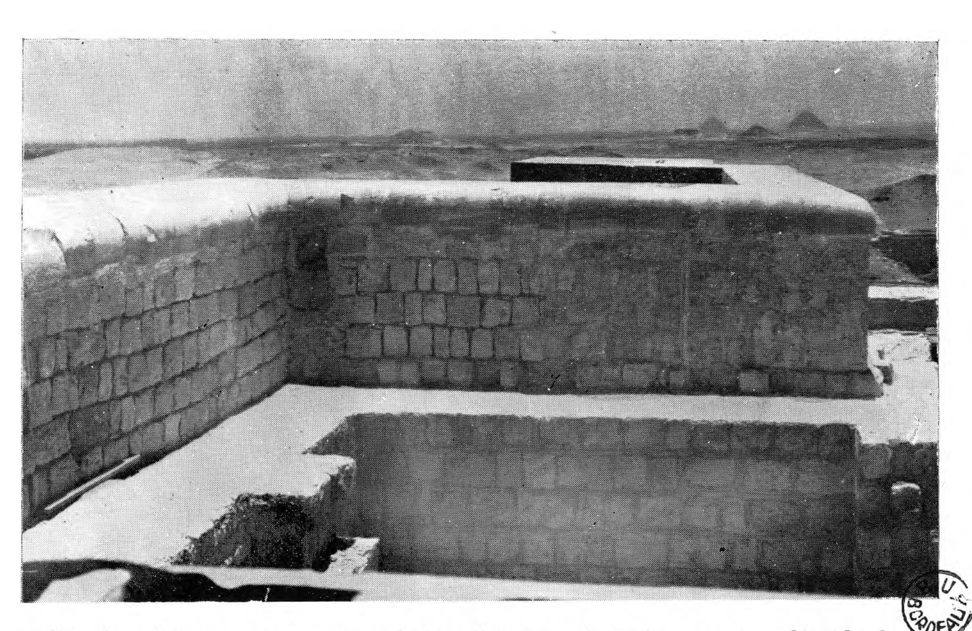


L'entrée de l'enceinte de Zoser recomposée suivant les méthodes de l'*anastylose*.

Pl. II



1. Couronnement du parapet du chemin de ronde recomposé avec les éléments anciens.



2. Vue du même parapet, montrant le travail encore nécessaire pour compléter le chemin de ronde et la plate-forme située au-dessus de l'entrée.



1.

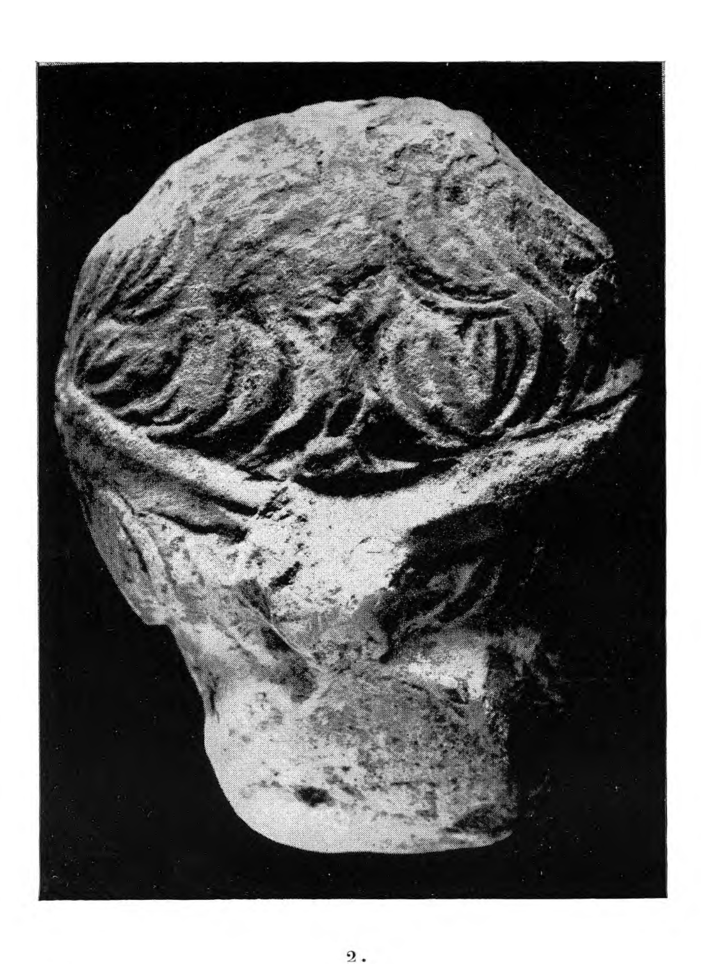


2.

Statuette en schiste du taureau Apis.



1.



2.

Tête juvénile en calcaire.

Pl. V

LES HAMMAMS DU KÔM TROUGAH

PAR

ABD EL-MOḤSEN EL-KHACHAB

MM. Hamada et Chafik, qui fouillèrent ce site du kôm Trougah, mirent au jour au moins cinq bains privés, ainsi que nous le prouve la petite collection de monnaies qui furent trouvées *in situ*. Ce sont des petits bains et aucun d'eux ne peut être pour plus de trois personnes.

La situation de ce kôm de ϑεροyε Trougah [1] au bord du lac Maréotis, ainsi que le groupe de bains existant, nous portent à croire que c'était un endroit fréquenté par les gens riches et que ces hammams

---

[1] Le grand archéologue Daressy (*Ann. Serv. Ant.*, t. XVI, p. 237) voulait identifier ce Kôm de Trougah تروجة en copte ΘΕΡΟϬΕ avec Hatab-ment : « J'indiquerai seulement à titre de renseignement, que le plus important des kôms, à l'Ouest de la région de Niché, est le kôm Trougah». C'est sur cette identification incertaine de Daressy que Gauthier (*Dictionnaire géographique*, t. IV, p. 47) a cité ce nom de Trougah.

Il semble que donner à ce kôm le nom d'une ville ancienne n'est pas raisonnable puisqu'aucune cité mentionnée par les auteurs classiques ne peut être identifiée avec Trougah, mais les monuments mis au jour jusqu'à présent démontrent que cette ville était probablement d'origine grecque. Son rôle n'a jamais été assez important pour qu'elle ait été mentionnée par les géographes anciens parmi les principales villes de ce nome Maréotis (cf. *Description de l'Egypte* publiée par Panckoucke, t. XVIII [IIe partie], p. 30).

C'était un bourg situé sur le bord du lac Maréotis et il y avait de belles maisons aristocratiques avec bains.

M. Guéraud a publié une stèle, trouvée à Trouga (ville copte et arabe Thérôgé ou Thérangé). « La position indiquée pour cette dernière (Thérangé ou Thérôgé) dans la Devise de chemins de Babiloine correspond à celle de Kôm Trouga (Daressy, *Rev. de l'Egypte ancienne*, 1928, t. II, p. 25-26) ». Guéraud croit que cette « stèle a toutes chances d'avoir été trouvée *in-situ* (*ἀπὸ ψενεμϕίας τοῦ ϖτλεμαιόυ νομοῦ*) : il se peut que Psenemphia soit le nom ancien de la localité remplacé plus tard par celui de Thérôgé». (O. Guéraud, « Décret d'une association en l'honneur de son Président», *Bull. de la Soc. royale d'Archéol.*, Alexandrie n° 32, vol. X, 1, p. 31).

n'étaient autre que des pavillons où ils pouvaient se réjouir durant leurs loisirs. Cet endroit, comme d'ailleurs une partie du nome Maréotis, est très intéressant, calme, rempli de jardins et de vignes, comme nous le verrons plus loin (cf. *infra*, p. 123).

Alors qu'il y a très peu de puits pour fournir l'eau, on trouve plusieurs citernes (hydreae, cf. *infra,* p. 126) dispersées sur le kôm pour garder l'eau de pluie nécessaire aux habitations, ainsi qu'aux pavillons ou hammams. Ces citernes sont de types différents : quelques-unes sont contemporaines des bains alors que d'autres sont plus récentes.

Ce groupe de bains luxueux est richement décoré de statues et de mosaïques portant des inscriptions, des scènes très intéressantes [1]. Ils appartenaient à des gens raffinés et imitaient les bains privés qui se trouvaient dans les villas romaines. D'ailleurs ce kôm ressemble à celui d'Ashmounein (Hermopolis) qui avait huit bains [2].

Ces hammams sont plus ou moins contemporains et leur durée fut très limitée ainsi que nous le montre la collection des monnaies qui furent trouvées auprès d'eux.

Les deux bains les mieux conservés sont les seuls que nous étudierons d'une manière détaillée. Ce qui subsiste des autres bains du kôm, montre deux grands bassins dont l'un est placé plus haut que l'autre : le plus haut est une sorte de piscine ou fontaine *κρηνή* avec goulot pour faire couler l'eau polluée dans l'autre bassin (Pl. I, A et B). Ces bains à deux bassins sont attachés à des maisonnettes. Dans un de ces bassins la mosaïque porte comme légende « KAICY » (« *Et toi* »), et au-dessous sont représentés deux poissons liés ensemble (Pl. I, A) et (fig. 2) ce qui pourrait prouver que c'était une piscine pour deux personnes.

---

[1] Trois mosaïques rondes ont été trouvées sur le plancher du frigidarium du Bain Sud. La première est une rondelle décorative à dessin géométrique fait d'incrustation de pierres polychromes (diam. 0 m. 29), J. E. 87296. La seconde a comme motifs, un coq, deux (?) pigeons et divers motifs floraux (diam. 0 m. 42) J. E. 87295. La troisième est une jolie mosaïque qui représente tête de Méduse (fig. 1).

[2] Cf. El Khachab, *Ptolemaic and Roman Baths of Kôm el Ahmar,* 16 et n. 1 et 32 (*Supplément aux Ann. du Serv. des Ant. de l'Egypte,* Cahier n° 10).



Fig. 1.



Fig. 2.

On ne peut expliquer cette formule autrement ou chercher une interprétation approfondie. En effet, on la rencontre sur d'autres monuments et sur des objets apotropaïques.

Lévi mentionne deux mosaïques d'Antioche portent cette formule [1]. La première représente un œil maléfique qui est atteint par un trident et un poignard, mangé par un corbeau, rongé par un mille-pattes, mordu par un scorpion et attaqué par une panthère, un chien et un serpent; à gauche, s'éloigne un pygmée marchant vers la gauche et tournant le dos pour se soustraire à son influence, mais en dirigeant, d'une façon invraisemblable son phallus vers lui. Il se protège contre cet influx avec deux mystérieux instruments métalliques. En haut, au-dessus la tête du pygmée, cette formule KAICY (fig. 3).

L'auteur croit que la signification de la formule pouvait varier selon la représentation qu'elle accompagnait et il donne comme exemple la mosaïque mentionnée ci-dessus. Le pigmée (lui-même une amulette autant que figure laide et ridicule), dit à celui qui le regarde : « Qu'aussi toi, tu puisses être protégé de l'œil maléfique duquel je me protège (en tournant le dos avec le phallus) et avec les deux bâtons magiques tenus en mains ».

---

[1] Cf. *Atti Della Accademia Nazionale dei Lincei,* 1955, Memorie. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, serie VIII, vol. VI, fasc. 4 ; Giuseppe Spano, *Paesaggio Nilotico con pigmei diffendentisi Magicamente Dai coccodrilli,* p. 348, fig. 5, p. 349 et 356, fig. 8, et n. 4, p. 348 ; Doro Levi, *Antioch-on-the-Orontos* (Edited by George W. Elderkin 1934). Published by the department of art and archeol. of Princeton University, vol. III, The Excavation of 1937-1939. Les figures 3 et 4 mentionnées ci-dessus, sont citées à la page 220 sous le titre de « The Evil Eye and the Lucky Hunchback ».

En ce qui concerne les exemples de mosaïques avec inscriptions, trouvées dans différents bains (cf. El Khachab, *op. cit.,* et T. B. Mitford, *New Inscriptions from Roman Cyprus* dans *Opuscula Archeologica,* vol. IV, 1951, p. 46, n° 124) : « a mosaic inscription dans (un bain à) Mansoura (une ville sur la côte à l'Ouest de Soli), fig. 26 :

καλῶς
λούει
φιλοθά
λασσος

Cf. aussi El Khachab, *op. cit.,* p. 14-15.

Pour les mosaïques à dessins, voir, La nouvelle Clio, 1re année, nos 1 et 2, 1949, p. 45 sq. Dr. Fremersdorf, *Das Kölner Dionysos-mosaik.*



Fig. 3.



Fig. 4.

L'autre représentation (fig. 4). Dans le champ, en haut, l'inscription magique : KAI ϹY. — Au-dessous, (représentation apotropaïque par sa laideur et sa difformité) un pygmée se défendant contre le mal au moyen de deux objets magiques qu'il serre dans ses mains et disant à celui qui le regarde : « Aussi toi, puisses-tu être protégé du mauvais œil ou d'un mal ».

Comme dans les anciens bains en plein air, grecs ou romains, on remarque les traces d'un portique. Peut-être y avait-il aussi des arbres ou un jardin.

La source qui alimentait ces bassins n'est pas connue. Etait-ce le lac Maréotis, les puits, les hydreae et la pluie qui les remplissaient? On n'a retrouvé que les hydreae à côté de ces bains.

Si nous considérons la quantité de bains et la numismatique trouvées sur ce kôm nous pouvons conclure que ce n'était pas un site commercial. C'était un quartier aristocratique de la ville et le petit nombre de monnaies trouvées ne permet pas de penser à un trafic actif. La ville principale, comme le dit de Cosson, « was a town (Turūga) of some importance and was on an old lake and canal route to Cairo, and was situated at the mouth of the important commercial canal which took off the Canopic Nile near Naukratis. One landed here to go to El Muna and Wadi Natrun »[1].

Cette facilité de navigation rendit la région riche et florissante, elle fut fréquentée par les riches alexandrins et les marchands de Naukratis qui y possédaient des villas sur le bord du lac. Le lac Maréotis, tout près d'Alexandrie, était entouré de terrains cultivés de vignes qui donnaient en abondance un vin célèbre dit « maréotique »[2], et les riches

(1) De Cosson, *Mareotis,* p. 151 sq.

(2) L'inscription d'Achmoun mentionne également les vins de ce nome (Daressy, *ibid.,* 2e registre p. 225) et Strabon (XVII, 779) dit qu'il produit en abondance un vin connu qu'on laisse vieillir et appelé « maréotique » *εὐοινία τὲ ἐσ7ι περὶ τοὺς τόπους ὥσ7ε καὶ διαχεῖσθαι πρὸς παλαίωσιν τὸν Μαρεώτην οἶνον.* cf. aussi P. Wissowa R. E., *Marea.* Egalement des textes mentionnent ce vin maréotique et c'est ainsi qu'un papyrus daté du commencement du IVe siècle de notre ère (Early in the 4th Century) dit : « si tu pouvais m'apporter du bon vin maréotique, à prix : *καὶ καχὸν* Μαρεωτικὸν *δυνήσε]ι μοι σειρῶσαι ἐρχόμενος τῆς τιμῆς* Grenfell and Hunt, *Fayum Towns and their papyri,* n° CXXXIV ; P. Wissowa R. E., *ibid.*

habitations dont nous parlent les textes[1] ont laissé des traces de luxe et de confort sur le kôm Trougah. D'après al Makrizi le district de Maréotis, qui dépendait d'Alexandrie, était couvert de maisons et de jardins qui se prolongeaient jusqu'aux frontières de Barkeh[2]. Un géographe

(1) Strabon (XVII, 799), décrivant ce lac Maréotis, l'appelle Marea et dit qu'il a 150 stades et plus de largeur sur un peu moins de 300 stades de longueur : *ἔχεί πλειόνων ἤ πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν σ7αδίων, μῆκος δ' ἐλαττόνων ἤ τριακοσίων;* qu'il renferme huit îles et que, tout autour, il y a partout de *belles habitations : ἔχει ὀκτὼ νήσους καὶ τὰ κύκλῳ πάντ' οἰκούμενα καλῶς.* Cf. aussi Dr. J. Ball, *Egypt in the Classical Geographers,* Ministry of Finance, *Survey of Egypt,* 1942, p. 58.

Mais Claude, cité par Pline (*Histoire naturelle,* V, 10) donne 30.000 pas de large et 150.000 de circuit. Palladius (*Bibliotheca patrum,* t. XIII, p. 908) évalue le tour de ce lac à 70 milles (cf. Quatremère, *Mémoire géographique et historique sur l'Egypte et sur quelques contrées voisines,* p. 376) : « il y avait plusieurs canaux dérivés du Nil. On y voit pratiqué un port à l'usage de la ville d'Alexandrie et qui était plus fréquenté que celui communiquant immédiatement à la mer Méditerranée ». Pline (*ibid*), parle d'un canal « From lake Mareotis [Maryût, which lay close south to the city of Alexandria] cf. Diodore XVII, 52, a canal led to the Canopic mouth and served for the commerce with the interior for the country ». Cf. J. Ball, *op. cit.,* p. 80.

Du temps de Bélon (XVIe siècle), ce lac était un réservoir large et spacieux, environné d'une forêt de palmiers (*ibid.,* p. 377 et notes 4-7). Tous les voyageurs qui ont visité l'Egypte au commencement du XIXe siècle, tels que Savary, Brown, Lancret et Chabrol (*ibid.,* notes 1-3), assurent unanimement que ce lac Maréotis était entièrement à sec et qu'il n'en restait plus d'autres vestiges qu'un terrain imprégné de sel marin.

(2) Quatremère ; *Mém. géographique et historique sur l'Égypte,* t. I, p. 375.

Dans sa *Description de l'Egypte,* Makrizi ne mentionne pas ce lac ; comme nous le dit Quatremère (*ibid.,* p. 377) peut-être qu'il avait déjà été desséché. Cet auteur arabe a consacré un article au lac Mariout : « Au rapport d'Ibn Abdel Hakam, dit-il, l'emplacement du lac d'Alexandrie était autrefois couvert de vignes qui appartenait en entier à la femme du Mokaukes ; elle en percevait la rente en vins, suivant un accord passé avec les fermiers. Cette princesse, embarrassée d'une quantité de vins dont elle ne savait que faire, leur dit : « Donnez-moi de l'argent à la place ». Comme ils lui répondirent qu'ils n'avaient pas d'argent, elle amena les eaux sur ce terrain et le submergea de telle sorte qu'il s'y forma *un lac* où l'on pêchait de grands poissons. Les califes abbassides ayant fait écouler les eaux et élever les digues, ce terrain fut mis en culture mais, dans la

anonyme arabe constate que Mariout était un grand bourg avec quantité de jardins qui produisaient beaucoup de fruits que l'on portait à Alexandrie [1]. Ce district, renommé par sa température modérée et

suite, il s'y forma de nouveau un lac ayant une longueur d'une journée de navigation sur une largeur égale.

Tout le temps de la durée de ce lac, le poisson fut extrêmement commun à Alexandrie et s'y vendit au plus bas prix mais bientôt, les eaux s'étant retirées, le terrain demeura totalement à sec». Traduction par Quatremère (*ibid.*, p. 379. Texte arabe, *Makrizi*, t. I, p. 169) المقريزى وصف مصر.

D'après cette description, Quatremère croit qu'il «n'est nullement question du lac Maréotis». Il pense que l'auteur a voulu parler d'un autre lac, d'une existence passagère, qui «paraît-il, couvrait une partie du terrain qu'occupent aujourd'hui les lacs Maadieh et Etkou» (p. 379-380); cf. aussi *Description de l'Egypte*, t. X, p. 478, publiée par Panckoucke.

(1) Cf. Quatremère (*op. cit.*, p. 375-378). Cf. aussi M. Falaky (*Mémoires sur l'Antique Alexandrie*, p. 90). «Cette région du lac et de la province maréotique était autrefois très peuplée et très riche. Les quatre mois de séjour que j'y ai fait m'ont permis de juger de la prospérité de cette province si renommée dans l'antiquité pour l'excellence de ses vins et la grande exportation qu'on en faisait chaque année pour toutes les villes étrangères et Rome en particulier (p. 93). C'est la partie essentielle du sol maréotique. Les champs innombrables qu'on y voit encore aujourd'hui portent le nom de Karm كَـرْم c'est-à-dire «vignoble». L'infinité de villes et de villages dont on distingue encore les ruines dans cette partie, les pressoirs, les installations vinicoles, que les fouilles ont permis de découvrir, les citernes, sakieh et puits dont le sol est jonché, tout prouve la prospérité passée du pays, l'abondance de ses produits en vins et en huiles, et atteste les récits des écrivains anciens concernant la beauté de ce pays vignoble et la richesse de sa nombreuse population».

En effet, depuis l'antiquité, cette région est réputée pour ses vignobles et ses vins. Daressy (*Une inscription d'Achmoun et la géographie du nome libyque, Ann. Serv. Ant.*, XVI, p. 234-235, l. 12) dit : «Le bassin du Maréotis, région actuelle du Mariout, fournissait [hiéroglyphes], produit végétal formant des couronnes ou guirlandes. La région maréotis étant reputée dans l'Antiquité pour ses vignobles, il est possible que ces sechus soient des rameaux de vigne, des pampres. Daressy (*ibid.*, n. 1) se demande si c'est à cause de cette renommée que Ptolémée a choisi le nom de Ταινία qui signifie «bandelette» «couronne» pour désigner la bande littorale du Mareotis».

Brugsch (*Etudes géographiques, Revue égyptologique*, 1re année, 1880, p. 38), a rapproché ce nom grec de Ταινεῖα chez Ptolémée et de «Teḥen» [hiéroglyphes]. Il dit : «nous sommes en possession d'une série de noms propres géographiques sans exception appartenant au nome libyque et dont la plupart se rencontrent chez les auteurs classiques anciens». D'après Pline, *op. cit.*, V, 9, la région étendue de la branche canopique, vers l'Ouest s'appelle «Libya mareotis». Ball, *op. cit.*, p. 75.

5° «Teḥen» la contrée Ταινεῖα nom du côté maritime du nome maréotique. Pour ces noms de Ταινεῖα ou Τενεῖα Ptolémée remarque : *τοῦ δὲ Μαρεώτου τὰ μὲν ἐπὶ θαλάσσῃ κλεῖται* Ταινεῖα ἢ Τενεῖα (*ibid*. p. 40).

Cf. De Cosson, *Mareotis*, p. 19 sq. Aussi parle-t-il du royaume de Harpoon, «East of the land of Tehenu was the Kingdom of Harpoon». D'après Newberry, *The Petty Kingdom of the Harpoon and Egypt's Earliest Mediterranean Port*, Univ. of Liverpool Annals of Arch. and Anthropology, I, 1908; la palette de Nar Mer prouve que la partie Nord-Ouest d'Egypte (west of the Canopic Nile), vers l'année 3400 av. J.-C., était habitée «by a settled predynastic people». Cf. aussi H. Gauthier, *Les nomes d'Egypte depuis Hérodote jusqu'à la Conquête arabe*. Mémoires présentés à l'Inst. d'Eg., 1935, p. 142-144. Voir encore Hérodote II, 18 et 3; Thucydide 1, 104 et Diod. 168 qui mentionnent le nome Μαρεώτης Gauthier, *ibid.*, 143.

D'après lui, le rapprochement qu'il établit entre le nom grec de ταινεῖα et le nom égyptien du pays «Teḥen» «paraît bien fondé car l'identité des sons et les conditions topographiques s'accordent pour l'appuyer fortement». Cf. aussi Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 1352.

agréable, ses plantations, la séduction des sites bordant la côte du lac Maréotis, attirait les gens fortunés et les marchands des centres commerciaux qui cultivaient des terrains privés et construisaient des maisons luxueuses dans les différents bourgs où ils venaient se reposer. Trougah, favorisé par ses communications, était un de ces bourgs.

Ce district, comme la partie Nord de l'Egypte, de la mer Rouge au désert libyque, comptait sur les pluies pour son irrigation [1], ce qui est

(1) Cette région maréotique dépendait des pluies pour ses plantations et, dans l'antiquité comme aux époques plus récentes, on trouvait partout de belles citernes pour la conservation des eaux de pluie. Pendant la période byzantine, cette contrée fut menacée de dessèchement «le patriarche Schenoudi fit tomber la pluie sur son territoire perdu par une sécheresse de trois années» Amélineau, *La Géographie de l'Egypte copte*, p. 421-243 et p. 242, n. 1.

Ce nome eut aussi une grande importance ecclésiastique. Dans les premiers siècles du Christianisme et sous les empereurs byzantins, il fut en grande partie habité par les Chrétiens qui, fuyant les persécutions des Dona-

confirmé par différentes citernes, que l'on trouve à peu près partout. Après le retrait des eaux du lac, les habitants cherchaient à conserver l'eau de pluie pour l'utiliser durant la sécheresse et étendre la culture toujours davantage vers le désert [1].

tistes et de différentes autres sectes, se réfugiaient dans les déserts de la Libye et de la Thébaïde. Au IVe siècle les monastères y étaient déjà considérables (cf. *Description de l'Egypte,* 2e éd. publiée par Panckoucke, t. XVIII [IIe partie], p. 29; Gratien le Père, *Mémoires sur la partie occidentale de la province de Bahyreh, nome maréotique,* cf. aussi Pauly Wissowa, R. E., *Marea,* cf. De Cosson, *Mareotis,* p. 101 et *Jour. Egypt. archeol.,* part I, 1931; Murray, *A small Temple in the western desert,* p. 81 sq. «The record of Alexandrian weather early in 2nd century made by Ptolemy the geographer (about A. D. 127-151), gives totals : Rain-mist (Ψακάς = 20), while rain in modern time = 42. The total number of rainy days in 2nd Cent. A. D. was much the same as at present, but that they were more evenly distributed through the year» (p. 83), et De Cosson, *op. cit.,* p. 100-101; J. Ball, *op. cit.,* p. 119-120, le plus grand nombre des sites identifiés aux villes mentionnées par Ptolémée, sont situés dans les nomes de la Libye et Maryût. C'est-à-dire au Nord du désert Ouest, «where at a few scattered spots along the mediterranean coast, no permanent settlement now exist, the region being inhabited only by nomad Arabs of the Awlad Ali tribe.

This replacement of a settled population [cf. supra n.) by a nomad one needs not necessarily imply that the climate of the locality has undergone any very sensible change for the worse since greco-roman times, for in fact the hundreds of ancient underground rock-cisterns that are to be found scattered over the entire area, testify that it was only by the most careful conservation of the rainfall that the ancient settlers were able to carry on a sufficient amount of agriculture to support themselves and their families». Pour les autres moyens de conservation des eaux dans cet endroit, cf. De Cosson, *op. cit.,* p. 100-105.

[1] Murray (*op. cit.*) dit : «The rain fall of the district (Western Desert où le temple était établi) was scanty *or the ancients would not have been obliged to construct the wonderful system of the rock-cut in which they preserved it.* Incidently there is one there about 200 m. south of the temple».

«There more even distribution of rainfall throught the year and the more industrious nature of the ancients, who kept their cisterns in repaire seems to have permitted the settlement of the places a good deal further inland than the present narrow strip along the coast» (Murray, *op. cit.,* p. 83). Hume (*Geology of Egypt,* p. 102-103), cite aussi des citernes creusées dans le rocher et, en particulier, parle de celui du *Wadi Um Khusheib au Sinaï,* d'une capacité énorme de 13 × 10 × 4 (yards) qui pouvait contenir 112, 224 gallons d'eau; il mentionne également sept autres citernes d'une capacité de 400.000 gallons (*ibid.,* 104) parmi lesquelles deux remonteraient jusqu'au commencement de l'époque pharaonique. Elles étaient couvertes afin d'éviter une trop grande évaporation d'eau «would not loose their contents rapidly by evaporation». A Moiga Harab une citerne comporte un escalier ancien de treize marches, il descend jusqu'au fond et deux colonnes soutiennent le plafond (*ibid.,* p. 105). En conclusion, Hume dit : «all pools and cisterns were found dry. All would be filled partially or wholly after heavy rain. All depend entirely on flood waters, there are no perennial springs. After heavy rain which might come at any time between December and May, something near a million gallons might be collected» (*ibid.* p. 105). Puis il constate : «coming from the west as we approach within 80 miles of Alexandria, cisterns became more and more rare, wells increasing by taking its place» (*ibid.,* p. 128). There is also general tendency for the water to improve from west to east, which may be attributed to the influence of underground supplies from the Nile. On the presence of this water supply which, *it almost seems must have been of better quality and more abondant in the past,* depended the wide spread culture and civilisation of the Cyrenaic strip in later Egyptian and Roman times, of which such interesting traces still remain to us» (*ibid.,* p. 129).

Le bain que nous étudions était au Sud du kôm. Sa suspensura, démontre clairement, comme nous le verrons plus tard, que c'était un bain romain; il est très bien conservé et si le Service des Antiquités pouvait le restaurer ce serait un très bon exemple pour les études archéologiques [1]. Il était décoré de riches mosaïques ornées de motifs artistiques très intéressants et de statues en marbre. Il y avait aussi des latrines dont l'unique porte ne communiquait pas avec le bain mais seulement avec la maison attenante.

Ce bain avait deux entrées : l'une, placée au Nord, était l'entrée principale qui menait à la maison; l'autre, placée au Sud, était une sortie qui conduisait à l'extérieur du bain. C'est pour cette raison qu'en entrant on ne rencontre pas une *apodytêrion* ou le vestiaire, mais la *elaiothékion* ou salle de massage. Dans cette chambre (Plan I, n° 1) se trouvait à gauche, un bassin, probablement construit plus tard, dont on

[1] Cf. J. Schwartz et H. Wild, *Fouilles franco-suisses, Rapport I, Qaṣr Qārūn-Dionysias,* 1948, p. 58, n. 1.

voit encore l'emplacement et les restes des dalles qui constituaient le pavement. Dans le mur Sud une porte conduisait au frigidarium (N° 2), immense chambre à peu près rectangulaire, contenant à l'Est une grande piscine (*descensio*) (A) qui mesure 2 m. 75 × 1 m. 50. A l'Ouest, trois marches permettaient d'y descendre et d'en sortir. Sur le même côté Ouest, au bord du bassin, on remarque des traces de deux colonnes.

Dans cette salle, au Sud, une porte conduit dans une pièce carrée qui était destinée au service et dans le mur Ouest de cette chambre (n° 3) une porte donnait accès à l'extérieur.

C'est à l'Est de cette chambre (n° 3) et au Sud de la piscine du frigidarium que se trouvent les latrines (B). Ainsi que nous l'avons dit, elles sont indépendantes du bain et la porte du mur Est communique avec la maison par trois marches qu'il faut monter. Comme d'habitude les tuyaux des latrines longent les trois murs de la chambre du mur Sud, à partir des escaliers de la porte des latrines (B), ils suivent le mur Ouest jusqu'à la rencontre du conduit qui apporte les eaux sales de la piscine. Bien entendu, les chaises percées en pierre, à usage de latrines, devaient être placées sur ce tuyau mais on n'en a trouvé aucune trace. A l'angle Sud-Ouest, le conduit qui prend les eaux sales passe au-dessous du mur Ouest et continue en suivant le mur Sud de la chambre (n° 3) jusqu'à ce que, au-dessous de ce mur, il mène vers l'extérieur du bain; il guide les eaux vers l'Ouest, il rejoint l'autre conduit d'eau venu du caldarium et continue encore jusqu'à la fin.

La canalisation de ce bain est exactement semblable à celle du Kôm el Ahmar [1]. Sur les deux sites les parois intérieures des canaux sont recouvertes d'une couche de ciment. Leur hauteur est à peu près la même (o m. 75). Ils étaient couverts par une voûte en briques et ils comportaient des ouvertures par lesquelles on pouvait les inspecter s'ils se bouchaient.

C'est donc la partie froide du bain qui communique la partie chaude par une porte ménagée dans le mur Ouest du frigidarium (n° 2). Cette porte conduit à une petite chambre (n° 4) pourvue de deux autres

---

[1] El Khachab, *op. cit.*, p. 42.

portes : l'une dans le mur Sud, l'autre dans le mur Nord et cette dernière conduit au tepidarium (n° 5). Une porte ménagée dans le mur Ouest de cette chambre (n° 5) conduit dans une salle (n° 6) rectangulaire, assez vaste, mesurant 4 m. 35 × 3 m. 36. Dans le mur Ouest du laconicum (n° 6) était également ménagée une niche demi-circulaire, surélevée de 1 m., dans laquelle un socle carré en marbre de o m. 60 de haut (Pl. II, n° 38) devait porter une statuette représentant peut-être Aphrodite [1].

Cette chambre luxueuse était le premier laconicum où l'on commençait à transpirer très doucement. Il devait y avoir des sièges pour permettre de rester assez de temps avant d'entrer dans la partie très chaude. A l'intérieur du mur Nord, une cheminée de tegulae mammatae [2] permettait la suspensura pour la radiation de l'air chaud qui chauffait cette chambre (Pl. III A-B). En face, dans la paroi du mur Sud, à gauche et à droite de la porte qui mène au laconicum principal (n° 7) se trouvent deux autres cheminées.

Dans cette chambre (n° 6), au-dessus du plafond du sous-sol, se trouvent les traces de vingt-deux colonnes composées de petites dalles carrées en briques, superposées l'une sur l'autre pour former les petites colonnes qui soutenaient les grandes dalles qui servaient de pavement à la chambre n° 6 et de plancher à la suspensura. A l'angle N.-E., on trouve encore trace de ce dallage détruit, qui était soutenu par une des colonnes et s'appuyait sur les deux murs formant l'angle N.-E. (Plan II, n° 6 et Pl. IV A-B).

De cette chambre on passe au laconicum principal (n° 7) du bain. C'est une petite chambre carrée où subsistent les traces de trois cheminées ménagées le long du mur Ouest et des parois des murs Nord et

---

[1] Dans ce bain on a trouvé une tête d'Aphrodite qui est actuellement exposée dans la salle greco-romaine du Musée du Caire.

[2] Pour les types différents des tegulae mammatae cf. El Khachab, *op. cit.*, p. 18. Voir aussi un autre type de ces tegulae mammatae trouvées au Bain romain de Zeugolatio près de Corinthe par S. Charitonidis et R. Ginouves; B. C. H. LXXIX, t. I, 1955, p. 109 et n. 1. Cf. aussi la description de son hypocauste, p. 107-108.

Sud, du coin Ouest jusqu'aux deux portes, et du mur Est (Plan II, n° 7).

Comme dans la salle précédente (n° 6) on voit l'emplacement de 20 piles sur le dallage du sous-sol (Plan II n° 7 et Pl. II n° 34).

Après une forte sudation dans ce laconicum, par une deuxième porte, on entre dans le caldarium (n° 8) où se remarquent les traces de vingt-et-une piles. Dans la paroi du mur Nord, à gauche de l'entrée se trouve une cheminée et une autre plus petite est dans la paroi du mur Ouest, à côté d'un bassin carré (Plan II n° 8). Le mur Sud de la chambre, hémisphérique, a un descensio de trois marches sur son côté Nord (Pl. V et Pl. VI, n° 4) à son côté Sud se trouve le goulot qui mène l'eau sale à l'extérieur. Ce bassin est presque circulaire mais, en raison de sa situation près du bassin carré à l'Ouest, le côté où se trouvent les marches est en pente (Pl. II n° 34 et Pl. V; Pl. VI n°s 4-5 et Plan I n° 8). Après avoir pris un bain dans ce caldarium, on franchissait une porte qui se trouve dans le mur Est et l'on passait dans l'autre tepidarium (n° 9). De cette chambre on se rendait à l'entrée principale de cette partie chaude (n° 4) d'où l'on allait au frigidarium (n° 2) pour se plonger dans la piscine d'eau froide; ensuite on passait dans la salle n° 1 pour le massage à l'huile et au parfum du corps.

HYPOCAUSTE

Presque au centre de la partie chaude du bain se trouve le four qui fournit la chaleur au hammam; c'est une chambre presque ovale (F), au milieu de laquelle se trouve un four carré dont les côtés Sud et Nord sont arrondis pour former une sorte de cheminée pour la fumée (Pl. VII-A). On y voit encore des traces de feu. On arrive à ce four par un couloir vouté situé au-dessous des chambres (n°s 9 et 4) et (Pl. V); on l'appelle «couloir de chaleur» (Plan II-C) et il est exactement semblable au couloir du bain des Kôms el Ahmar et Mena Abou Karm [1]. L'entrée de ce couloir est à côté de la sortie Sud du bain et elle servait de

[1] El Khachab. *op. cit.*, p. 18 et n. 1.

passage au combustible qui alimentait le four. Dans trois côtés du four (Nord, Sud, Ouest [Pl. VIII B et Plan II, F]) étaient ménagées trois voûtes, comme celles qui existaient sous les deux portes du laconicum principal (Pl. VII, B), afin de permettre à l'air chaud de circuler dans la suspensura (Plan II, F), tandis que le côté Est servait d'entrée de côté au couloir de chaleur. Au-dessus du four on pouvait mettre une chaudière qui alimentait le caldarium en eau chaude. Les deux côtés hémisphériques du four servaient de cheminées à la fumée qui était poussée par l'air du couloir de chaleur.

LE PUITS

De l'autre côté Nord du bain, juste en face du couloir de chaleur, était un puits circulaire en calcaire (P). A l'Ouest de ce puits, et le long du mur Nord du premier laconicum, se trouve une autre voûte (V) de calcaire sur laquelle on a bâti deux réservoirs d'eau qui communiquaient l'un l'autre par une sorte de porte ouverte dans le mur, au milieu; leurs parois étaient couvertes d'une épaisse couche de ciment en relief pour purifier l'eau (Pl. VIII-A). Ces bassins étaient alimentés par l'eau qu'on élevait des puits (P) qui se trouvaient à côté. C'est par des tuyaux en plomb que ces réservoirs alimentaient en eau les bassins et la chaudière du bain. Le Dr Drioton a justement fait remarquer que ces réservoirs étaient élevés sur une voûte afin d'économiser le bloc.

BAIN N° 2

Au N.-E. du kôm, on voit les ruines d'une maison et d'un petit bain privé y attenant. Ce bain très simple prouve la condition modeste de son propriétaire : aucune trace de chaufferie autour ou au-dessous du hammam qui devait être chauffé par la cuisine comme les bains privés dans les maisons romaines. On ne peut même pas se rendre compte si cette chambre était uniquement destinée au bain car il n'était séparé du reste de la chambre que par un mur très mince dont on retrouve les traces ainsi que le montrent les planches (Pl. IX A-B).

Etait-elle (l'autre partie de la chambre), destinée à la chaufferie du

bain ou était-ce la cuisine qui pouvait aussi fournir le chauffage nécessaire aux bains? Rien ne permet d'être affirmatif.

Cette petite chambre est presque carrée : 5 m. de long sur 4 m. de large. Dans la partie réservée au bain se trouve, à côté du mur Sud, une baignoire (Pl. X-B) ordinaire peinte en rouge. Contre le mur Ouest, et à l'Ouest de la baignoire, il y a un bassin avec un siège rattachés l'un à l'autre. Ce bassin, carré, est arrondi à l'intérieur, c'est un petit réceptacle rond (Pl. X-A). Le baigneur, qui était assis sur le siège, avait les pieds dans le bassin au milieu duquel se trouvait une cavité comme celle qui se trouve toujours dans les bains de pieds [1] (Pl. XI-A). En se baignant il pouvait prendre l'eau pour la faire couler sur lui (Pl. XI-B). L'entrée, qui doit mener à la maison, est ménagée dans le mur Nord. Les murs de cette chambre sont peints en rouge comme la baignoire et le sol est simplement couvert d'une couche de ciment.

LA COLLECTION DE NUMISMATIQUE

Une petite collection de monnaies en bronze a été mise au jour sur ce kôm. Contrairement à celle trouvée à Kôm el Ahmar où il y avait un grand bain public, cette collection est peu nombreuse et d'une durée très limitée. A l'exception de quatre pièces (n^os A-D) elle peut être datée de la fin de la période ptolémaïque et du commencement de la période romaine.

Dans un quartier bourgeois comme celui du kôm de Trougah on ne peut s'attendre à trouver que des spécimens d'une petite dénomination en bronze. Ces pièces en bronze, dispersées dans le kôm autour des pavillons, durent être utilisées par les domestiques et les vendeurs qui venaient de nomes voisins.

Les spécimens ptolémaïques appartiennent aux règnes de Ptolémée III, V, VI et Cléopâtre VII. Les pièces romaines sont du règne de César.

Il y a encore deux pièces des nomes maréotis et ménélaïte.

Voici la description détaillée de ces monnaies :

[1] *Ibid.*, p. 31 et n. 1.

MONNAIES PTOLÉMAÏQUES

Bronze

Droit	Revers	Diam.
(A) PTOLÉMÉE II OU III?		
Tête d'Alexandre le Grand à droite, coiffée de la peau d'éléphant.	ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ Aigle debout à gauche, sur foudre, ailes déployées. [Pl. XII, 1-2]. [Sv. 977; XXIV, 15].	0,022
(B) PTOLÉMÉE III (247-246 — 221-220 av. J.-C.)		
Tête de Zeus-Ammon laurée, à droite.	ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ Aigle debout à gauche, sur foudre, ailes fermées, entre pattes Σ, dans le champ, à gauche, corne d'abondance. [Pl. XII, 3]. [Sv. 993; XXXV, 9-B. M. 74-72].	0,034
(C) (PTOLÉMÉE V ÉPIPHANES (205-204 — 180 av. J.-C.)		
Tête d'Isis coiffée du blé, à gauche.	......ΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ (inscr. abîmée). Aigle debout à gauche, sur foudre, ailes déployées. [Pl. XII, 4]. [Sv. 1234; XL. 11-B. M. 93, 68-94, 70-72, XXII, 5-6].	0,028

(D) PTOLÉMÉE VI PHILOMÉTOR (181-180 — 145 av. J.-C.)

Tête de Zeus-Ammon à droite, laurée. (Droit abîmé).	.... inscr. abîmée Deux aigles debout à gauche, sur foudre, ailes fermées, dans le champ à gauche double corne d'abondance. (Revers trop abîmé). [Sv. 1424 ; B. M. 106, 24-30].	0,028
Même droit.	.... [ΒΑ]ΣΙΛΕΩΣ (vague). Même revers. [Pl. XII, 5-6]. [Sv. 1426 ; B. M. 106, 31-35].	0,022

CLÉOPÂTRE VII (51-29 av. J.-C.)

Buste de Cléopâtre VII, diadémé à droite.	[Κ]ΛΕΟΠΑΤΡΑ[Ϲ] ΒΑ[Ϲ]ΙΛ.... (effacée). Aigle debout à gauche, sur foudre, ailes fermées, dans le champ à gauche corne d'abondance, et à droite Π (vague). [Pl. XII, 7-8]. [Sv. 1871, LXIII, 34-36 ; B. M. 113, 4-5, XXX, 7].	0,026
Même buste.	ΚΛΕΟΠΑΤ.... [ΒΑϹΙΛΙϹϹΗϹ] (effacée). Même revers, mais dans le champ, à droite : Μ. [Pl. XII, 9-11]. [Sv. 1872, LXIII, 1-2, B. M. 123, 6-11, XXX, 8].	0,021

MONNAIES D'ALEXANDRIE

Bronze

Droit	Revers	Diam.
	CÉSAR (31 av. — 19 ap. J.-C.)	
Autel orné de guirlandes, entre deux olives. En exergue : [Σ]ΕΒΑΣ[ΤΟΣ] (vague).	Couronne de laurier, au milieu, ΚΑΙΣΑ ΡΟΣ [Pl. XII, 12]. [Milne ; 4e série. AE obole].	0,011
	TIBÈRE (19-37 ap. J.-C.)	
Sans légende. Tête nue de Tibère, à droite.	[ΤΙΒΕ]ΡΙΟ[Υ] Hippopotame à droite. En exergue ; ? (date effacée). [Pl. XII, 13-14]. (Obole AE).	0,010
	CLAUDE I (41-54 ap. J.-C.)	
......ΚΛΑΥΚΑΙ.... (inscr. effacée). Tête de Claude I à droite, laurée, devant fleur de Lotus.	Gerbe d'épis. A droite, ⅃Β. [Pl. XII, 15].	0,025
....ΛΑΥΚΑΙ ϹЄΒΑϹΤ La même tête, mais devant ⅃Ι. [B. M. 81 ; Dattari, 139 et F. 623. Cf. Vogt. p. 6].	[Α]ΥΤΟ ΚΡΑ Buste du Nil à droite, coiffé du papyrus à gauche, derrière lui corne d'abondance et à droite devant lui génie (enfant) levant main. [Pl. XII, 16]. [Cf. Milne, n° 113. Génie surgit d'une corne d'abondance].	0,025

....inscr. effacée. Tête de Claude I, à droite, laurée. devant, [LA] (obsc.).	..[T]O KP. effacée Caducée ailé, au milieu de quatre épis. [Pl. XII, 17].	0,025
........inscr. effacée. Tête de Claude I, à droite, laurée.	.... KPA Aigle debout à droite, regardant à gauche, sur foudre. Dans le champ à droite, IΓ. [Pl. XII, 18].	0,024

AGRIPPINA CLAUDII (59 ap. J.-C.)

[AΓPIΠΠINA] CЄBACTH Buste d'Agrippina Claudii, comme Déméter à droite, coiffé de blés, cheveux en queue.	Buste d'Euthenia à droite, couronné de blé (revers vague). Dans le champ : [ЄYΘH NIA] (effacée) [L ?] (effacée) [Pl. XII, 19].	0,024

VESPASIEN (69-79 ap. J.-C.)

[AYTOKKAIΣΣEBA......] Inscr. (eff. et vague). Tête de Vespasien laurée, à droite. Date effacée.	......inscr. effacée. Buste de Titus, laurée, à droite. (La pièce abîmée).	0,025
......inscr. effacée. Buste à droite lauré.	Buste du Nil, à droite, couronné du papyrus. Dans le champ à droite : LA? (date effacée). [Pl. XII, 20].	0,027
......AOVEΣΠ.... (effacée) Tête de Vespasien, à droite, laurée. [Pl. XII, 21].	Buste de Niké à droite date? (eff.). (Revers abîmé).	0,037

TRAJAN (98-117 ap. J.-C.)

......ANAPIC.... (effacée) Tête de Trajan, à droite, laurée.	Nil debout, à gauche, tenant roseau et corne d'abondance, derrière lui Euthenia le couronnant, tenant épis, sur tête? (effacée). Dans le champ L I Θ. (Revers obscur). [Pl. XIII, 22].	0,032
....inscr. effacée. Même tête (Droit vague).	Nil coiffé de lotus, couchant à gauche, tenant roseau et corne d'abondance, dont surgit génie (?), au-dessous crocodile. Date? (effacée). (Revers obscur). [Pl. XIII, 23].	0,036
.....inscr. effacée. Même tête.	Quadrige à droite..... (Revers effacé).	0,035

HADRIEN (117-138 ap. J.-C.)

[A]VTKAI TPAIAΔPI ACЄB Buste d'Hadrien à droite, lauré, porte paludament. [B. M. et D. manquent].	Nil coiffé de lotus, couchant à gauche, tenant corne d'abondance, dont surgit génie(?), dans l'autre main (roseau?), et s'appuyant sur hippopotame, au-dessus IS. En exergue, LΔωΔЄK. [Pl. XIII, 24].	0,036

AELIUS CAESAR (136-138 ap. J.-C.)
[Années d'Hadrien]

Λ. ΑΙΛΙΟϹ ΚΑΙϹΑΡ Buste nu, à droite.	ΔΗΜ. ЄΞΟVϹV Π ΑΤ Β. Homonoia assise à gauche, tenant patère, et à côté du trône corne d'abondance. En exergue, ΟΜΟΝΟΙΑ. [Pl. XIII, 25]. (Milne, manque).	0,029

ANTONIN LE PIEUX (138-161 ap. J.-C.)

.....inscr. effacée. Buste lauré, à droite, avec paludament.	Cybèle assise à gauche, tenant (patère?), à chaque côté du trône (lion?). Dans le champ L [?] (effacée). (Revers abîmé).	0,032

MARC-AURÈLE CÉSAR (138-139 — 161 ap. J.-C.)
[Années d'Antonin le Pieux]

....inscr. effacée. Buste avec tête nue, à droite, avec paludament. (B. M. manque).	Griffon accroupi, à droite, ailé, patte sur roue, dans le champ, L I[Δ]. [Pl. XIII, 26].	0,034

MONNAIES DES NOMES

NOME MÉNÉLAÏTE

Droit	Revers	Diam.
ANTONIN LE PIEUX		
....Δ... (inscr. effacée) Tête d'Antonin le Pieux à droite, laurée. (pièce abîmée)	..ΝЄ Λ.... (inscr. effacée) Harpocrate à gauche, coiffé du pschent, index à bouche, tient corne d'abondance, partie inférieure terminée en queue de crocodile. En exergue, date effacée. [Pl. XIII, 27]. [Tochon, 232, 7 ; Langlois, 67, 135 ; B. M. 348, 36 F. 3588, D. 6319].	0,039

NOME MAREOTIS

HADRIEN

ΑVΤΚΑΙ ΤΡΑΙΑΔΡΙΑϹ ЄΒ. Tête laurée d'Hadrien, à droite.	ΜΑ ΡΗ ω Ammon debout de face, regardant à gauche, coiffé du ? tenant bélier et un symbole incertain. Dans le champ à droite, LΙΑ [Tête d'Ammon obscure]. [Pl. XIII, 28]. [Tochon, 239, 1 ; Langlois, 69, 140].	0,019

Abd el-Mohsen el-Khachab.

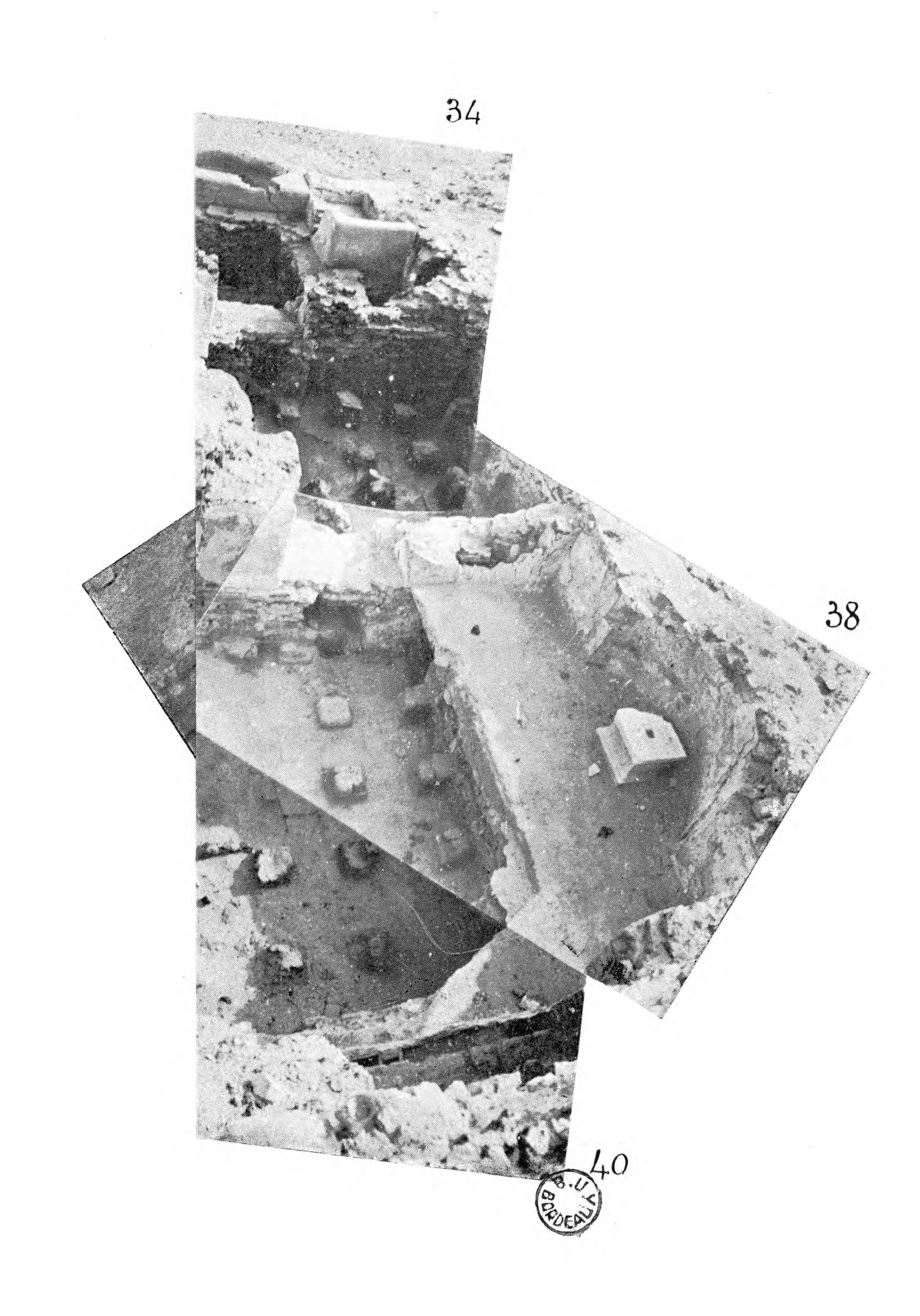
Nous exprimons nos meilleurs remerciements à Monsieur Henri Wild qui, au moment où il étudiait le bain de Qasr Qaroun a, fort aimablement, fait toutes les photographies de notre monument.

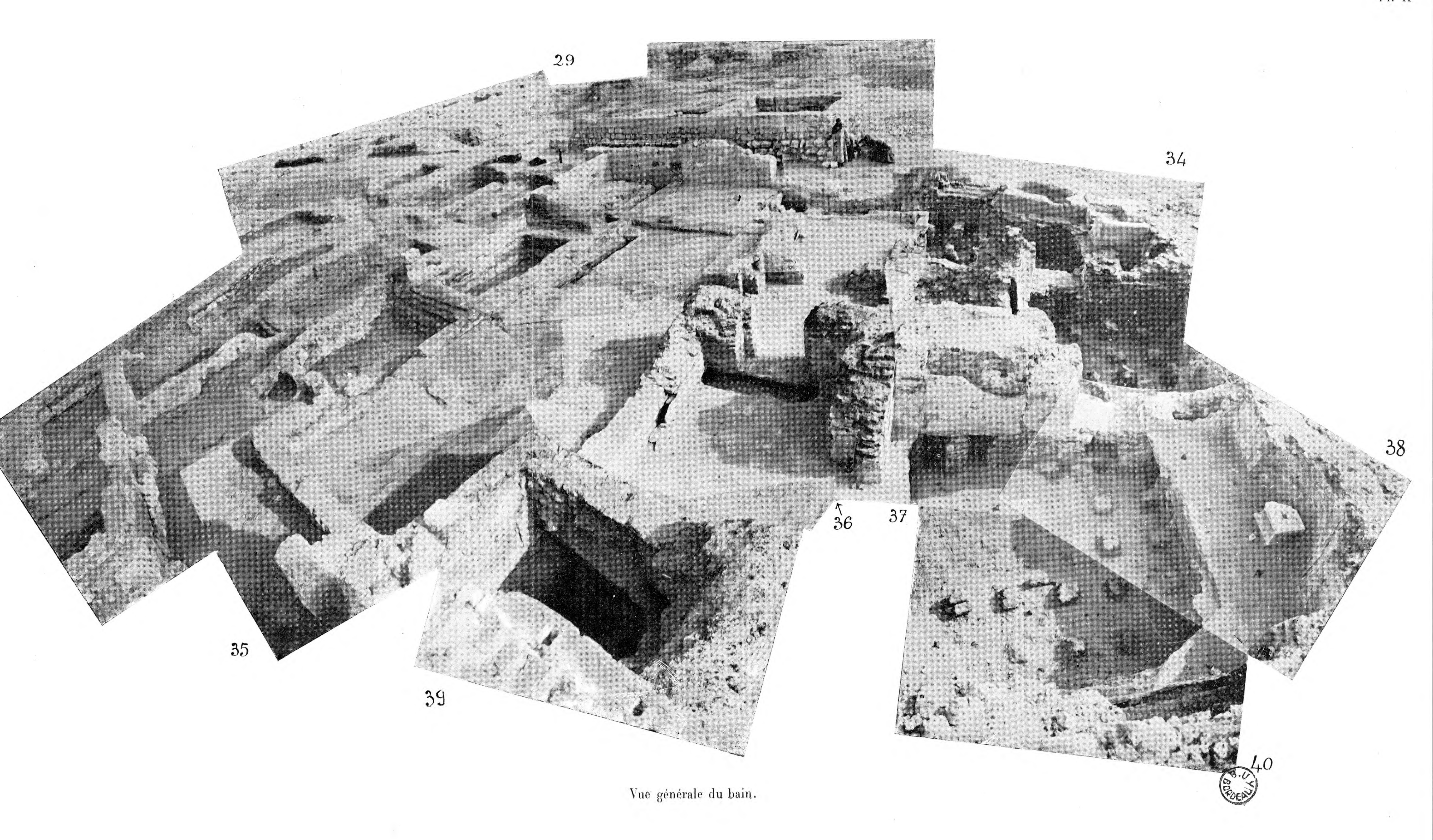


A. Bassin supérieur du Bain Est du Kôm pourvu d'une mosaïque avec une inscription.

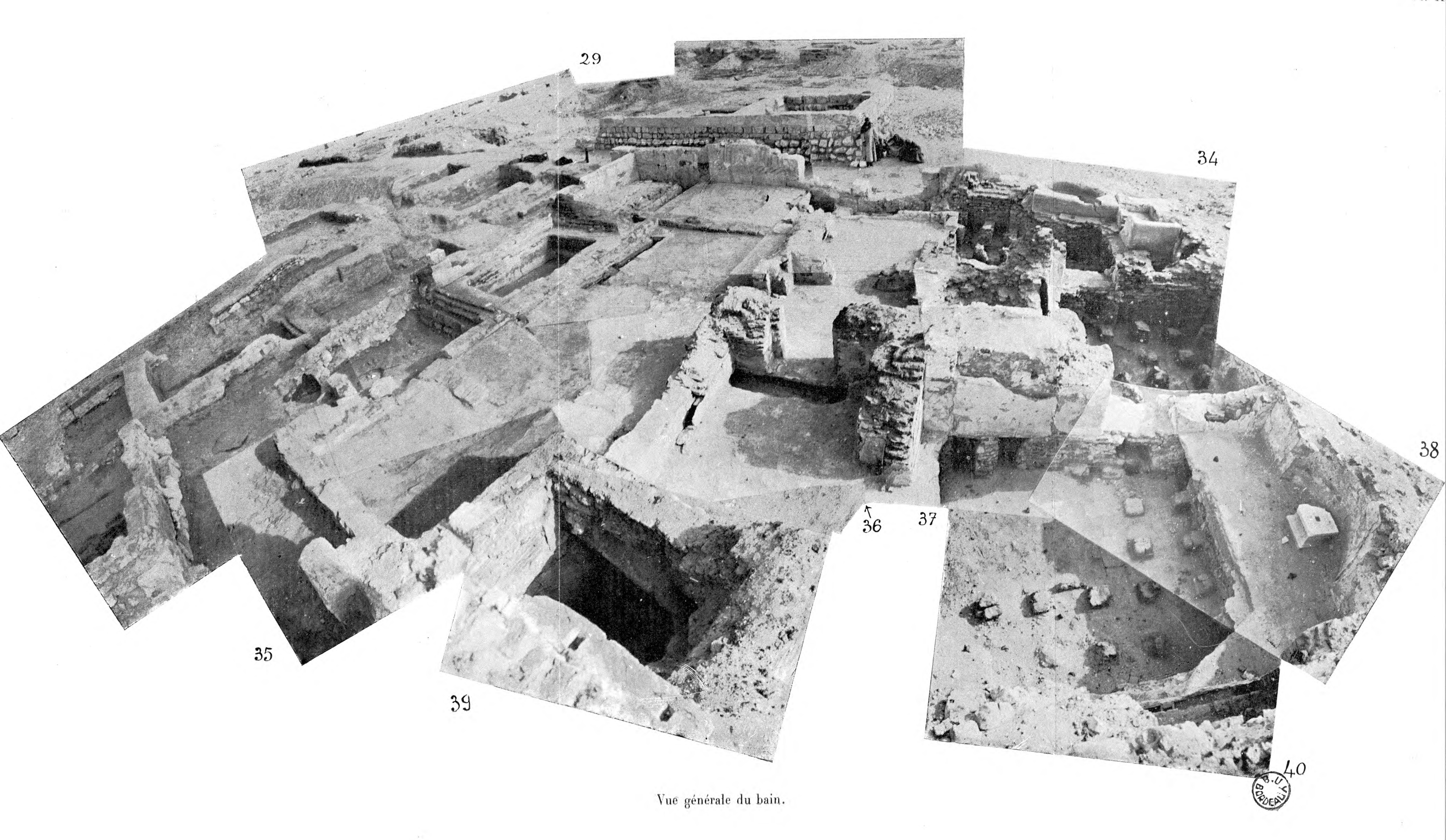


B. Bassin inférieur du Bain Est du Kôm.

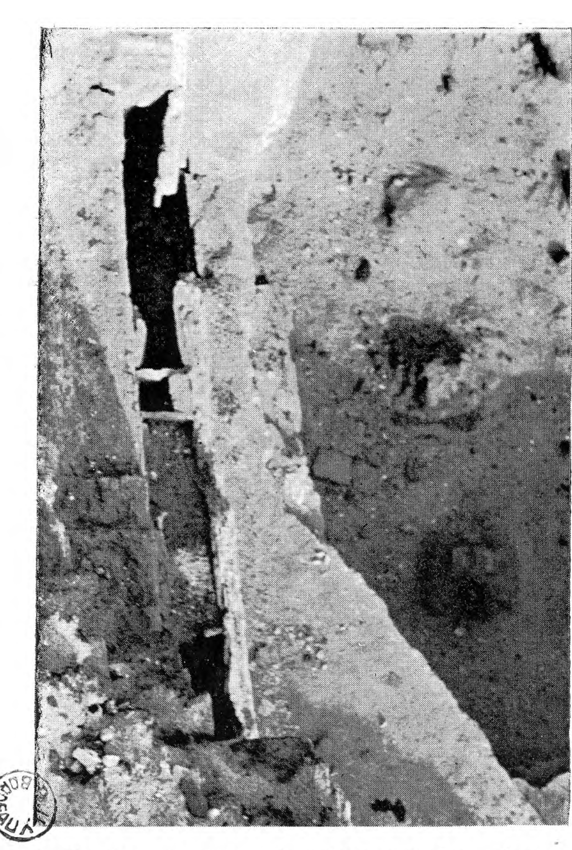

34
38
40



Vue générale du bain.



Vue générale du bain.



A. Tegulae mammatae (paroi Nord du Lacunicom). Vue d'en haut.



B. Cheminée contenant les « Tegulae mammatae » (paroi Nord du Lacunicom).

Pl. III



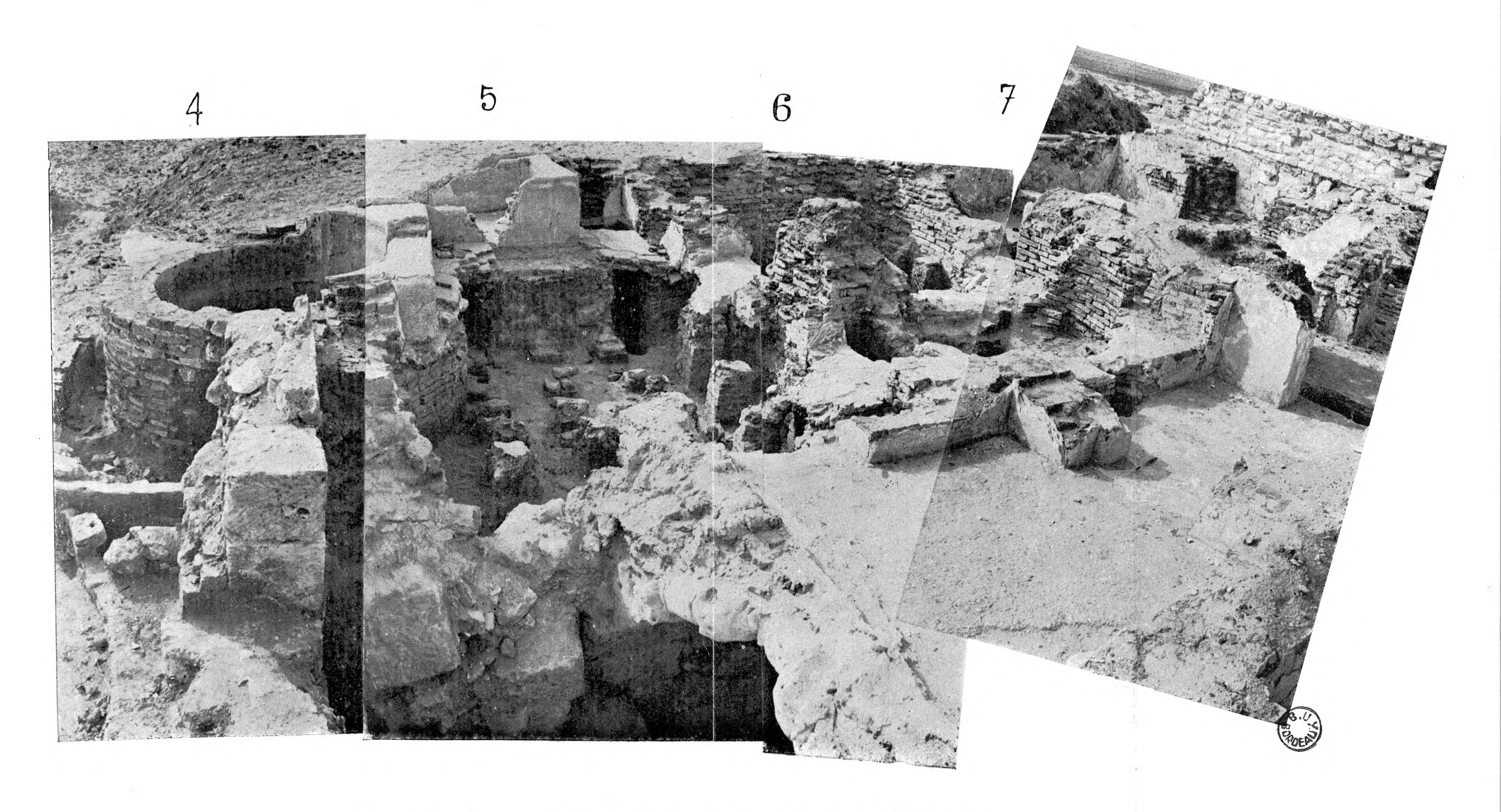
A. Piles des suspensura ; au-dessous du laconicum (B), les dalles. Au coin Nord-Est, sont les restes du plancher de cette pièce.



B. Reste des piles de «suspensura» au-dessous du plancher du laconicum.



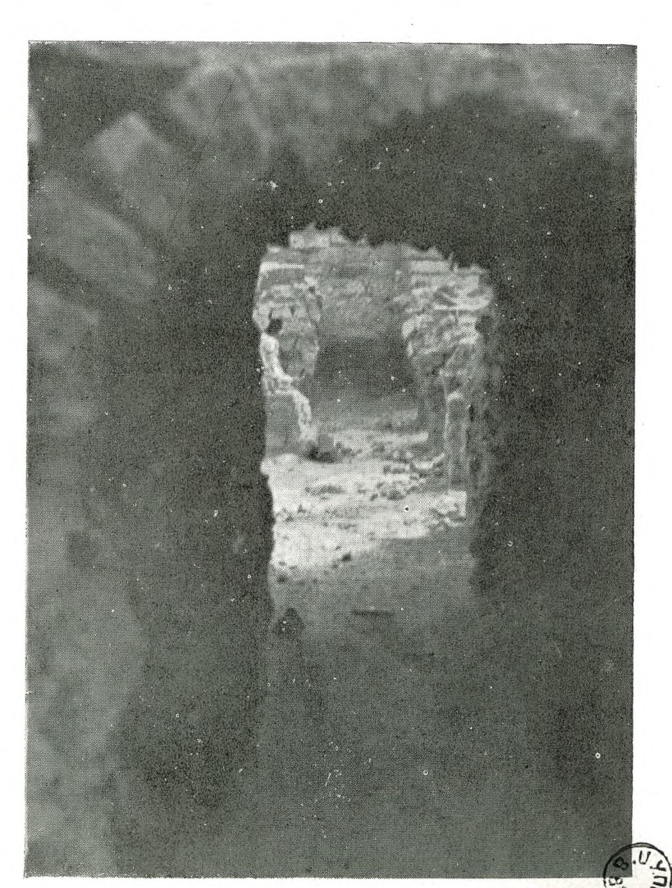
Partie chaude du bain et ouverture du couloir de chaleur.



4 et 5 indiquent les deux bassins (rond et carré) dans le caldarium. Entre 6 et 7 est le four.



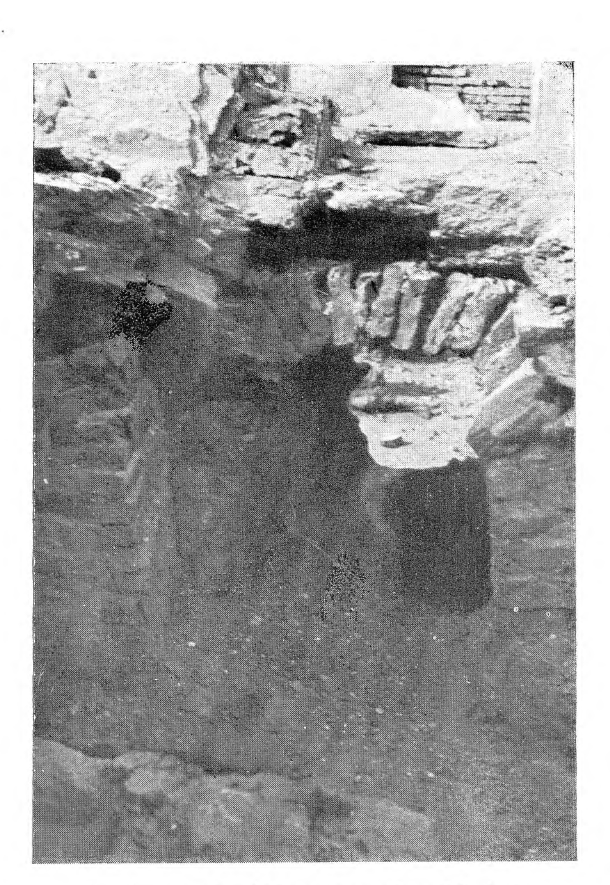
A. Le four, vu d'en haut.



B. Bouche du four, en direction du laconicum.

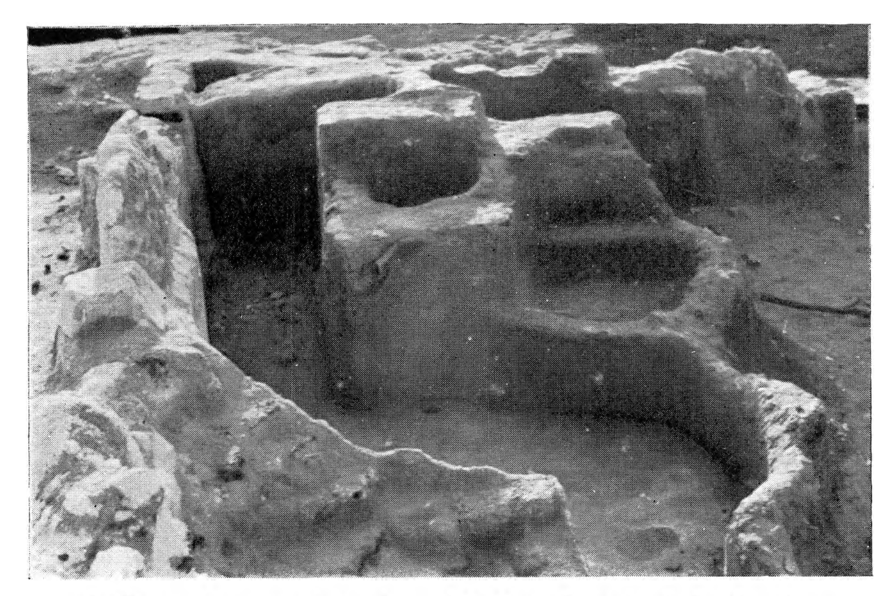


A. Voûte du double réservoir.



B. Bouche de chaleur entre le caldarium et le laconicum.

PL. VIII



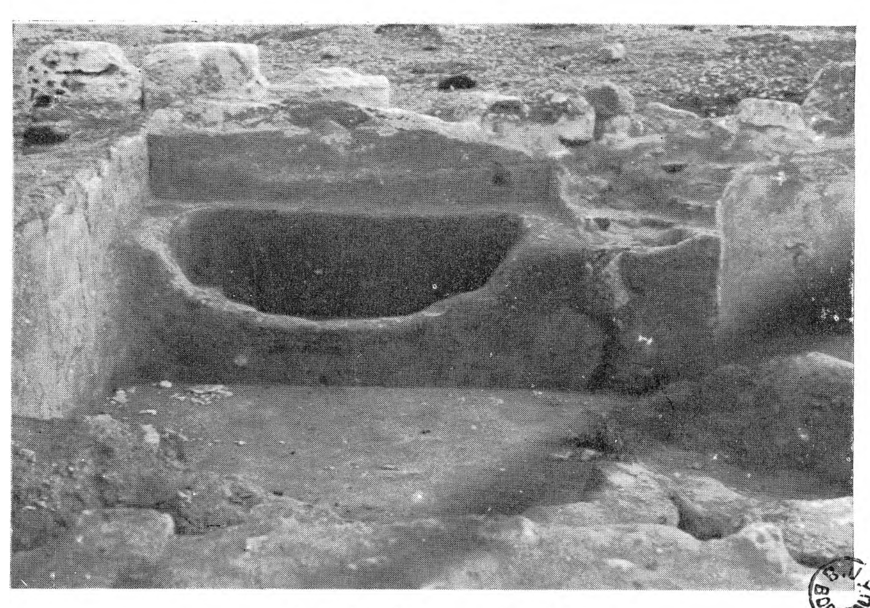
A. Traces du mur mince séparant le bain du reste de la chambre.



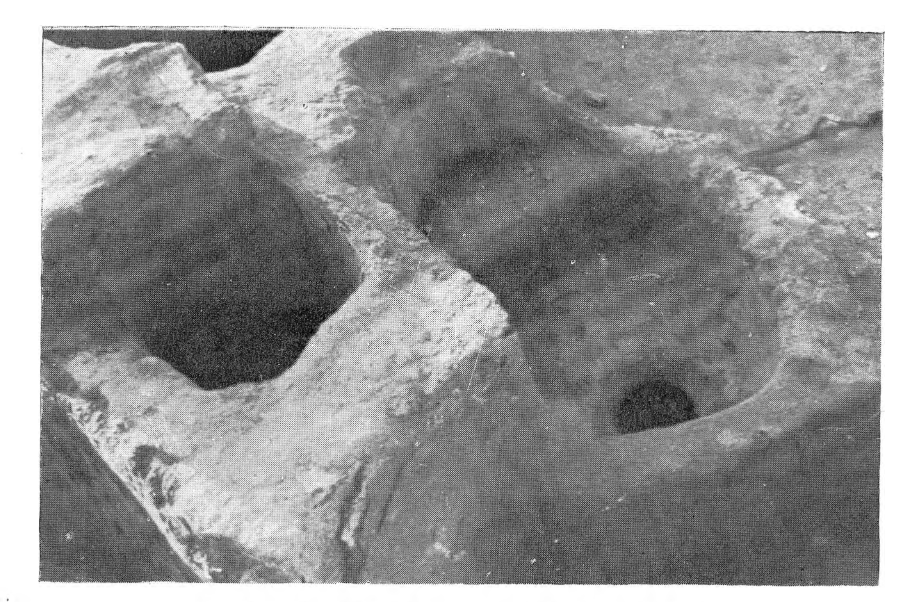
B. Ensemble du bain : baignoire, siège et petit réceptacle.



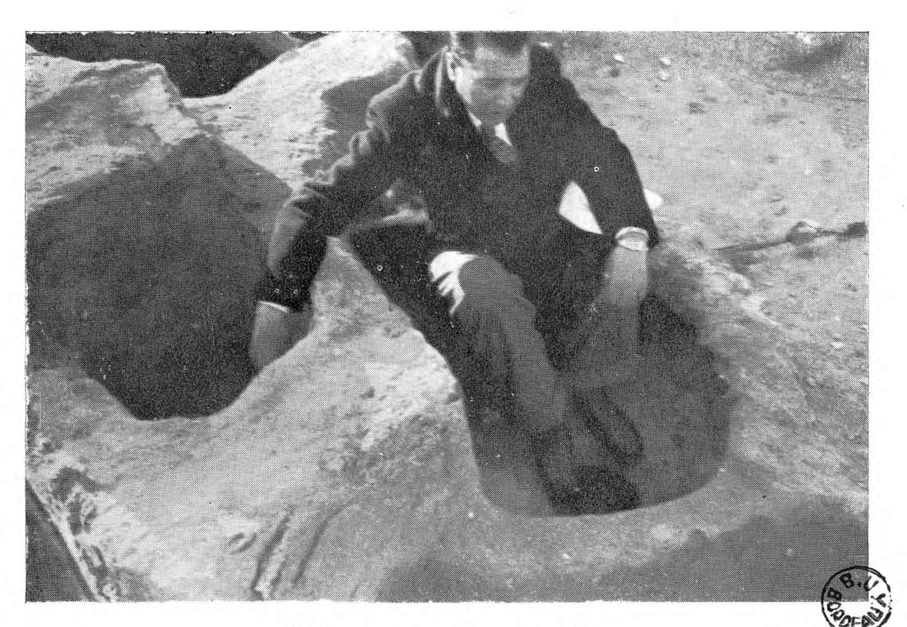
A. Réceptacle et le siège.



B. Baignoire rouge (cassée).



A. La cavité dans le bassin pour le bain de pieds.

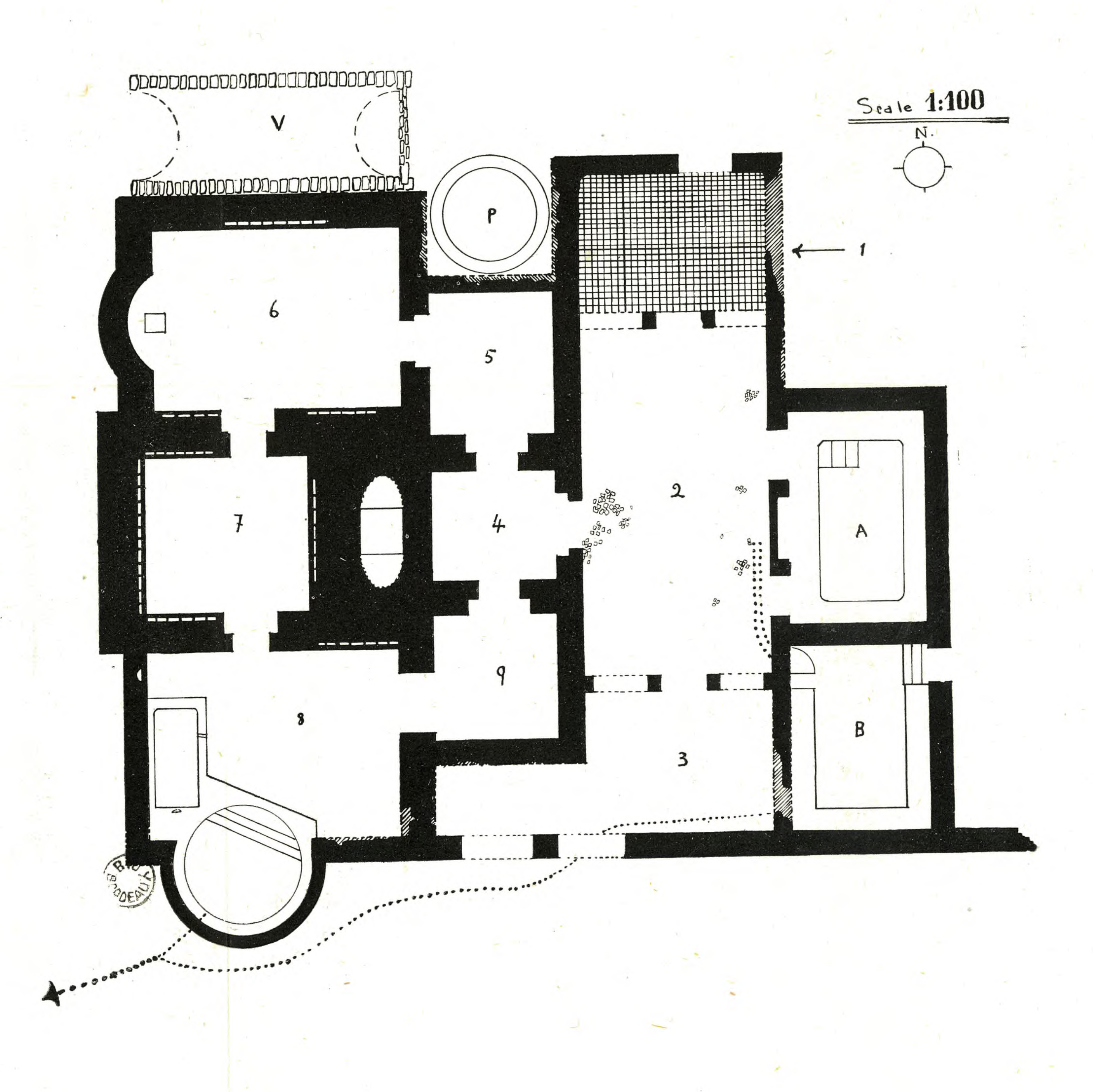


B. Usage du siège et réceptacle.

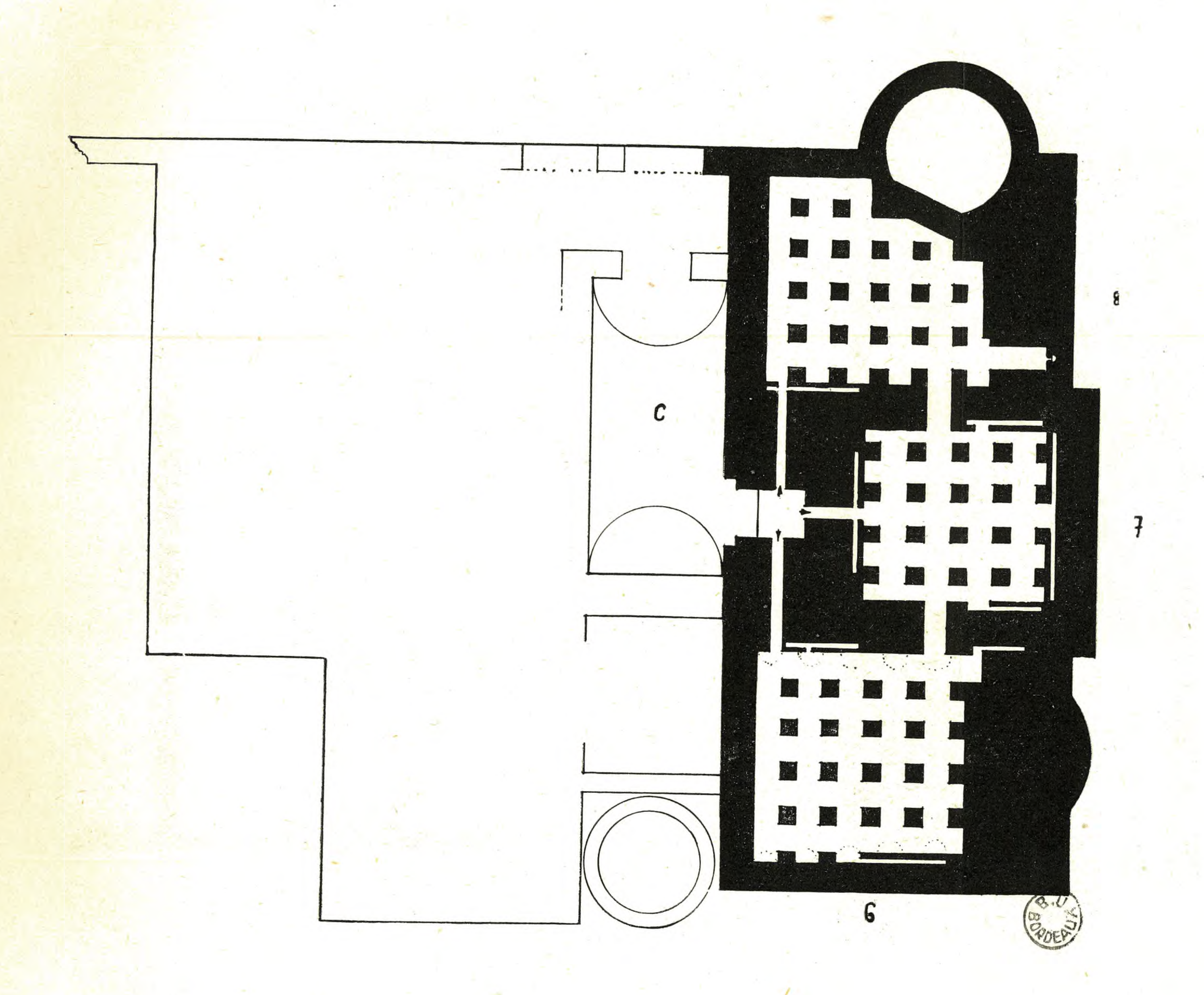

3
21
3
7
20
4
16
8
18
15
17
5
19
6
9
10
11
12
13
14
1
2


22
23
24
26
25
27
28

Plan I



100



BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DER THEBANISCHEN VEZIRSFAMILIE PIMUI

VON

HERMANN KEES

In meinen Untersuchungen über das ägyptische Priestertum hatte ich bei der Darstellung der grossen thebanischen Familien der Bubastidenzeit auch der Familie der Vezire Hori gen. Pimui «der Kater» und seines Sohnes, des Vezirs Pichura (*Pḫ꜀rw*) einige Worte gewidmet [1], hauptsächlich weil beide Männer auch als 3. Propheten des Amun von Karnak bezeugt sind. Dabei konnte das Material etwa in dem Umfange benutzt werden, wie es schon A. Weil für seine Monographie der ägyptischen Vezire (1908) zur Verfügung gestanden hatte [2].

Erst bei Abschluss des Druckes wurde ich auf das in der Chronique d'Egypte Nr. 16 vom Juli 1933 abgedruckte kurze Communiqué des Service des Antiquités über einen neuen Sargfund, den Mr. Baraize im Frühjahr 1933 bei Restaurierungsarbeiten im Vorraum der Kapelle Thutmosis' I. in Der el Bahri gemacht hatte, aufmerksam. Die Personalangaben, die dieser Bericht über die Besitzer der Särge enthält, schienen mir derartig erstaunlich, ja allen sonstigen Erfahrungen über die Struktur der thebanischen Priesterschaft in der libyschen Zeit widersprechend, dass vor ihrer geschichtlichen Auswertung eine Nachprüfung dringend notwendig war. Das Communiqué sprach nämlich u. a. von einem dreifachen Sarg, der einem «grand prêtre de Montou à Karnak et préfet de Thèbes Nesipaqashouti» und einem anderen, der dem «grand prêtre de Montou et prêtre d'Amon de Karnak, préfet de Thèbes et vizir Petamon» gehören sollte. Und als einer der in den Genealogien genannten Verwandten käme gar ein *Hoherpriester des Amun* von

[1] *Das Priestertum im ägypt. Staat* (1953) S. 229-230.

[2] A. Weil, *Die Veziere des Pharaonenreiches* S. 134-135 (Stammbaum).

Karnak und Vizir « Pama» (= Pimui) vor. Aber, Hohepriester in Karnak konnten doch zu dieser Zeit nur königliche Prinzen sein!

Dank der freundlichen Unterstützung von Herrn Moharram Kamal in Kairo, sowie seitens des Chief-Inspektors Labib Habachi und seines Vertreters in Luxor Ibrahim Kamil konnte ich diese Nachprüfung der Inschriften im Februar 1953 im sonst vermauerten Grab der Königin Nofru, in dem die fraglichen Särge magaziniert sind, vornehmen.

Sie ergab hinsichtlich der Genealogien,—nur um diese soll es sich hier handeln,—folgenden Tatbestand :

Vorhanden sind die Särge (je drei) von drei Persönlichkeiten derselben Familie,—wir wollen sie nach ihrem beliebtesten Namen Familie « Pimui» nennen,—und zwar von zwei Männern, wie sich gleich zeigen wird, dem Onkel *Petiamaunet* ( ) und dem Neffen *Nespakaschuti* ( ), dazu von einer Frau, der Mutter des Nespakaschuti *Šhr-ỉbš-nś* ( ), Tochter des Gottesvaters ( ) des Amun Anchpichrod ( ) und der Hausfrau Taschaacheper ( ).

Jene zwei Männer waren aber keine Hohenpriester des Month, sondern gehörten als gewöhnliche Propheten des Month, Herrn von Theben ( ) dem priesterlichen Mittelstand an, fügen sich also den zahlreichen bereits in Kairo befindlichen, meist ebenfalls aus Der el Bahri stammenden Särgen von thebanischen Monthpriestern ein.

Petiamaunet nennt sich neben dieser Prophetenwürde am Monthtempel in Karnak noch « *Monatsdiensttuer der Amonsdomäne von der 4. Phyle*» [1]; er gehörte also trotz seines Prophetenranges auch zur Stundenpriesterschaft des Amonstempels.

Weit interessanter ist indessen, dass diese beiden Monthpriester aus einer sehr vornehmen thebanischen Familie stammten, die zur Zeit Königs Takeloth II. der 22. Dynastie und des Hohenpriesters Osorkon sogar zu den nächsten Königsverwandten zählte.

Petiamaunet führt als seinen Vater an : den Propheten des Amun *Nespakaschuti,* der neben dem Vezirat und den

[1] Zur Bedeutung dieser Stellung s. Kees, *Priestertum*, S 303 f.

üblichen Ehrentiteln einer Excellenz pp. allerlei Verwaltungsämter in der Amonsdomäne nennt, die er vermutlich vor dem Vezirat bekleidete, nämlich als « Schreiber des Gotteshauses (*ḥ·t-nṯr*) der Amonsdomäne, Schreiber des Schatzhauses (*pr-ḥd*) der Amonsdomäne von der ersten Phyle, Schreiber des Opfertisches der Amonsdomäne, Schreiber des Katasters ( ) der Amonsdomäne [1], und Vorsteher der Aufträge des Gottesopfers.» Seine Mutter war die Sistrumspielerin des Amonrasonter , eine .

Diese Prinzessin mit dem seltenen Namen war also eine bisher unbekannte Tochter eines Königs Takeloth, eher Takeloths II. als Takeloths III.—Siêse. Takeloth II., dessen ältester Sohn Osorkon als Oberbefehlshaber des Heeres in Oberägypten und Hoherpriester des Amun in Karnak durch seine im 11. Jahre Takeloths II. beginnenden Annalenaufzeichnungen bekannt ist, scheint bevorzugt seine Töchter mit Angehörigen vornehmer thebanischer Familien verheiratet zu haben, um der Dynastie auf diese Weise Einfluss im Gottesstaat Theben zu sichern. Die seit Osorkon II. unsicher gewordenen Zeiten mit ihren erbitterten Parteikämpfen in Oberägypten liessen dieses diplomatische Mittel vorteilhaft erscheinen.

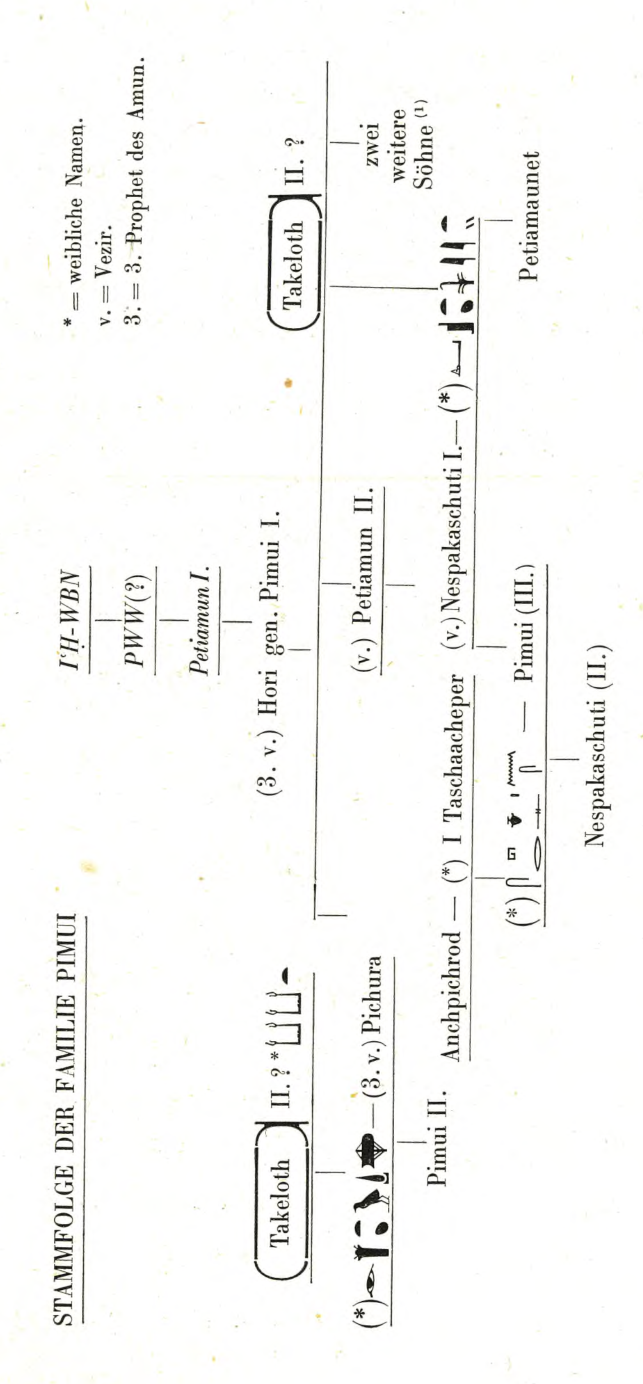
So wurde Takeloths Tochter *Schepensopdet* (der Name ihrer Mutter ist bisher nicht bezeugt) mit *Djedschonsefanch* (d. M.), Sohn des 2. + 4. Propheten des Amun in Karnak *Harsiêse* und der Esoêre, Tochter des thebanischen Hohenpriesterkönigs Harsiêse (Zeitgenossen Osorkon II.), verheiratet [2]. Ihr Mann Djedchonsefanch aus der Nachtefmutsippe nahm in der Amonshierarchie die Stellung eines 4. Propheten ein, die in seiner Familie seit Beginn der Libyerzeit erblich war.

Eine andere Tochter Takeloths von der Nebenfrau Kekt ( ) kennen wir als Hausfrau des Vezirs *Pichura,* Sohnes des Vezirs *Hori gen. Pimui* « der Kater». Beide besetzten in der Amonshierarchie die 3. Prophetenstelle in Karnak. Beide Vezire waren bisher

[1] Zur nicht ganz sicheren Bedeutung dieses Titels s. Kees, *Priestertum* S. 258, 284; *Äg. Wb.* V. 342, 5.

[2] *Kairo Cat. gén.* 42211; Gauthier, *Livre des rois* III S. 360. Kees, *a. a. O.*, S. 214 f.

STAMMFOLGE DER FAMILIE PIMUI



(1) Amonspriester in Karnak s. Legrain, *Annales du Service des Antiquités* Y S. 50 Weil, *Veziere* S. 135.

insbesondere durch den Abstammungsnachweis auf den drei Särgen des Amonspropheten Pimui, Sohnes des Vezirs Pichura, die bereits zu Mariettes Zeiten (1858) bei Der el Bahri gefunden wurden [1], bezeugt. Nun führen die beiden 1933 neugefundenen Sargsätze der Monthpriester Petiamaunet und Nespakaschuti scheinbar beide auf einen Vezir und 3. Amonspropheten Pimui zurück. Es gilt also zu entscheiden, ob dies derselbe Vezir und 3. Amonsprophet ist, den die Genealogie auf den lange bekannten Särgen des Amonspriesters Pimui ([hieroglyphs] u. ä.) als Vater des Pichura, Gemahls der Tochter Königs Takeloth, angibt.

Sehen wir zuerst die Stammlinien von den neuen Särgen aus Der el Bahri an :

Petiamaunet bezeichnet seinen Vater, den Vezir Nespakaschuti, als [hieroglyphs] d. h. «sohn eines Mannes mit gleichen Titeln», insbesondere [hieroglyphs] Petiamun, und diesen als [hieroglyphs] des [hieroglyphs] (Schreibfehler für [hieroglyphs]) [hieroglyphs].

Nespakaschuti nennt als seinen Vater den Propheten des Month, Herrn von Theben (Var. [hieroglyphs]), zugleich *sḥn-wḏ3·t* der Mut, Herrin des Himmels [hieroglyphs] [2] Pimui, Sohn des Propheten des Amun in Karnak ([hieroglyphs]) und Vezirs Nespakaschuti, Sohnes des Propheten des Amun in Karnak und Vezirs Petiamun, Sohnes des [hieroglyphs] zugleich Choachyten ([hieroglyphs]) des Chons in *Bnnt* (= Chonstempel in Karnak) und Vezirs Pimui.

Trotz der Varianten in den Titelangaben kann kaum zweifelhaft sein, dass Nespakaschuti-Petiamun-Pimui die gleichen in der Stammfolge des Petiamaunet genannten Vorväter sind, d. h. der Sarginhaber Nespakaschuti war, wie bereits eingangs gesagt, ein Neffe des Petiamaunet, Sohnes des Vezirs Nespakaschuti.

---

(1) Weil, *Veziere* S. 134 nach den zusammengehörigen Särgen Louvre 52, *Kairo Cat. gén.* (Moret) 41036.

(2) Zu dem Priestertitel «Sucher des Heilauges» s. *Äg. Wb.*, III, 469, 4 (= *Tb. Kap.* 64, 44); 471, 11, sowie den Index zu Moret, *Sarcophages de l'époque bubastite à l'époque saïte*.

Wichtiger aber ist die Beantwortung der Frage, ob der hier beidemale als Stammvater auftretende Vezir und Amonspriester Pimui derselbe Vezir Pimui, genauer Hori gen. Pimui, ist, der als Vater eines Amonspriesters (genauer 3. Amonspropheten nach der Statue Nr. 244 aus Legrains Karnakfund) [1] und Vezirs Pichura ( ) vom Sarg seines Enkels Pimui (Louvre 52 + Kairo Cat. gén. 41036) bezeugt ist. Entscheidend fällt ins Gewicht, dass der Vezir Pimui sowohl als Stammvater der beiden Monthpriester Nespakaschuti und Petiamaunet, als auch als Stammvater (Grossvater) des Amonspriesters Pimui die Bezeichnung « 3. *Prophet des Amun* » führt. Wie uns der neue Sargfund lehrt, bekleidete er daneben die nahrhafte Stellung eines « Rindervorstehers des Rêheiligtums vom Dachtempel des Amonsbezirks » in Karnak, eine Verbindung, die bei 3. Amonspriestern in dieser Zeit recht häufig ist [2].

Bejahen wir danach die auch durch Wiederkehr des beliebten Namens Pimui « der Kater » gestützte Identität des 3. Amonspropheten Vezirs Pimui mit dem 3. Amonspropheten und Vezir Hori gen. Pimui, so ergeben sich folgende für die Zeitverhältnisse nicht unwichtige Tatbestände :

Der Vezir Hori-Pimui, Sohn eines Amonspropheten Petiamun, hatte *zwei* Söhne, die ebenfalls das thebanische Vezirat erlangten :

1) *Pichura,* der mit einer Tochter des Königs Takeloth (II. ?) vermählt wurde,

2) *Petiamun* (nach dem Grossvater benannt), der uns bisher unbekannt war.

Und des letzteren gleichfalls bisher unbezeugter Sohn *Nespakaschuti* wurde wiederum Vezir und mit einer Prinzessin aus dem Hause des Takeloth, vermutlich einer Schwester oder Stiefschwester seiner Tante, verheiratet !

---

[1] Legrain, *Annales du Service des Antiquités,* S. 50. Weil, *Veziere* S. 135, d.

[2] Kees, *Orientalia* 18 (1949) S. 436 f; *Priestertum* S. 169, 224, 231, 233, 246, 285, 286.

Das passt trefflich in das zuvor kurz skizzierte Bild der Innenpolitik der Bubastiden in dieser Zeit beginnender Auflösung des Reiches. Die führenden Stellen im Gottesstaat Theben waren wie folgt besetzt :

1) Der Kronprinz Osorkon war Oberbefehlshaber der Armee und Hoherpriester des Amun (wohl vom 11. Jahre Takeloths II. an).

2) Sein Bruder (?) Djedptahefanch wurde 2. Prophet des Amun [1].

3) Zwei seiner Schwäger, Pichura und dessen Neffe Nespakaschuti, wurden Vezire in Theben und Amonspriester (Pichura sicher 3. Prophet wie sein Vater !).

4) Ein dritter Schwager, der Schatzhausvorsteher des Pharao Djedchonsefanch (d. M.) aus der bekannten Nachtefmutsippe, wurde 4. Prophet des Amun [2].

5) Ein weiterer Schwager war vielleicht der Amonspriester und Vezir Nachtefmut, Sohn des Nebneteru und der Dame Neschonspichrod [3], verheiratet mit Esoêre, Tochter eines Königs Takeloth.

6) Überdies wurde Osorkons Tochter Schepenupet zum « Gottesweib des Amun » eingesetzt.

So waren die einbringlichsten Pfründen des Gottesstaates bei der Königsfamilie vereinigt und ihr bestimmender Einfluss in der Amonshierarchie schien bestens gesichert. Aber wie umstritten damals diese brutale Herrschaftsmethode der Dynastie war, wissen wir aus den Karnaker Annalen des Hohenpriesters Osorkon, die im 11. Jahr Takeloths II. einsetzen, selbst.

Und ich glaube, wir können den Rückschlag auch aus den Titeln der Nachkommen jener Vezire aus der Pimui-Familie ablesen : Offenbar mussten sich beide uns bekannten Söhne des Vezirs Nespakaschuti, trotzdem sie mütterlicherseits Königsenkel waren, mit Pfründen am Monthtempel von Karnak begnügen, und auch der Königsenkel Pimui II.,

---

[1] Kees, *a. a. O.* S. 191, 202 Gauthier, *Livre des rois* III S. 359.

[2] Kees, *a. a. O.,* S. 191, 204 f, zu Kairo, *Cat. gén.,* 42211.

[3] Zu diesem Nachtefmut als wahrscheinlichen Zeitgenossen Osorkons III. vgl. Kairo 42229. Anthes, *Mitteil. Dt. Inst. Kairo* 12 S. 64 f. Kees, *Priestertum* S. 258 und die Stammtafel bei S. 224.

Sohn des Vezirs Pichura, wird auf seinen Särgen nur Prophet des Amun in Karnak genannt, er bekleidete also kein weltliches (königliches) Amt mehr. Sie traten nach einer kurzen Spanne politischer Hochkunjunktur, in der die Familie vier Vezire stellte, in den priesterlichen Mittelstand zurück, aus dem diese hergekommen war.

Allerdings müssen wir auch mit Zufällen der Uberlieferung rechnen : bis vor kurzem besassen wir auch für die Vezire Petiamun und Nespakaschuti keine eigenen Zeugnisse, und neue Funde könnten uns eines anderen belehren! Ob übrigens, wie das recht flüchtige Communiqué in der Chronique d'Egypte von 1933 behauptet, dieser Vezir Nespakaschuti derselbe ist, der das alte Grab des Oberschatzmeisters Achtoi aus der 11. Dynastie ober Der el Bahri (Nr. 312) usurpiert hat, scheint mir ganz unsicher : Sicher gab es von der Bubastiden- bis in die Spätzeit mehrere Vezire dieses in Theben so beliebten Namens Nespakaschuti. Aber nur einer von ihnen, Sohn des Generals a. D. und 3. Amonspropheten Djeddjehutiefanch und der Prinzessin Tschepenbastet, ist als Zeitgenosse Königs Scheschonk III. (Nachfolgers Takeloths II.) annähernd sicher datierbar![1] Jetzt ist nun ein neuer Vezir Nespakaschuti dazugekommen!

Hermann Kees

[1] Kees, *Priestertum*, S. 235-236 und Stammtafel bei S. 224 (Nespakaschuti III.) zu Kairo, *Cat. gén.*, 42232.

REPARATION

AND RESTORATION OF ANTIQUES

THE GOLDEN BELT OF PRINCE PTAH-SHEPSES

BY

AHMED YOUSEF MOUSTAFA

During the excavation of the valley temple of Unas at Saqqara in January 1944 the late Abdel Salam M. Husein discovered, in the vicinity of the temple, a sarcophagus in grey schist. It was full of water and contained the mummy of Prince Ptah-Shepses (B. C. 2430). A beautiful golden belt was found among the remains of the disintegrated body.

After bringing the belt to the Egyptian Museum molten wax was poured over it to keep its remaining parts in their original places[1].

I was charged by the director of the Museum in 1947 to repair the belt and restore it, as far as possible, to its original state. Work was delayed till summer 1950 because I had in hand the restoration of the golden mask of Amenopet[2] besides the work of reparation in the tombs of Qurna[3].

The belt was covered with a thick layer of wax and resting on a cushion of cotton wool spread over a wooden board (see plate I-A). I began by removing the cotton wool and dissolving some of the wax and transferring the material to another board covered with cloth. The belt is composed of two parts; a lock inlaid with precious stones and the belt itself, a golden band ornamented with a net of threaded beads. Some of the beads were in place while the others were scattered about (see plate I-B).

[1] Brunton, *ANSAE,* XLVII, p. 125.
[2] A. Yousef, *ANSAE,* XLVII, p. 77.
[3] A. Yousef, *ANSAE,* XLVIII, p. 513.

On examining the parts of the belt before restoration, it was found that the lock was made of solid gold, 10 cm. long and 4,5 cm. wide, weighing 38 grams. It was decorated with two figures of the prince, arranged symmetrically facing each other. He is shown sitting on a chair and holding a stick. His name is inscribed in front of him under the outstretched wings of a hawk looking towards the prince. His titles, written on a vertical line, occupy the central part of the lock and form the axis of symmetry.

This design is partly engraved on the golden plate and partly inlaid with red carnelian and blue or green faience. The belt itself is made of a thin band of gold with the threaded bead ornament fixed over it by means of a series of small golden tubes attached lengthwise on each edge of the band. This band is 90 cm. long and 4,5 cm. wide. Its weight, without the bead ornament, is 148 grams. The ornament is composed of carnelian and golden beads threaded on golden wires in a geometrical pattern. The bead ornament was broken in pieces, with some of the beads burnt by the hot wax poured over them. Some fragments were lost. At each end of the belt a semi-circular piece of solid gold covers the ends of the ornamental net. Under these plates are gathered the ends of the wires fixing the net to the band. They also serve to attach the ends of the belt to the lock.

The lock was treated first. The wax was dissolved by means of a heatter. It was then cleaned using benzine and alcohol alternately. Some of the wax had found its way under the inlaid stones, blackening them and weakening the adhesive matter fixing them to the golden plate. I was obliged to remove the stones, one by one, to clean them before fixing them back in their places, which were also cleaned. A transparent adhesive composed of mastic dissolved in alcohol was used. Thus the stones regained their original transparency and brilliance. This completed the process of restoring the lock (plate III-A and B).

The belt was then photographed before treatment in order to register the pattern of the beads on the intact parts and to fix their positions over the golden band (see plate IV-A and B).

The band was then stretched over the table as shown in plate IV-B. The different parts of the ornament that fit each other were then gathered

together in preparation to begin the work of threading the pattern. I found out that the net was composed of two sections to be united at the back by a rectangular plate of gold which serves the same purpose as the two semicircular plates at the ends of the belt. It also served for another purpose. It has a vertical slit in its middle to which was fixed the symbolical ox-tail borne by kings and gods [1].

The fallen fragments of the bead ornament were more numerous than the few remaining fixed to the band. As the wax was thick over and under these parts, filling the space between them and the band, it was necessary to remove them from their places on the band so that they could be cleaned easily and freely.

To avoid confusion and to assure the refixing of the beads in their original positions a sketch was made of each fragment in addition to the photographs. Each sketch was given a number, and the beads were placed over it in their assigned places. Thus it was possible to reassemble the fragments and fix them in their original places after being cleaned.

The band was cleaned on both sides and all bends and uneveness straightened. The wax was removed from over the beads by means of fine instruments. They were then washed with benzine and alcohol to remove the sticking remains of the wax (see plate V-A and B). To avoid melting the wire or burning the beads no heater was used this time.

The scattered beads were then threaded on the ancient gold wire. Guided by the photographs and sketches it was possible to retain the pattern and to reassemble the fragments of the ornamental net in their exact order and refix them on the band in their original places.

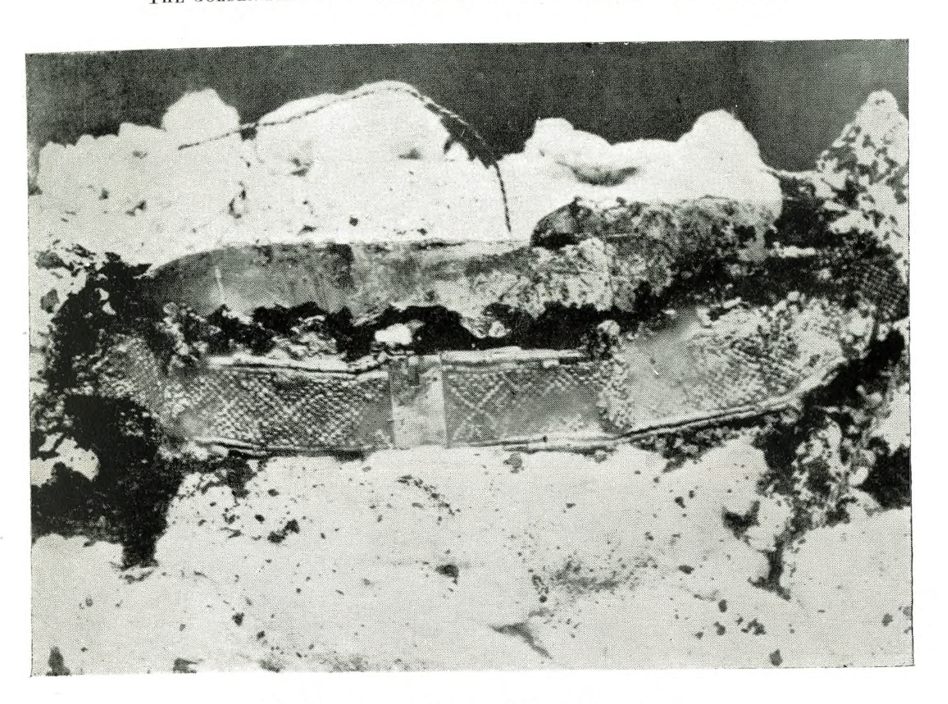
Plate VI-A shows part of the net after threading the beads and assembling the fragments. Plate VI-B shows their place over the band before fixing them to it. Plate VII-A and B show these pieces fixed to the band and to the golden semicircular plate at one end of the belt. Plate VIII-A and B show the entire belt after restoration; front view and back view.

Ahmed Yousef Moustafa.

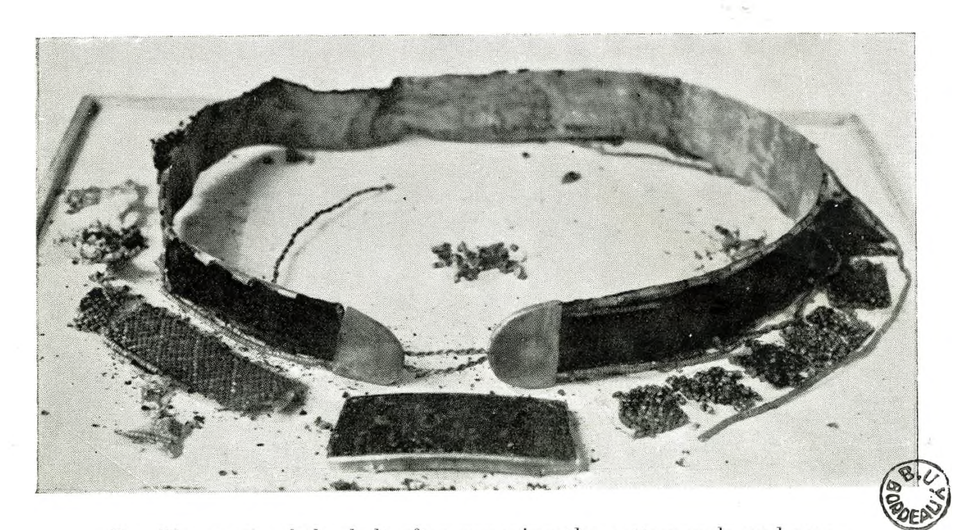
---

[1] Drioton, *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, t. XXVI, p. 77.

The golden belt of Prince Ptah-Shepses. Before restoration.

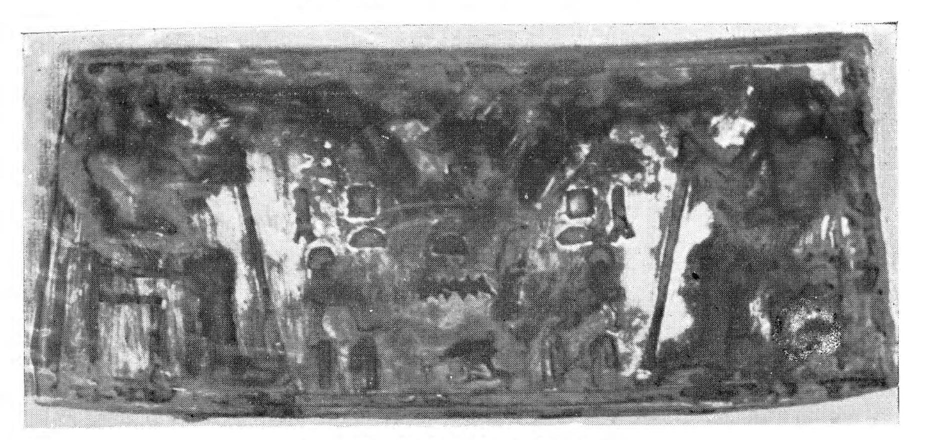


A. The belt as brought to the Museum.

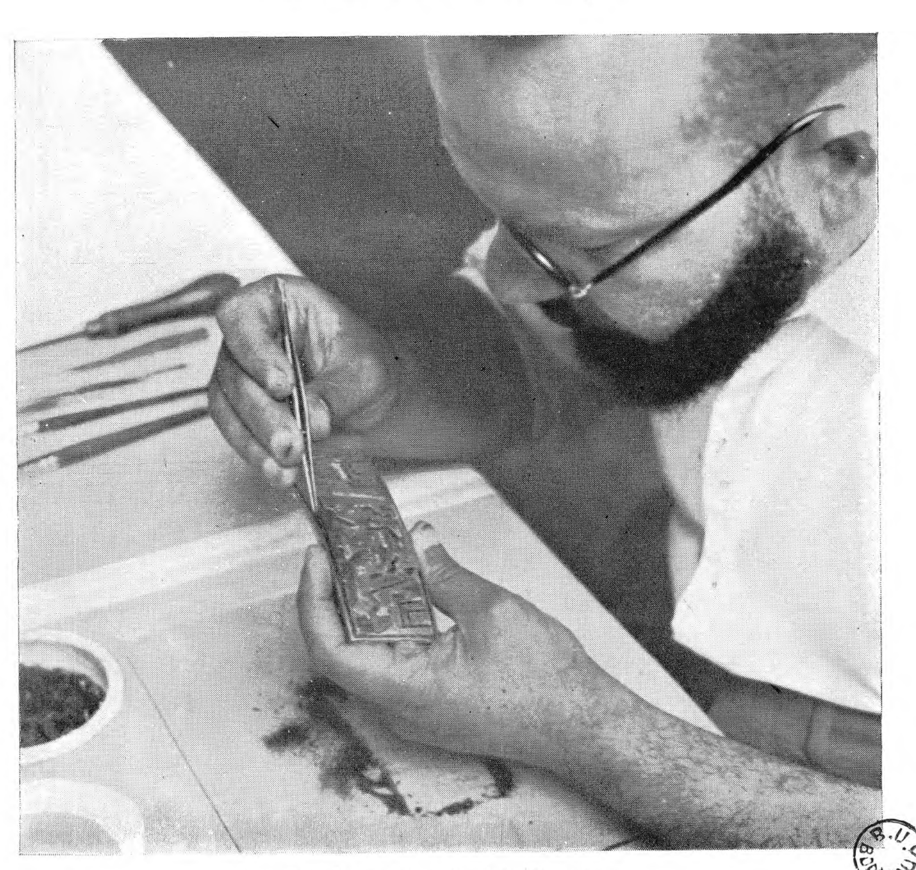


B. The parts of the belt after removing the cotton pads and wax.

First Step in cleaning the belt.

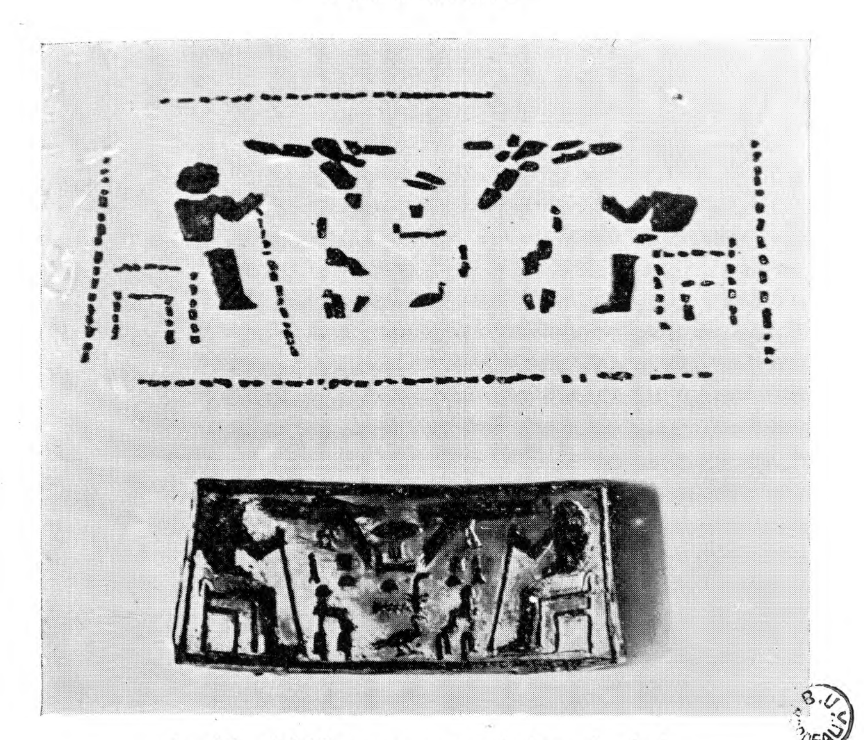


A. The lock before cleaning.

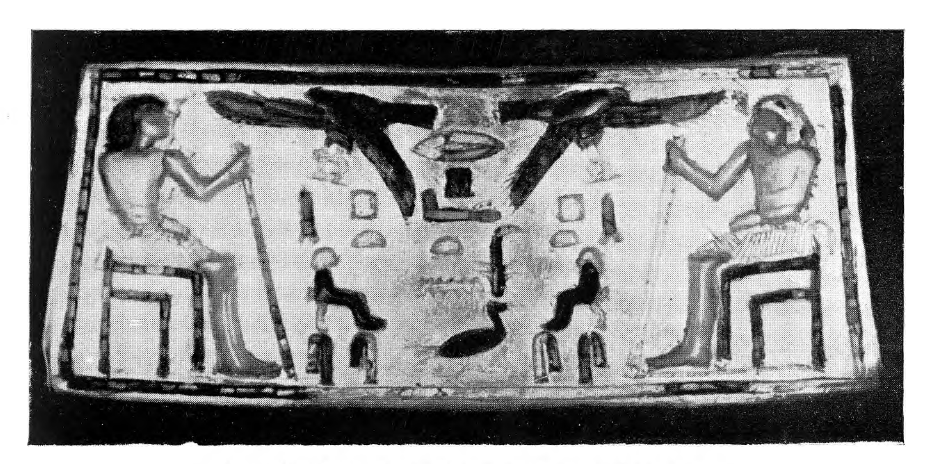


B. Removing the inlaid stones.

Cleaning the lock.

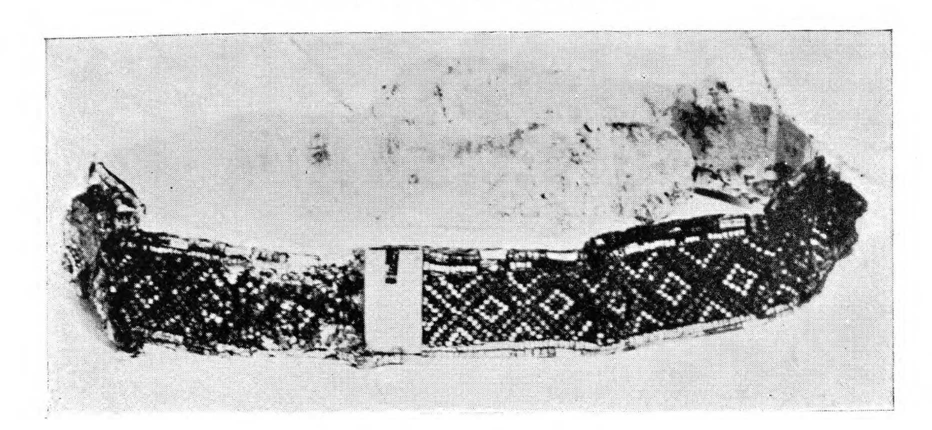


A. The inlaid stones removed from the lock.



B. The lock after cleaning and restoration.

The second step-restoring the belt.

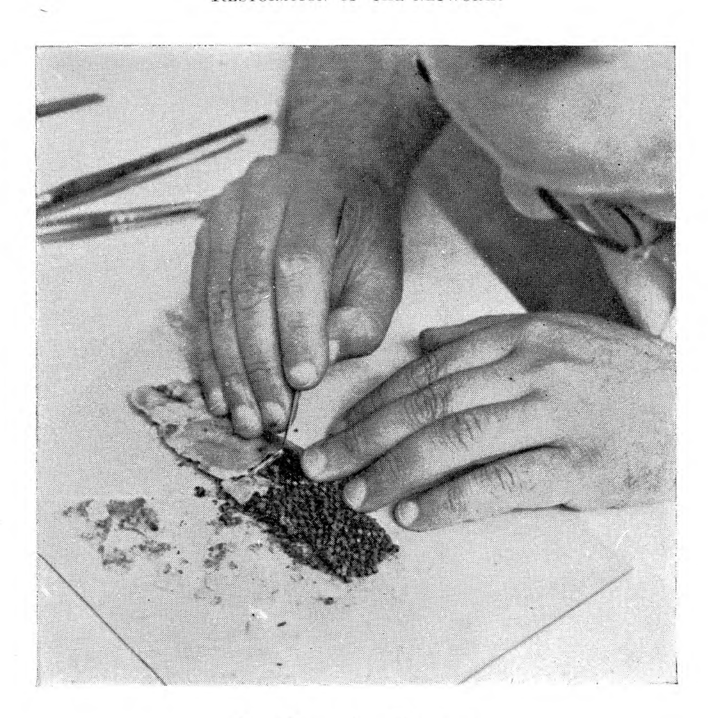


A. The belt with the beads before restoration.

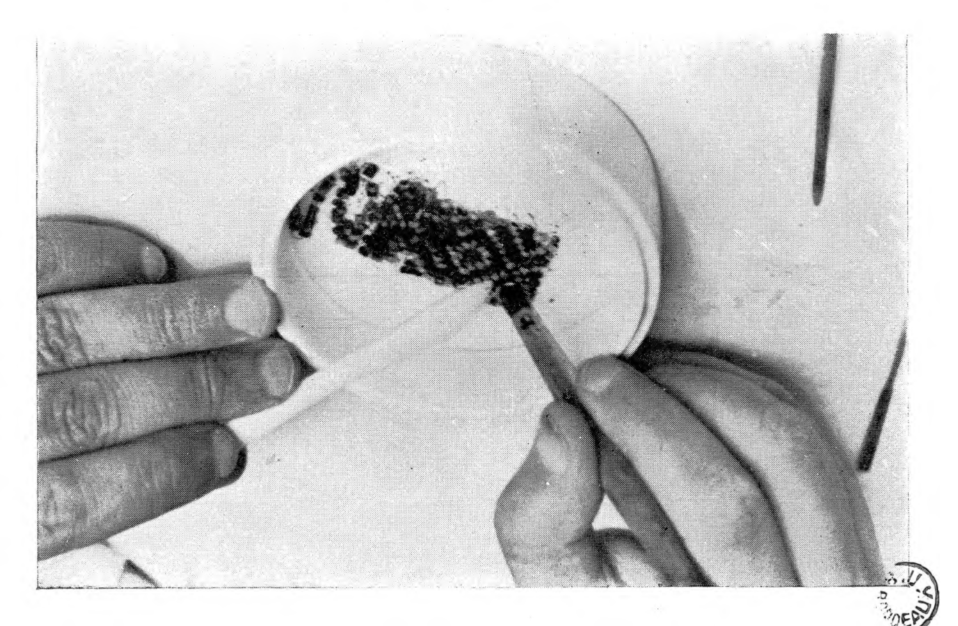


B. Restoration in progress.

RESTORATION OF THE NETWORK.

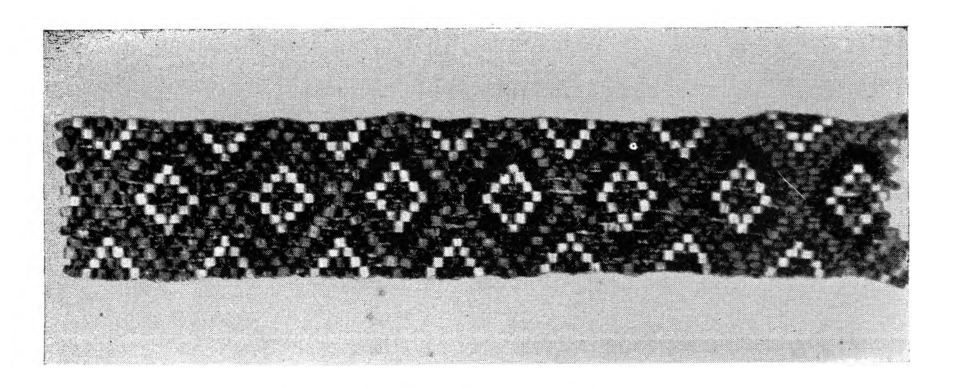


A. Removing the wax.

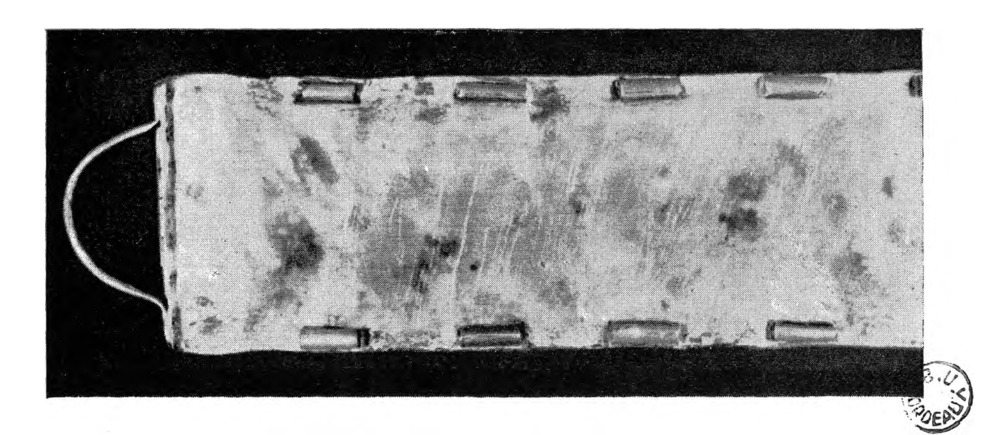


B. Cleaning the beads with benzine and alcohol.

THE DECORATIVE BEADS REARRANGED AFTER CLEANING.

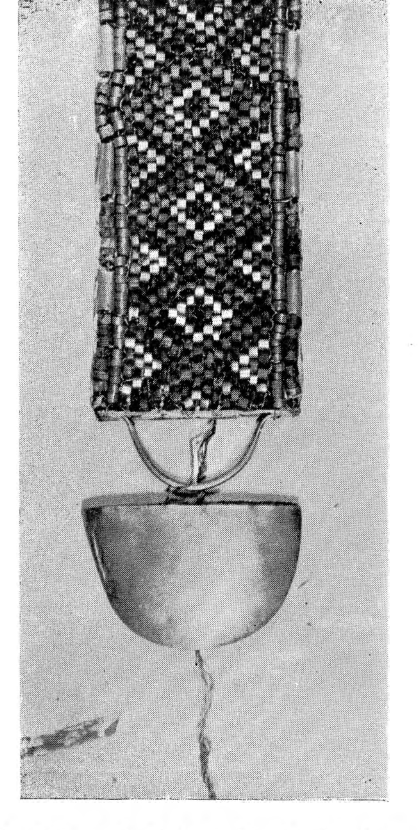


A. Part of the network after rearranging the beads.

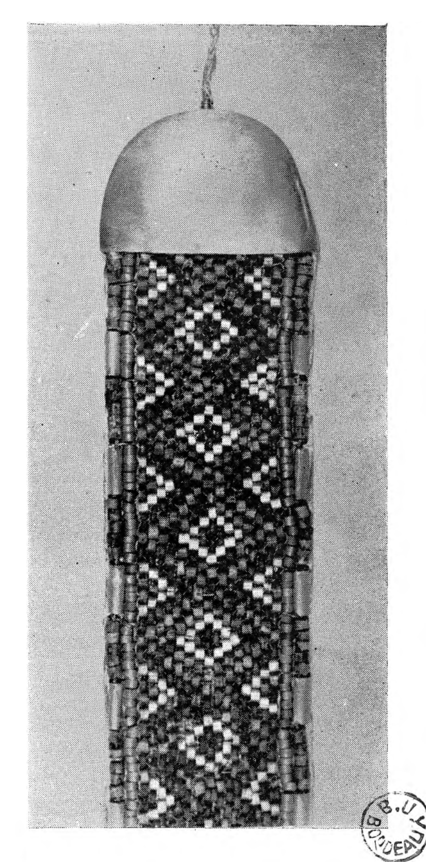


B. The golden band before fixing the decorative network.

FIXING THE NETWORK OVER THE GOLDEN BAND.

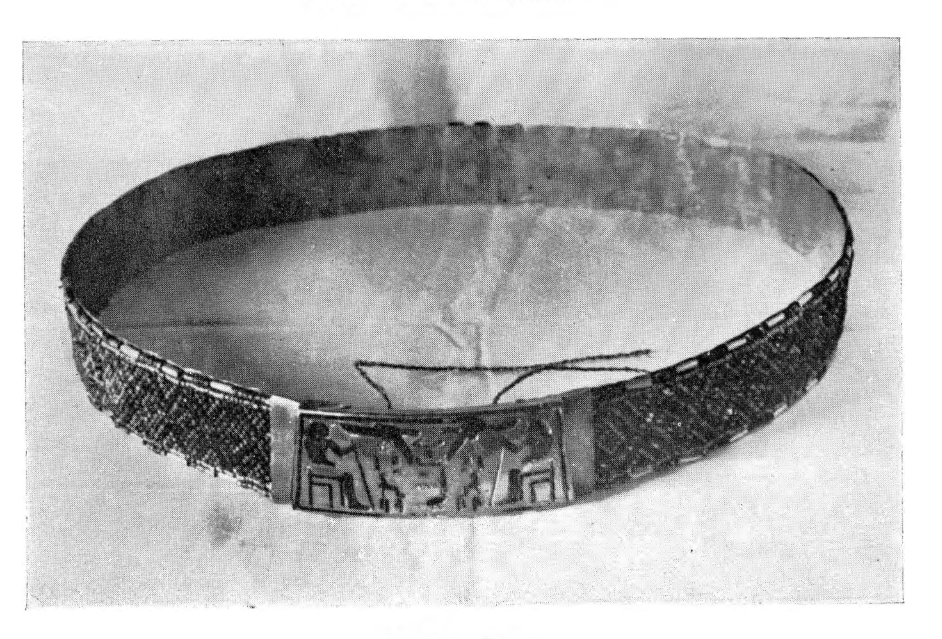


A. The end of the network, showing the wires before fixing the end piece.

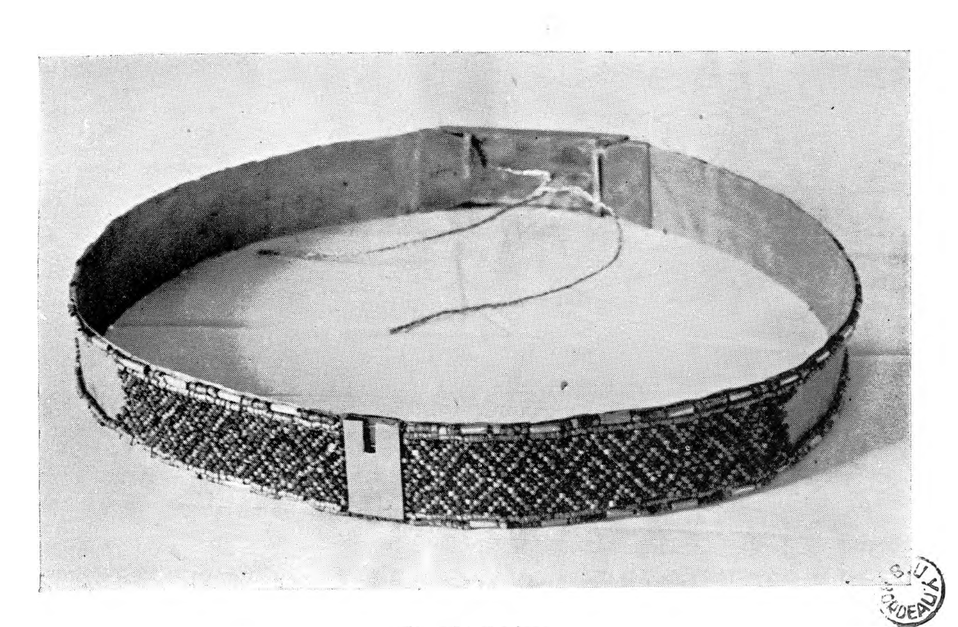


B. The end piece covering the ends of the wire net after fixing.

The belt after restoration.



A. Front view.



B. Back view.

DAS GRAB DES KRONPRINZEN SCHESCHONK, SOHNES OSORKON'S II. UND HOHENPRIESTERS VON MEMPHIS

VON

AHMAD BADAWI

GESCHICHTLICHE EINLEITUNG.

Seit der Zeit der 18. Dynastie beginnt die mit dem Kult des Götterkönigs Amon von Theben verbundene Priesterschaft trotz gelegentlicher Rückschläge ständig an Macht zu gewinnen. Eine wachsende Zahl von Amonspriestern wird bekannt, und die königlichen Beamten in Theben sind fast alle in irgendeiner Form auch mit der Verwaltung des grossen Tempelbesitzes befasst. Obwohl sich also die Amonspriester an der Spitze aller ägyptischen Priesterschaften halten, spielte auch die Priesterschaft von Memphis, dem Sitz des unterägyptischen Vezirs und des Kronprinzen als Oberbefehlshaber der Kgl. Garde, eine bedeutende Rolle (vgl. Badawi, *Memphis als zweite Landeshauptstadt im Neuen Reich*, S. 53-69). So wie aus Theben eine Anzahl einflussreicher Männer bekannt sind, die in ihrem Leben sowohl das höchste weltliche Amt als (thebanischer) Vizir, als das höchste geistliche Amt als Hoherpriester des Amon von Karnak bekleideten (so Hapuseneb unter Hatschepsut, Ptahmose unter Amenophis III.) sind einige Hohepriester des Ptah von Memphis im NR. bezeugt, die dort Vezire waren. Es wird auch kein Zufall sein, dass unter Thutmosis III. in der Person eines Ptahmose, der den Titel : [hieroglyphs] « *Fürst, Siegler des Königs, Sem-Obermeister des Handwerks* (= *Hoherpriester von Memphis*) » führte, uns der erste Hohepriester von Memphis aus dem NR. namentlich bekannt wird (vgl. Anthes, *ÄZ.*, 72, S. 61).

Besonders bezeichnend aber ist es für die wieder wachsende Bedeutung von Memphis, dass der König den in der ersten Hälfte der 18. Dyn. dem thebanischen Hohenpriester des Amon von Karnak vorbehaltenen Rang eines Propheten-Vorstehers von Ober- und Unterägypten, den die Ägyptologen mit «Kultusminister» wiederzugeben pflegen, d. h. des höchsten geistlichen Würdenträgers im ganzen Lande, mitunter an memphitische Hohenpriester verlieh (vgl. Badawi, *ebenda,* S. 63-69). Gerade unter Amenophis III. wird es deutlich, dass die geistliche Macht sich von Theben auf Memphis zu verlagern beginnt. Das erhellt aus der Tatsache, dass dieser König seinen Sohn Thutmosis, vielleicht den zeitweiligen Kronprinzen, nach Memphis schickte, und zwar nicht, wie es seit Thutmosis I. üblich gewesen war, als Oberbefehlshaber des Heeres, sondern als Hoherpriester des Ptah mit dem Rang als Propheten-Vorsteher von Ober- und Unterägypten (vgl. Badawi, *ebenda,* S. 69). Diese Tat Amenophis' III. bekundet Spannungen zwischen dem Königshaus und den thebanischen Priestern, die dann in der Krise der Amarnazeit mit aller Deutlichkeit in Erscheinung treten (vgl. Kees, *Das Priestertum im ägyptischen Staat,* S. 79 f. Dazu auch Badawi, *ebenda* S. 68-69). Von da an ist eine Bevorzugung von Memphis bis in die Ramessidenzeit unverkennbar. Sie wird besonders dadurch unterstrichen, dass im Gegensatz zu Theben das Amt des memphitischen Hohenpriesters mehrfach noch mit einem königlichen Prinzen besetzt wurde.

Als Königssöhne, die dieses geistliche Amt in Memphis bekleideten, sind ausser dem schon erwähnten Thutmosis bekannt :

1) Prinz Chaemwese, Lieblingssohn Ramses' II. (vgl. Badawi, *ebenda,* S. 64, 67, 119, 120, 123).

2) Der gleichnamige Prinz Chaemwese, Sohn Ramses' III. (vgl. Gauthier, *Livre des Rois,* III, S. 177). Dieser nennt sich

«*Sempriester des grossen Ptah, der südlich seiner Mauer ist, und Herr von Anchtaui, erster leiblicher Königssohn (von) Ramses Chaemwese*» oder «*Wedelträger zur Rechten des Königs, Sempriester des Ptah, leiblicher Königssohn (von) Ramses Chaemwese*».

Übrigens hatte sowohl Ramses II. wie sein ständiger Nachahmer Ramses III. einen weiteren Prinzen Meriatum mit dem Titel eines «Wedelträgers zur Rechten des Königs und Grössten der Schauenden des Re-Atum» zum Hohenpriester in Heliopolis eingesetzt (Gauthier, *Livre des Rois,* III, p. 96, Berlin 7347; bezw. Gauthier, *ebenda,* III, p. 177).

Mit dem Untergang der Ramessiden am Ende der 20. Dynastie bildete sich in Theben ein Gottesstaat des Amon unter Hohenpriesterkönigen, während in Tanis in Unterägypten eigene Könige, die ebenfalls zugleich Hoherpriester des dortigen Amonskultes waren, herrschten. Wie wir aus der Geschichte des Wenamon ahnen können, scheint das Verhältnis zwischen den beiden Regierungen nicht feindlich gewesen zu sein. Beiden drohte die Gefahr, dass sich ein mittelägyptischer Gottesstaat zwischen sie einschob, der sich auf die frischen Kräfte Libyscher Stämme stützte und in Herakleopolis das Hohepriestertum des Harsaphes innehatte. Mit Scheschonk I., dem Sohn eines Nemrut, hat diese Libysche Soldatenfamilie die Herrschaft über Gesamtägypten gewonnen (22. Dynastie).

Die geschickte Politik dieser Libyschen Dynastie erweist sich in dem Versuch, die Macht über Ägypten durch allmähliche Einflussnahme auf führende Priesterfamilien der Hauptstädte an sich zu bringen, und zwar von Herakleopolis aus zunächst in Memphis. Dies ergibt sich schon aus den zur Zeit des Ahnherrn Scheschonk und seines Sohnes Nemrut erworbenen Titeln weiblicher Familienglieder, beispielsweise als «Oberste Haremsdame des Ptah» (vgl. Kees, *Das Priestertum im ägyptischen Staat,* S. 174). Diese Verbindung festigte sich durch Verheiratung einer Schwester jenes Grossfürsten Nemrut mit dem Hohenpriester von Memphis Anchefensachmet, in dessen Familie diese Würde seit mehreren Generationen erblich gewesen zu sein scheint.

Beider Sohn Schedsunefertem war somit als Hoherpriester von Memphis ein richtiger Vetter Königs Scheschonk I. Dank dieses Rückhaltes bei der Dynastie blieb das Hohepriesteramt noch auf zwei weitere Generationen in der Familie des Schedsunefertem. Erst Osorkon II., der in Tanis begraben liegt und dort auch residierte, hielt es aus dynastischen Gründen für geraten, die wichtige Hohepriesterstelle in Memphis

mit direkten Abkömmlingen des Königshauses neu zu besetzen und dadurch an seine Person zu binden. Mit seinem ältesten Sohn, dem Kronprinzen Scheschonk wird eine neue Hohepriesterlinie eröffnet, die die angeheiratete Familie ablöste (Kees, *ebenda,* S. 183-184). Dieser Scheschonk wird auf verschiedenen Denkmälern, abgesehen von seinem Grab in Memphis, in folgender Form genannt :

A. Mit der ausführlichsten Titulatur auf einer Statue aus dem Serapeum (vgl. Gauthier, *Livre des Rois,* III, S. 344)

B. Auf einer Stele aus dem Serapeum, die bei Bestattung des dritten Apis unter der 22. Dynastie im Jahre 28 des Königs Scheschonk III. geweiht war, als .

C. Auf einem Scarabäus der Sammlung Petrie (Petrie, *History,* III, p. 248, 253, fig. 103. Newberry, *Scarabs,* p. 190, pl. 40, Nr. 8) steht .

D. Auf einem Scarabäus, den seine Mutter dem Prinzen zum Neujahr schenkte, heisst es . (Petrie, *ebenda,* p. 251 ; Newberry, *ebenda*).

Diesem Erbprinzen und Hohenpriester Scheschonk gehörte das von uns in Memphis wiedergefundene Grab.

Er ist übrigens der einzige ausdrücklich als Sohn der Hauptgemahlin Osorkons' II. Karoma, die eine Königstochter war, bezeugte Nachkomme; er starb aber anscheinend bereits zu Lebzeiten seines Vaters. Der sonst bezeugte Sohn Nemrut, der zunächst Hoherpriester des Harsaphes und Kommandant in Herakleopolis wurde und später Hoherpriester des Amon in Theben, war es jedenfalls nicht. Das ist für das Verhältnis beider Brüder wichtig.

LAGE UND AUFFINDUNG DES GRABES.

Das Grab des Erbprinzen Scheschonk wurde im Frühjahr 1942 bei Ausgrabungen gefunden, die ich in den ersten Kriegsjahren auf Kosten des Service des Antiquités und unter Assistenz von Mustafa el Amir, damaligen Inspektor von Sakkara, im Stadtgebiet von Memphis südlich Mitrahine durchführte. Die Fundstelle liegt etwa 250 m westlich von der Hütte mit dem Ramseskoloss, also ungefähr dort, wo die Planskizze von Petrie (*Memphis,* I, pl. I) den « Kom-el-Fakhry » verzeichnet. Unmittelbar östlich davon wurde später ein heiliger Bezirk angegraben, der eine Anzahl kleiner Heiligtümer der memphitischen Götter aus der Zeit Sethos I. bis Ramses II. umfasste. In unmittelbarer Nähe nördlich dieses Tempelbezirkes war kurz vorher ein Bauwerk für die Balsamierung der Apisstiere (*wʿb·t*) von uns freigelegt worden, dessen Hauptfunde aus der Zeit von Scheschonk I., der seinem Vetter dem Hohenpriester von Memphis Schedsunefertem die Erneuerung befohlen hatte (vgl. den schon bei Brugsch, *Thesaurus,* S. 817 abgebildeten Alabasterblock) bis Darius I. Mustafa el-Amir, im *JEA,* 34, S. 51 behandelt hat,—beide Bezirke trennt der heutige Weg Badraschen—Sakkara. Demnach wird auch der heilige Bezirk und die westlich anschliessenden Gräber im Altertum zum Westbezirk von Memphis "Anchtaui" gehört haben. Dort müssen auch die Totenkapellen für Könige des NR., von denen vor allem die für eine Statue Amenophis' III. gut bezeugt ist (vgl. Badawi, *ebenda,* S. 15-16), gelegen haben.

Das Grab des Erbprinzen Scheschonk gehörte zu einem Komplex dicht aneinandergebauter Grabkammern der 22. Dynastie, die soweit aufgedeckt, sämtlich Mitgliedern der Königsfamilie, vor allem solchen, die Hohepriester in Memphis waren, zu eigen waren. Ausser der Grabkammer des Scheschonk fanden wir das inschriftenlose Grab eines Grossfürsten der Ma(xyer) Takeloth ( ), der wohl ein auch sonst bezeugter Sohn des Erbprinzen Scheschonk war (vgl. Gauthier, *Livre des Rois,* III, p. 357, 359), unmittelbar daneben das eines *Harsiêse* und anschliessend das eines *Petiêse,* die beide ebenfalls den Libyschen Grossfürstentitel tragen. Bei ihnen handelt es sich

wohl um Söhne des Takeloth, also Enkel des Hohenpriesters Scheschonk (vgl. Badawi, *Annales du Service,* t. XLIV, p. 181).

Takeloth und Petiêse sind uns aus anderen Denkmälern, vor allem wieder Stelen aus dem Serapeum, als Hohepriester von Memphis bekannt (vgl. Kees, *Priestertum,* S. 184).

Die Anlage dieses Grabkomplexes ähnelt durchaus den Libyschen Königsgräbern in Tanis (darunter die Gräber des Vaters des Scheschonk, Königs Osorkon II., und dessen Nachfolgers Takeloth II.). Mit diesen hatte er ferner gemeinsam, dass er nicht in der alten Nekropolengegend (Sakkara) liegt, sondern die unmittelbare Nähe des Tempelbereiches der Stadt sucht, wo man die Gräber wohl besser geschützt wähnte. Dieselbe Eigentümlichkeit findet sich bei den Königsgräbern der Saitenzeit in Sais, also ebenfalls einer Dynastie Libyscher Abkunft. Sie sind bisher nicht gefunden, doch bezeugt Herodot (II 169) ausdrücklich, dass die Familiengräber dieser Saiten im Bezirk des Tempels der Athena (= Neith) lagen.

Da die Ausgrabungen am Platze in den Kriegsjahren nicht zu Ende geführt werden konnten, ist es vorläufig nicht möglich, einen Lageplan des Gräberkomplexes und anschliessenden Tempelbezirkes zu geben. Hier soll zunächst nur die dekorierte Grabkammer des Erbprinzen Scheschonk beschrieben werden, wie sie jetzt im Garten des Kairiner Museums (östlich des Hauptbaus) aufgebaut ist.

Ein Einzelstück aus dem Grabe, zugleich wohl das Glanzstück der Grabung, wurde bereits von mir *Annales du Service,* XLII, S. 1 ff. veröffentlicht, eine etwa 2,85 m. hohe Stele aus rötlichem Sandstein von König Amenophis II. In Ermanglung einer richtigen Bedachung der Grabkammer hatte man sie oben in die offene Grabkammer hineingelegt (s. Tafeln I, II, III A). Beim Bau musste man sich also ähnlich wie bei den gleichartigen Gräbern in Tanis (vor allem dem Takeloth II., vielleicht eines Stiefbruders des Erbprinzen Scheschonk) mit wiederverwandten Materialien aus älteren Bauten behelfen. Auch die Ausmeisselung der Königskartuschen des Haremheb am Architrav des Eingangswand, die offensichtliche Wiederverwendung älterer Blöcke an der übrigen Eingangswand (beachte die falsche Hand zwischen den beiden Ptahfiguren auf Tafel IV!) und die Wiederbenutzung eines Architravteils

über der Eingangtür innen (s. u.) weist auf diese Mängel. Vor allem scheint man für den Scheschonk keinen geeigneten Sarkophag beschafft zuhaben, denn unmittelbar unter der deckenden Stele kamen Mumienschmuck und Beigaben zum Vorschein (s. Tafel III B). Es sei dabei angemerkt, dass für die Bestattung des Enkels Petiêse als Aussensarg ein rötlicher Sandsteinsarkophag, dessen rechtmässiger Besitzer der grosse Graf von Memphis Amenophis gen. *Ḥwjj* aus der Zeit Ramses' II. war (vgl. Badawi, *Annales du Service,* t. XLIV, p. 181 f.), wieder verwendet wurde. Allerdings konnte man ihn in einen silbernen Innensarg betten, der bei Scheschonk gleichfalls fehlte (vgl. Badawi, *ebenda,* Taf. XXI).

In der folgenden Beschreibung werden die Wände nach den ursprünglichen Himmelsrichtungen der Anlage in Memphis bezeichnet, wobei zur Erleichterung für den heutigen Beschauer die der Neuaufstellung in Klammern beigefügt sind.

DIE GRABKAMMER.

Südwand (Südwand), oberer Türrahmen (s. Tafel IV), Darstellungen und Inschriften am Eingang zur Grabkammer aussen :

In der Mitte verläuft senkrecht die Beichrift . Rechts ist der falkenköpfige Sokar mit dem Scepter in der Hand, in der anderen ein Lebenszeichen abgebildet, darüber die Beischrift : . Hinter ihm steht Hathor bezeichnet als : . Vor Sokar sind drei Opfertische aufgestellt, auf jedem steht ein mit Blumen geschmückter Krug. Davor kniet opfernd ein König, dessen Kartuschen ausgemeisselt sind. Die geringen Zeichenreste scheinen auf Haremheb zu weisen, wozu der weiche Stil des Königskopfes gut passen würde. Hinter ihm kniete der verstorbene Prinz, von dessen Figur nur die Hälfte erhalten ist.

Links war eine Darstellung des Osiris, dessen Namen verloren sind. Davor kniet wiederum der König, von dessen Beischrift noch und erkennbar ist. Hinter ihm kniet wiederum der Verstorbene in seiner Tracht als Sempriester. Er hält einen Blumenstrauss in

der einen, ein Sistrum in der andern Hand. Davor die Beischrift [ ]. Darüber steht das Gebet :

« Mögst du geben, Opferbrot zu empfangen von deinem Opfer wie ein seliger von Memphis, für den Ka des Prinzen Scheschonk, des seligen, Sohn des Herrn der beiden Länder ».

Rechts vom Eingang ist der Gott Ptah zweimal abgebildet. Die erste Form heisst :

« Ptah, der schöngesichtige, Herr der Wahrheit, König der Götter, süss an Beliebtheit, der grosse Gott », die zweite *« Ptah, ...der die nützlichen Künste des Steinschneidens schuf ... für Scheschonk ».*

Es folgt eine Darstellung des betenden Prinzen in der Tracht des Sempriesters, von dessen Beischrift und oben erhalten ist. Er steht vor Anubis, der heisst. Darunter liegt ein Anubis schakalförmig auf einem Schrein, über den Rücken eine Geissel und das Scepter zwischen den Pfoten haltend .

Links vom Eingang bringt der Prinz einem falkenköpfigen Gott (Harendotes) Salbe dar; beim Gott steht . Vor dem Opfernden :

« Salbe darbringen dem Harendotes ».

Unterhalb wieder wie auf der anderen Seite der gelagerte Anubis

Links daneben in voller Höhe ein nach links gewendetes Bild des falkenköpfigen Sokar, der in einer von einem hockenden Falken gekrönten Kapelle steht. Sokar trägt die Atefkrone und hält Geissel und Krummstab. Er hat folgende Beischrift :

SÜDWAND (SÜDWAND), INNENSEITE (s. Tafel V).

Der die Tür deckende Architrav misst 1, 65 m. in der Länge bei 0, 43 m. Höhe. Sein oberer Teil fehlt. Die beiden grossen Kalksteinblöcke, die die Hauptdarstellung enthalten, sind mitsamt ihren in gutem Hochrelief ausgeführten Figuren und Inschriften vielleicht einem Heiligtum der Zeit Sethos' I. (ein solches lag ja ganz in der Nähe, s. o.), von dessen Kartusche noch ein Rest bei B, b erhalten ist (s. u.), entnommem. Seine Ausschmückung mit dem sog. Opfertanz des Königs beiderseits vor einer Gottheit ist gerade an Architraven der Ramessidenzeit sehr beliebt. Die rechts und links an der laufenden Königsfigur fehlenden Teile sind auf angestückten Blöcken in geringerem Tiefrelief ergänzt (s. Abb. 7).

In der linken Hälfte läuft der König, in der einen Hand drei Vögel, in der andern das Ruder haltend (zum Typ vgl. Kees, *Opfertanz des ägyptischen Königs,* S. 4 f; und *ÄZ.,* 52, S. 61 f.). Als Beischrift steht die ungewöhnliche Formel :

« Den Lauf nehmen, die Machtbegabten herbeibringen ».

Auf der rechten Hälfte hält der laufende König zwei Wasserflaschen in der Hand. Die Beischrift ist die gewöhnliche des sog. Vasenlaufes :

« Den Lauf nehmen, die Libation für die Herrin der beiden Länder herbeibringen ».

Vor dem König ist noch ein Rest der Kartusche d. h. *Stj-[mr]-n-[Ptḥ]* erkennbar. Bei den beiden Figuren der thronenden Gottheit, vor der ein Opfertisch steht, ist keine Beischrift erhalten; nach der Beischrift des Vasenlaufes könnte es Hathor sein. In der senkrechten, Mittelzeile ist noch das Ende ihrer Dankesrede an den König erkennbar :

« [Ich habe dir gegeben] alles Leben und Reichtum, alle Gesundheit, alle Dauer und Reichtum indem du auf dem Thron des Horus erschienen bist ».

An den beiden 1,20 cm. hohen und 0,30 cm. breiten Seitengewänden neben der Tür sind die vier Horuskinder dargestellt, je zwei an jeder Seite. Oben rechts sieht man *Dwꜣ-mwt-f* mit der Beischrift, unter ihm erkennt man noch Reste der Figur des *Ḥpj*. Links oben ist die Figur des *'Imstj* mit der Beischrift, darunter stand *Ḳbḥ-Śnw-f* (Name zerstört). Alle vier Figuren waren rot bemalt, Spuren sind noch erhalten.

WESTWAND (WESTWAND) (s. Tafeln VI und VII).

Masse : 3,30 m. × 1,30 m.

Die ganze Fläche ist dicht mit Darstellungen und Inschriften bedeckt. Sie lässt sich in drei Hauptfelder (A, B, C) einteilen (s. die nebenstehende Skizze.)

Abb. 1.

Oben läuft von links nach rechts über den Hauptfeldern A-B ein Textband. Das Feld A ist in zwei Register geteilt. Im oberen sieht man den Verstorbenen in der Tracht des memphitischen Sempriesters, der sein

Herz aus der Hand eines menschenköpfigen Gottes (vielleicht Geb) empfangen soll! Zu dieser Szene gehört eine sechszeilige Inschrift, deren vierte Zeile sich im unteren Teile der Darstellung zwichen den Figuren fortsetzt (auf der Photographie stark überschattet). Der Text enthält eine Fassung des beliebten Tb. Kap. 26 für die Übergabe des Herzens; leider ist er so zerstört, dass ein Vergleich mit Paralleltexten und eine Übersetzung untunlich ist. Im unteren Register führt der Gott Anubis den Verstorbenen an der Hand zum anschliessenden Totengericht. Darüber steht

Der Text des Schriftbandes über A und B beginnt erst im Bereich von B kenntlich zu werden und enthält die Begrüssungsrede des Verstorbenen an Osiris und die Totenrichter (vgl. Tb. Kap. 125 Einleitung) :

« Heil dir, grosser Gott, Herr der beiden Wahrheiten, Heil euch, ihr Götter, die in der Halle der beiden Wahrheiten (Gerichtshalle) sind! Ich bin zu euch gekommen, ich tat Rechtes und mein Abscheu war Unrecht. Ich bin ein Geschöpf des Osiris».

Unter diesem Spruch verläuft über das ganze Feld B ein Band mit symbolischen Figuren, die auf das Totengericht Bezug nehmen (z. B. rechts und links der Thotaffe, der das Herz gegen die Maatfeder abwiegt). Sie sind aus den Vignetten zum *Tb.* Kap., 125, in den Papyris bekannt (vgl. Naville, I Taf. 124-125, vom Pap. Aa.) Den gesamten unteren Teil nimmt der in 42 Register eingeteilte Text der sog. negativen Konfession des *Tb.*, Kap. 125 ein. Vor ihm eine senkrechte Zeile mit der Titulatur des Verstorbenen, der damit als Sprecher des Bekenntnisses bezeichnet werden soll.

Unter den einzelnen Feldern mit Namen des angerufenen Totenrichter und den Bekenntnisformeln ist jedesmal die hockende Figur des betr. Richters gezeichnet. Der Text lautet wie folgt :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14

15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42

Bei einem Vergleich mit den Texten, die zu der gleichartigen Darstellung in dem von Montet veröffentlichten tanitischen Grab Königs Osorkon II. Vaters des Scheschonk gehörten, fallen die starken Abweichungen zwischen beiden Gräbern auf. Nicht nur sind die Texte in Tanis meist etwas ausführlicher, besonders in den Bekenntnisformeln, auch die Anordnung der Reihenfolge der Totenrichter und der Bekenntnisse weicht so stark ab, dass man die Benutzung anderer Vorlagen als in Memphis annehmen muss. Das ist für die Überlieferungsgeschichte der Totenliteratur jener Zeit nicht unwichtig!

Zur Veranschaulichung diene eine Konkordanz zwischen beiden Gräbern, eingeteilt nach den Namen der Totenrichter und den Bekenntnissen, wobei zu beachten ist, dass im Grab Osorkons' II. die Totenrichter Nr. 20 und Nr. 30, ebenso die Bekenntnisse Nr. 9, 26, 27 ganz zerstört

sind, teilweise zerstört, aber z. T. auswertbar die Totenrichter Nr. 26, 27, 29, 32 sowie die Bekenntnisse Nr. 18, 34.

Nr. bei Scheschonk	bei Osorkon II. Totenrichter	bei Osorkon II. Bekenntnis
1 kein Bekenntnis ?		-
2	2 Var.	?
3	4	5
4	5	6? Var.
5	6	7 Var.
6	7 Var.	8
7	8	12 Var.
8	12	10
9	3? Var.	11
10	13 Var.	4 Var.
11	25 Var.	16 Var.
12	14	17 Var.
13	?	18? Var.
14	9 Var.	19
15	10 Var.	20
16	11 Var.	24 Var.
17	15 Var.	?
18	16	21 Var.
19	17 Var.	?
20	18 Var.	23
21 Ende der oberen Reihe	19 Var.	28
22	?	29
23	21	25
24	22	14 Var.
25	26?	35
26	23	8? Var.
27	28	33
28	29 Var.	22 Var.
29	24	38
30	33 Var.	37
31	34 Var.	15 Var.
32	35	?
33	36	36 Var.
34	37	?
35	38	12
36	32?	?
37	31	?
38	40 Var.	1
39	39 Var.	39
40	41 Var.	41
41	42 Var.	2? Var.
42	?	?

Den ganzen rechten Teil (C) der Wand füllen Darstellungen aus der Unterwelt, eingeteilt in drei Gruppen (s. Tafel VII). Den oberen Teil nehmen Abbildungen von Dämonen ein, die in oft schlangenbekrönten oder mit *ḫkr*-Ornamenten verzierten Schreinen hocken, die wohl Hüter an den Toren von Unterweltsräumen sein sollen. Dementsprechend zeigen sie schreckende Gestalten und sind mit Messern bewaffnet : es sind 7 in der oberen, 8 in der unteren Reihe, wovon der letzte Insasse ausgekratzt ist (sollten es also bloss 14 sein?). Oben rechts steht der Name des Verstorbenen.

Den Mittelteil nimmt die Darstellung des Totengerichts ein. Die Beischriften sind sehr fehlerhaft und weichen auch von den in der entsprechenden Darstellung im Grab Osorkons II. in Tanis (ed. Montet) ab.

Links steht der Verstorbene, anbetend die Hände an die Brust gelegt,

vor dem thronenden Osiris «*dem grossen Gott, Herrscher der Ewigkeit*». Hinter ihm stehen die beiden Wahrheitsgöttinnen mit der Feder auf dem Kopf. Die vordere wird als «*Maat, Tochter des Re*» bezeichnet, bei ihr steht «*die mich ewigen Ausgang erreichen lässt* (?)» ; die zweite heisst : «*die andere Wahrheit*» und vor ihr steht : «*die es richtig macht zu meiner Zeit* (?)». Bei dem Verstorbenen steht eine infolge schlechter Erhaltung unübersetzbare Rede beginnend mit : «*Ich bin gekommen......*»

Rechts schliesst die Waagescene an ; die linke Schale enthält das Herz, die rechte die Figur der Maat. An der Waage kniet Anubis und hebt das als recht befundene Herz dem rechts thronenden Osiris entgegen. Dazu gehört die Beischrift :

«*Der von der Gotteshalle* (*Anubis*) *sagt : Das Waagelot ist richtig nach seinem Stand. Die Waage ist gefüllt mit...* (?) *in der Hand des Osiris*».

Rechts unterhalb der Waage liegt die übliche Figur der sog. Fresserin. Zu ihr soll wohl die zweizeilige Beischrift oben «*Der die Feinde des Herrn des Westens vertreibt, der handelt gegen das Unrecht*» gehören. Vor Osiris steht der Gott Thot, der das Ergebnis dem thronenden Gott meldet, dabei :

Der Herr von Schmun, er sagt : «Lasse ihm sein Herz an seinen Platz gegeben werden ...» (der Schluss sicher fehlerhaft).

Im unteren Feldteil folgen wieder Darstellungen, die aus den Unterweltsbüchern und den illustrierten Papyris bekannt sind : im oberen Register 7 Dämonen in Gemächern (Torhüter), darunter eine Reihe von 14 Unterweltsdämonen mit verschiedenartigen Köpfen (vgl. Vignetten zu Sprüchen an den Toren des Jenseits Tb. Kap. 144-146 bei Naville, *Todtenbuch*, I, taf. 154-158). Von diesen Dämonen sind : krokodilköpfig, Nr. 1 ; ibisköpfig, Nr. 2 ; löwenköpfig, Nr. 3 ; widderköpfig, Nr. 4, 6, 8, 10, 14 ; kuhköpfig, Nr. 5, 9 ; menschenköpfig. Nr. 7, 13 ;

hasenköpfig, Nr. 11; alle tragen einen ährenartigen Blütenstengel, ausserdem ein Messer. Texte enthält dieser Teil nicht.

NORDWAND (NORDWAND) (s. Tafel VIII).

Die Rückwand der Grabkammer enthält die schon durch die Grösse der Figuren hervorgehobene Hauptdarstellung. War die äussere Eingangswand wesentlich den memphitischen Gottheiten und den Totengöttern vorbehalten, so sind es hier die heliopolitanischen Hauptgottheiten. Nebeneinander thront Atum mit der Doppelkrone und Hathor, mit der Geierhaube geschmückt; dazu die Beischriften und .

Rechts und links, also beiderseits der Götterpaares gedacht, stehen zwei Djedpfeiler. Aus dem linken wachsen zwei Arme, die über einem Lebenszeichen die Sonnenscheibe halten, der rechte, sehr zerstörte Pfeiler wird unten von den Osirisschwestern Isis und Nephthys (auf Tafel VIII ganz im Schatten) gehalten und ist von der über Widderhörnern aufsteigenden Doppelfeder mit Sonnenscheibe bekrönt : beide Pfeiler sollen Symbole der aus der Unterwelt, dem Reiche des Osiris, wiedergeborenen Sonne sein. Aus diesem Grunde sind sie Atum-Hathor zugesellt. Links über dem Djedpfeiler die Beischrift . Zur Symbolik der beiden Djedpfeiler in Mendes in Verbindung mit der Sonne vgl. die Erklärung Tb. Kap. 17 Abschn. 21 (*Urk.*, V, 48-50). besonders die *Urk.*, V, 50, abgebildete Vignette aus dem ramessidischen Pap. Ani.

OSTWAND (OSTWAND) (s. Tafeln IX, X, XI).

Der oberste Teil der Wand ist zerstört, nur an beiden Enden ist die oberste Steinlage mitsamt ihren Inschriften erhalten (s. Schema bei 1 und 2).

Die Wandeinteilung verdeutlicht folgendes Schema :

Die obere Wandhälfte nehmen auch sonst bekannte mythisch-kosmische Darstellungen von der Sonnenbahn und dem Unterweltsreich des Osiris ein. Ganz rechts steht der Verstorbene in Gebetshaltung; dazu die

Beischrift . Das Bild vor ihm zeigt die Sonnenbarke, die von je drei Figuren gezogen wird. Die obere Reihe der widderköpfigen sollen die Seelen von Pe sein, dabei ......; die unteren menschenköpfigen die Seelen von Nechen . Das Boot wird ausserdem durch vier göttliche Wesen mit

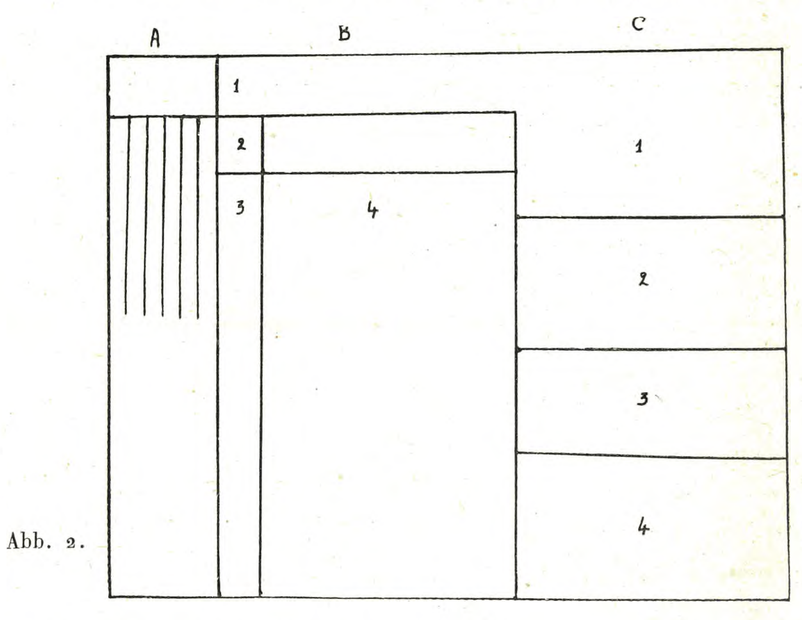


Abb. 2.

-Zeichen auf den Köpfen in die Höhe gehalten. Bei den Figuren im Boot sind vom Gott in der Kapelle, ebenso von den zwei Gottheiten (die vordere weiblich) im Vorschiff die oberen Hälften zerstört. Hinten steuert ein falkenköpfiger Gott. Das ganze Bild wird links von einer Reihe von ursprünglich vier unbenannten Göttern mit Widderköpfen und der Sonnenscheibe darauf abgeschlossen, die oberste Figur fehlt jetzt.

Das Mittelfeld (B) nimmt eine Darstellung der Himmelsgöttin Nut ein, unter ihr der Luftgott Shu mit der Beischrift « *Schu, er trägt die Nut*».

Die erhobenen Arme des Schu werden seinerseits durch zwei widderköpfige Götter gestützt, von denen der rechte als , der linke als benannt wird. Unterhalb des Schu die unbezeichnete Figur des ermüdet hinsinkenden Erdgottes Geb. Neben den aufgestützten Armen der Nut findet sich noch die Beischrift « *Der Himmel, der Rê erhebt; Nut, die die Götter gebar*».

Den Sinn des ganzen Bildes gibt der vor der Figur des Schu beigeschriebene Text :

« Re, er geht ein ins Lebensland. »

Die Darstellung wird umrahmt von Gruppen anbetender Figuren in je drei Reihen : in der obersten links eine knieende, dahinter zwei stehende Figuren, rechts eine knieend anbetende, gefolgt von drei stehenden Gestalten (Oberteile zerstört). In der mittleren Reihe links zwei widderköpfige Figuren ; vor der ersten steht « *Verehrung seitens der Neunheit* » : vor der zweiten . Rechts steht ein Widder, ein Seelenvogel mit Menschenkopf und ein anderer Widder (Beischriften dazu).

In der untersten Reihe sieht man links eine knieende Gestalt anbetend mit teilweise zerstörtem Menschenkopf und einer sehr undeutlich eingeritzten Beischrift .

Rechts ist ein gewinkelter Bau(?) mit einer knieend anbetenden Menschengestalt daneben abgebildet. Die fast ganz zerstörte Beischrift —› begann mit .

Ein ähnliches Nutbild ist im Grab Osorkons II. in Tanis vorhanden (ed. Montet, Taf. 25), doch zeigt es erhebliche Abweichungen besonders in den Beischriften. In Tanis wurde also eine abweichende Vorlage benuzt. Das dritte Hauptfeld (C) wird von einer Darstellung aus dem Unterweltsbereich des Osiris, in das der Sonnengott nach der Legende des Nutbildes eintritt, besetzt. Hier am Wandende sind die Darstellungen besonders flüchtig ausgeführt, sodass manche Inschriften kaum lesbar sind.

Der Sitz des Osiris steht auf dem tragbaren Festkorb, gleich der Königssänfte beim Sedfest, er ruht auf einem mehrstufigen Sockel, durch den eine langgestreckte Schlange zieht. Am Fusse des Untersatzes steht « *Thron des Osiris* ». Vor ihm war das *ỉmj-wt* Zeichen aufgerichtet, und von einer dem Osiris zugewandten Gestalt ist eben noch Fuss und Arm erkennbar. Nach Beischriftresten darüber war es Thoth. Hinter ihm folgt noch ein falken-

köpfiger Gott namens . Unten am Fusse des Thrones erkennt man ein kleines Boot, in dem eine Figur hockt. Es wird von einer nach rechts schreitenden Figur geschleppt. Die sehr undeutliche Inschrift darüber erklärt .

Hinter Osiris sieht man zunächst die Göttin Maat, die Osiris umfasst, bezeichnet als ..., darauf folgt eine Gottheit, die zwei Schlangen in dem Händen hält, bezeichnet als . Unterhalb und schwer erkennbar noch die Figur eines Tieres (Widder?) namens « *Schicksal* ». Über Osiris ist folgender Beischriftrest lesbar .

Hochaufgerichtet vor dem Gesamtbild und überragt vom Kopf der Thronschlange steht eine Schlangenköpfige Hütergöttin mit Messern in der Hand. Die Inschrift darüber lautet, obwohl keine Darstellung des Verstorbenen vorhanden ist .

Auch von diesem Bilde mit dem Schlangenthron des Osiris enthält das Grab Osorkons' II. in Tanis eine Paralleldarstellung (ed. Montet, Taf. 24), auf der insbesondere unter den Nebenfiguren die im Scheschonkgrab fast unkenntliche Figur des Widdergottes deutlich ist.

Der untere Wandstreifen enthält eine Anzahl Bilder, meist ziemlich kleinen Formates, die zu den beigeschriebenen Texten aus dem Totenbuch gehören. Dies sind die Kapitel 89, 118, 138, 152. Sie zählen nicht zu den am meisten verbreiteten Texten aus dem Totenbuch des NR. Mit Ausnahme von Kap. 118 (« *Spruch für das gelangen nach Rosetau* »), das sich bereits im Zweiwegebuch auf Särgen des MR. findet (Berliner Sargboden, Kap. 12 a, Z. 3 f., Kairo 28083 ; Lacau, *Sarc.*, I, p. 190, Nr. 10) und von dort aus in einige NR.-Fassungen des Tb. Kap. 144 (z. B. Pap. Nu 26, 2-4) übergegangen ist (Sprüche, die vom Toten an den Jenseitstoren zu sprechen sind), ist bisher,— und das gilt auch für die sehr häufigen, hier auf der Westwand angebrachten Totenbuchkapitel 26 und 125,—keine in einer MR.—Fassung unter den sog. Coffintexts nachweisbar. Trotzdem zeigt der Sprachstil (deutlich z. B im Kap. 89), dass alle diese Sprüche der Stufe der Sargtexte angehören. Das gilt auch für ihren mythischen Gehalt, der im memphitisch-heliopolitanischen Bereich wurzelt. Infolge dieser langen Tradition

erscheinen die Texte im Scheschonkgrab in so verderbter Gestalt, dass eine Übersetzung nicht überall möglich bezw. sinnvoll wäre (z. B. im zweiten Teil des Kap. 89). Die Wiedergabe im Scheschonkgrab der 22. Dynastie schliesst sich durchgehends den Abschriften der späteren Ramessidenzeit, von den bei Naville in seiner Totenbuchausgabe benutzten Handschriften besonders auffällig dem Pap. Pi aus der 20. Dynastie an. Die vier auf der Nordwand vorkommenden Totenbuchkapitel sind sonst bezeugt.

Kap. 89 bei Aa, Cc, Pd (Naville), ausserdem in dem Pap. Nu (18. Dyn.).
Ani (ramessidisch) und Katseshni (ed. Naville) 21. Dyn.

Kap. 118 bei Aa, Lb, Ai, Pi (Naville), ausserdem im Pap. Nu, Jouya. (18. Dyn.) Katseshni und Greenfield (21. Dyn.).

Kap. 138 bei Ik, Pa, Pb, Pi (Naville), ausserdem im Pap. Nu (18. Dyn.), Katseshni und Kamare (21. Dyn.).

Kap. 158 bei Ik, Pa, Pb (Naville), ausserdem im Pap. Nu und Katseshni.

Alle vier Kapitel finden sich demnach nur im Pap. Nu aus der 18. sowie dem Pap. Katseshni aus der 21. Dynastie.

Der untere Wandteil beginnt rechts (Feld D) mit einer Darstellung (vgl. Tafel IX), wo der Verstorbene in seiner Tracht als Sempriester (mit der Seitenlocke) anbetend vor dem abydenischen Osirisfetisch (Kopfreliquiar, umwunden von einer vorn mit Doppeluräus versehenen Binde, oben die Doppelfeder) steht. Hinter diesem (auf der Photographie durch Schatten verdeckt) das bekannte Symbol des Imiut. Beigeschrieben ist der Text des Tb. Kap. 138, der « Spruch für das Eintreten in Abydos ».

NN.

a) Die Paralleltexte haben *ỉmjw*.—*b*) wie Pi.—*c*) lies *ḥśfw*.—*d*) wie Pi.—*e*) wie Pi.—*f*) wie Pi.—*g*) wie Pi.—*h*) Fehler für —*i*) vgl. Pi.—*j*) lies *ỉt-f*.—*k*) dieselbe missverständliche Schreibung in Pi, richtig bei I *k* —*l*) schlechte singuläre Variante. —*m*) lies nach Pi.

« *Osiris NN. spricht : Oh ihr jene Götter, die in Abydos sind, der ganze versammelte Götterrat! Kommt doch zu mir in Jubel nahend, um meinen Vater Osiris zu schauen, den revidierten, vor dem ich zuerst hervorging.*

« *Ich bin ja dieser Grosse (= der älteste Sohn Horus), der Herr von Ägypten, der Erbe des roten Landes insgesamt, dessen Sieg über seine Feinde nicht übertroffen werden kann, der den Räuber (Seth) daraus vertrieb und die Kraft des Bösartigen zum Schweigen brachte, ein Herrscher der Massen, der König ist im Haus seines Vaters. Ich habe Recht erhalten, da meine Stimme richtig war, ich habe Macht über alle meine Feinde* ».

Das nächste Bild (E) stellt den Verstorbenen, wieder in seiner Tracht als Sempriester, dar, den der Gott Anubis über eine Art Rampe ansteigend zur Tür eines Gebäudes führt. Links davon die Figur des Verstorbenen, der mit der Hand an der Tür des Gebäudes anklopft. Darüber die Beischrift des Anubis : und anschliessend der stark verderbte Text des Tb. Kap. 118 « Spruch für das Gelangen nach Ro-setau ».

NN.

NN.

a) Fehler für vgl. Aa. b) wie Pi, besser in Aa ꜣḫw.—c) vgl. Pi.—d) die übrigen Hs. des NR. haben mʿb.—e) ergänze ỉkw·f) vgl. die Schreibung Pi.

« *Osiris NN. spricht : Ich bin in Ro-setau geboren, mir werden Verklärungen gegeben seitens derer, die zu den Edeln von Pe gehören, zusammen mit Osiris.* « *Ich (das folgende sind eigentlich die Worte des Anubis, der den Toten nach Ro-setau geleitet!) mühe mich (šspj ỉkw) in Ro-setau beim Geleiten des Osiris (des Toten) an den beiden Stätten des Osiris. Ich bin einer, der sie (so!) führt an den beiden Stätten des Osiris.* »

Im Felde (F) folgt eine Darstellung des Sonnenschiffes (s. Tafel X) mit einer Kapelle darin. Rechts und links davon stehen Isis und Nephthys. Das Steuer führt ein falkenköpfiger Gott. Zwei weitere Gottheiten stehen im Vorschiff. Rechts vier Krokodile, die ihren Kopf zu dem davonfahrenden Sonnenschriff umwenden.

Unter dem Sonnenschiff der ausgespannte Himmel, der auf zwei Stützen ruht; darunter in drei Reihen anbetende Gestalten, in den oberen beiden menschliche, unten Seelenvögel mit Menschenköpfen. Rechts und links vom Himmelsbild je vier Paviane mit anbetend erhobenen Pfoten.

Das letzte Hauptfeld (G) der unteren Wandhälfte ist zweigeteilt. Im der oberen Reihe steht rechts der verstorbene Prinz und legt seine Hände an ein Bauwerk mit Hohlkehle und Spitzdach (Grabkapelle mit Pyramidenfassade). Dabei steht der wieder stark verderbte Text des Tb. Kap. 152 « *Spruch für das Bauen eines Hauses* ». (der Titel korrekter in Pap. Pb.).

a) NN. Pb.—b) Ik.—c) Ik.—d) sonst *r ḳd ḥt·f ỉmj·t tꜣ*.—e) von hier an nicht im Text des Tb. Kap 152 im NR; vgl. aber den Text des Tb. Kap. 118 (s. o.) aus dem Zweiwegebuch!

« *Osiris NN. spricht : Osiris ist einer, der von selbst heraneilt* (?). *Die Menschen, die Söhne ihrer Väter geben Lobpreis, wenn sie sehen, dass Seschat den Fluchtstab (lies* nbꜣ·t?) *bringt und Anubis den Spruch für den Osiris NN. ausruft :* « *Die Erde hat es gebaut, sein Grundriss ist in Heliopolis, sein Umfang in Alt-Kairo, (seine) Vorhalle in Letopolis....* »

In der linken Hälfte dieser Reihe sitzt der Verstorbene mit seiner Frau in einem Segelboot, das ausserdem von vier menschlichen Wesen geschleppt wird. Vor dem Toten, der eine Blume in der Hand hält, steht ein mit Wein und Brot besetzter Tisch. Wahrscheinlich sollen zu diesem Bilde die letzten 6 nicht zu Tb. Kap. 152 gehörigen Textzeilen, die vom Geleiten des Toten an der Stätte von Ro-setau handeln (vgl. ähnlich im Tb. Kap. 118), gehören!

In der Reihe darunter (H) sieht man rechts die Mumie auf der Bahre, auf der sich der Seelenvogel (Bai) niederlässt. Weiter links steht der Prinz in seiner Priestertracht, hinter ihm seine Frau (die wir sonst im Grab nicht sehen und die nirgends mit Namen genannt wird) in Anbetung vor der Hathor-Kuh, die von Papyrusgestrüpp umgeben, aus einem Berge (also nach thebanischem Muster) hervortritt. Sie heisst « *Hathor Herrin des Westens, Herr(in?)....* » (die Schriftzeichen sind hier besonders flüchtig eingeritzt). Vor ihr zwei Opfertische. Über der Mumie mit der Seele steht der Titel des Tb. Kap. 89 « *Spruch, die Seele sich einem Leichnam zugesellen zu lassen für den Osiris NN.* »

Der wieder äusserst verderbte Text folgt vor den beiden Betern :

NN.

a) wie Pi.—*b)* Aa.—*c)* vgl. Pi ; besser in Aa : .—*d)* lies *ir wdf bꜣ pn.*—*e)* vgl. Pi. —*f)* vgl. Pi —*g)* ist beim Zeilenübergang ausgelassen.—*h)* vgl. Pi.—*i)* Pi.

« *Oh du Bringer, oh du Läufer befindlich in seiner Halle, grosser Gott, gib, dass meine Seele zu mir komme an jedem Ort, an dem sie ist! Wenn, diese Seele zögert* (wdf), *dann wirst du das Horusauge gegen dich aufgestanden finden!* [*Das Folgende unübersetzbar verderbt*] *Meine Seele hat* (*ihre*) *Verklärungen* (*Sprüche*) *erfasst an jedem Ort, an dem sie ist.* [Der Schlusssatz wie bereits im Pap. Pi völlig verderbt].»

Von den nach Abheben der grossen Stele zutagegekommenen Beigaben (ein Sarg wurde, wie schon gesagt, nicht gefunden), gebe ich anhangsweise eine kurze Liste und behalte mir vor, auf einzelne Stücke an anderer Stelle näher einzugehen.

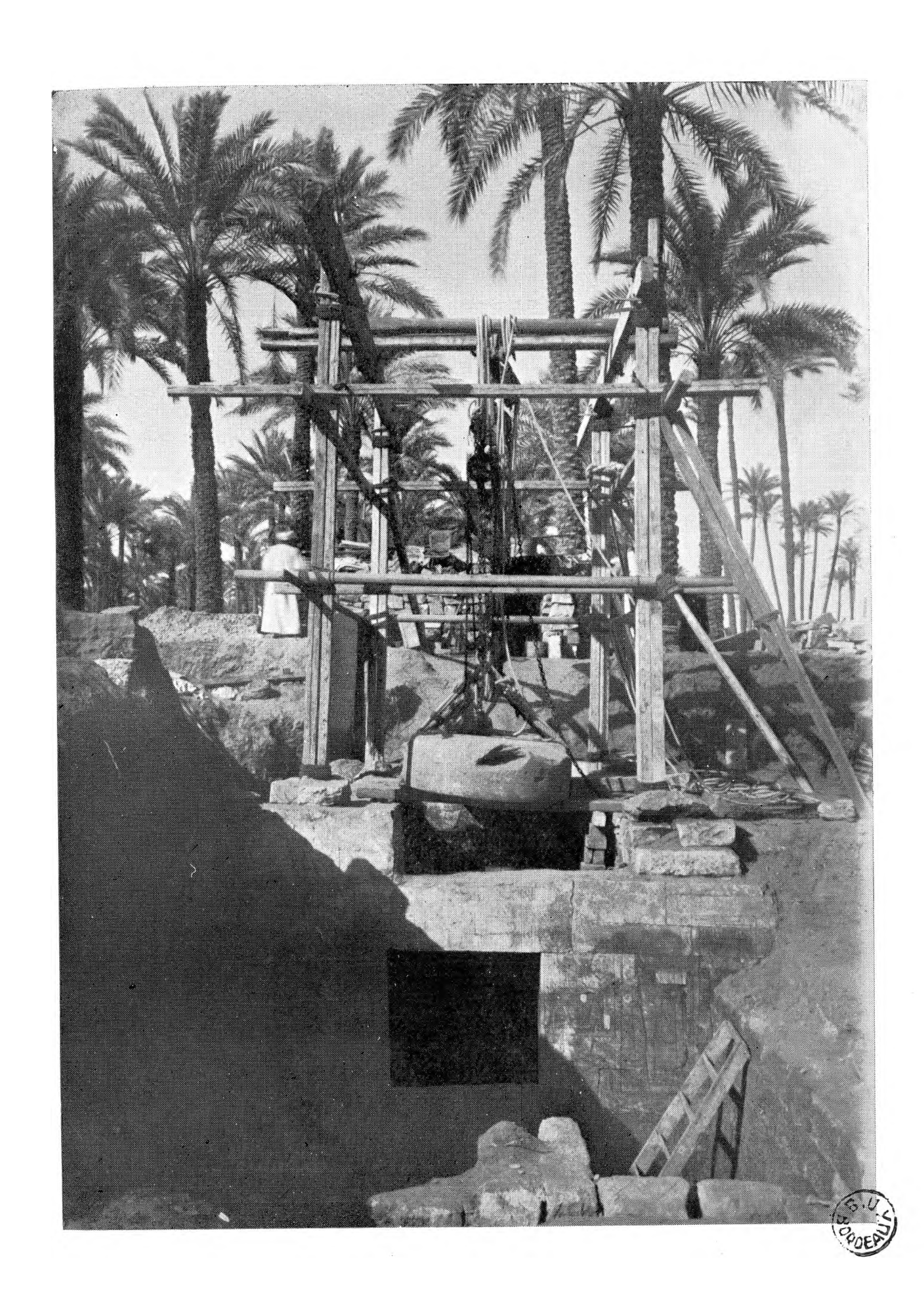
KURZE LISTE DER GRABBEIGABEN.

Vier Eingeweide-Krüge aus Alabaster mit Inschriften. Höhe durchschn. 339-395 (vgl. Tafel XII A).
Etwa 200 schawabti-Figuren aus blauer Fayence und mit Inschriften. Nur 51 Stücke sind gut erhalten (vgl. Tafeln XII B, XIII A).
Zehn Fingerhüte aus Gold (vgl. Tafel XIII B).
Neun Zehenhüte aus Gold (vgl. Tafel XIII C).
Eine Phallustasche aus Gold (vgl. Tafel XIV A).
Decke für Seitenlocke aus Gold (vgl. Tafel XIV B).
Krumme mit Glas eingelegte Binde vom Seitenlockenschmuck aus Gold (vgl. Tafel XIV C).
Gleiche (nur etwas kleinere) Binde (vgl. Tafel XIV C).
Ein goldener Seitenlockenschmuck bestehend aus einer Binde mit 9 daranhängenden Ketten, deren Enden lotusförmig sind (vgl. Tafel XIV C).

Seitenschmuck-Anhänger aus drei Ketten mit 30 lotusförmigen Gehängen (aus Gold) (vgl. Tafel XIV D).
Ein goldenes Armband mit papyrusförmigem Verschluss und mit Inschriften an der Innenseite (vgl. Tafel XV A).
Fussring, der wohl einen Anhänger gehabt hat (aus Gold) (vgl. Tafel XV A).
Ein Paar Ohrringe (aus Gold) vgl. Tafel XV B.
Eine kleine Stele zum Schutz gegen die bösen Tiere : Horus mit dem Kopfe des Bes. Inschriften sind auf der rechten, linken und Rückseite. Das Ganze ist aus grünlichem kristallinischem Kalkstein (vgl. Tafel XV C).
Herzskarabaeus mit Inschriften aus grünlichem Stein (vgl. Tafel XV D).
Amulett in Form eines Hathorkopfes aus Gold (vgl. Tafel XV E).
Amulett in Form eines Hathorkopfes aus Lapislazuli mit Gold eingelegt (vgl. Tafel XV F).
Kette von 22 winzigen Kauri (muscheln), aus Gold (vgl. Tafel XV G).
Kette von 16 *wꜣḏ.t*-Augen, aus Gold (vgl. Tafel XVI A).
Kette von 15 *wꜣḏ.t*-Augen (zwei aus Achat) Lapislazuli (vgl. Tafel XVI B).
Vier Osirisfiguren (Amulette), 3 mit hinzugefügter Basis (vgl. Tafel XVI C).
Vier Nephtysfiguren (Amulette), aus blassrotem Kalkstein (vgl. Tafel XVI C).
Vier Isisfiguren (Amulette), aus blassrotem Kalkstein (vgl. Tafel XVI C).
Vier Anubisfiguren (Amulette), aus blassrotem Kalkstein (Tafel XVI C).
Vier Toerisfiguren (Amulette), aus blassrotem Kalkstein (Tafel XVI C).
Vier Amulette : Zwei als *wꜣḏ.t*-Säulen, eine Katze, ein Uraeus aus blauer Fayence (vgl. Tafel XVI C).
Vierzehn kleinere Amulette : geierförmig, falkenförmig, und uraeusförmig alle aus Elektrum (vgl. Tafel XVI D).

Ahmad Badawi.



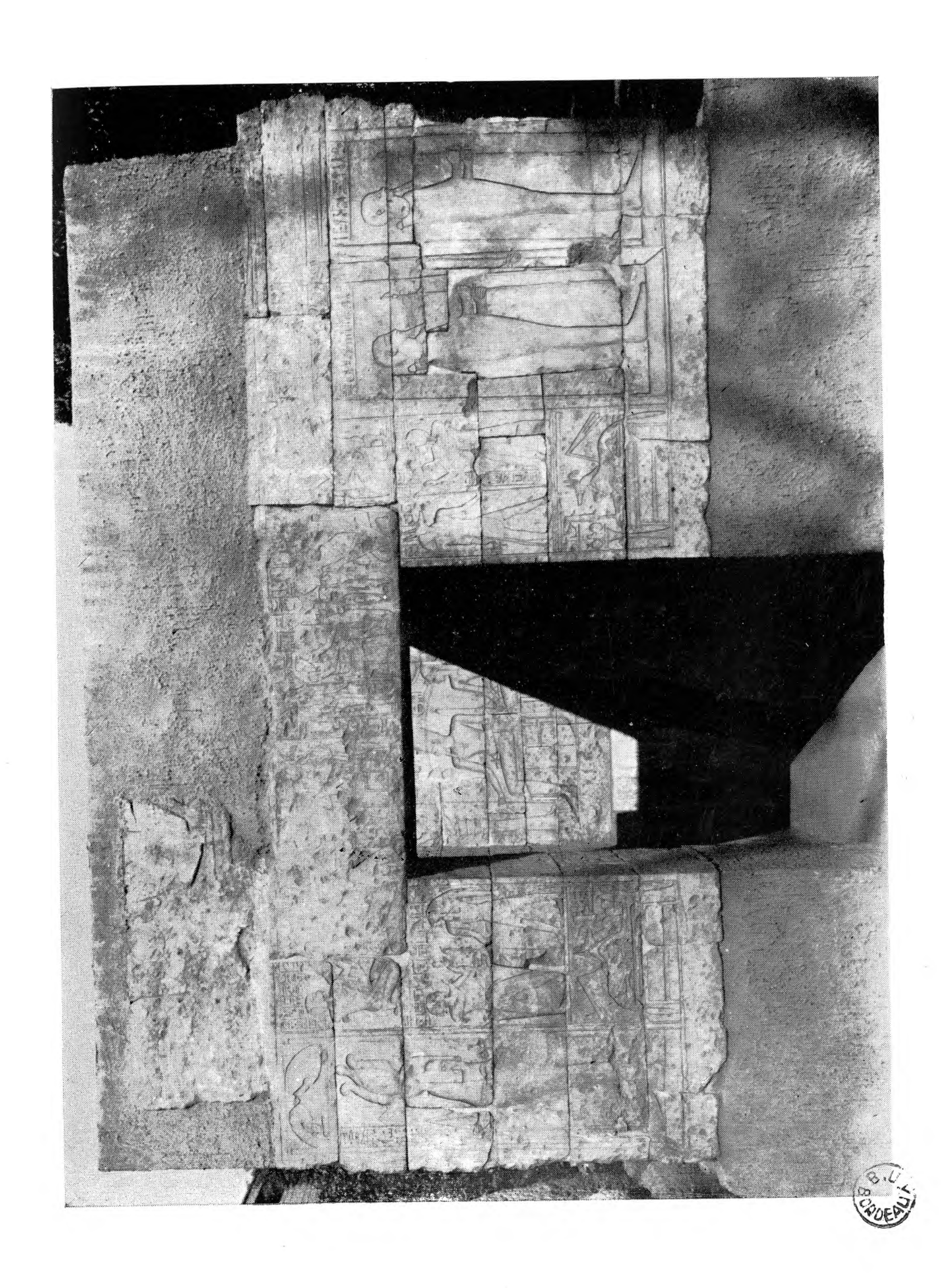




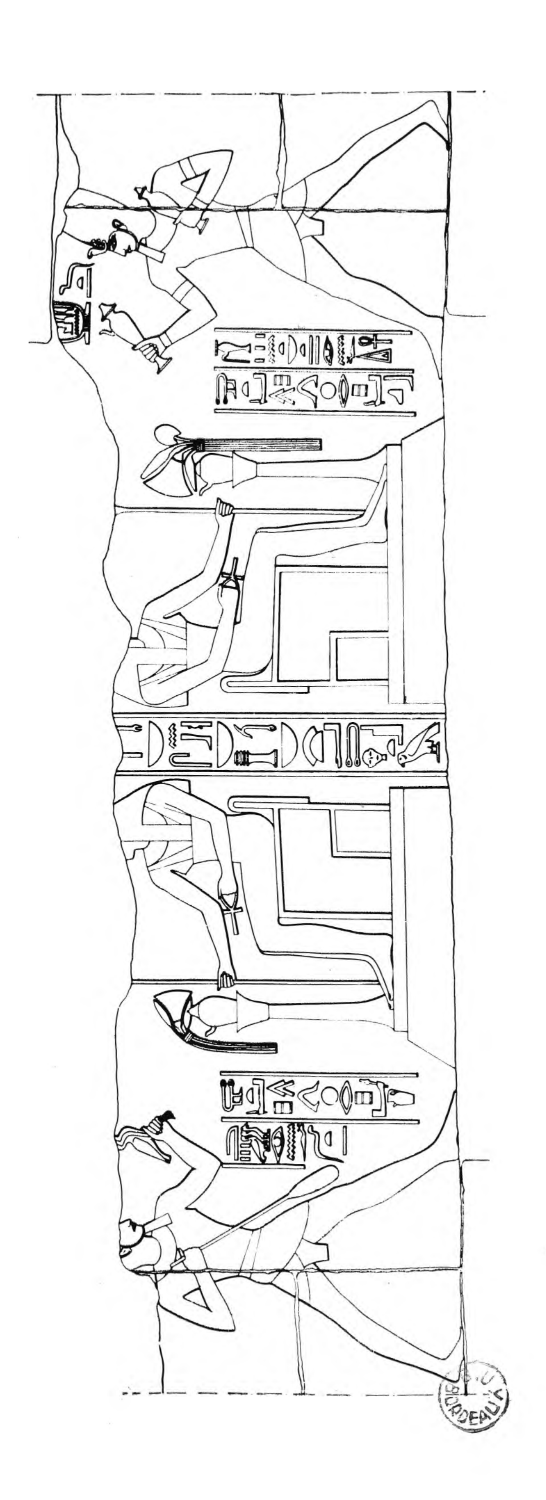
A

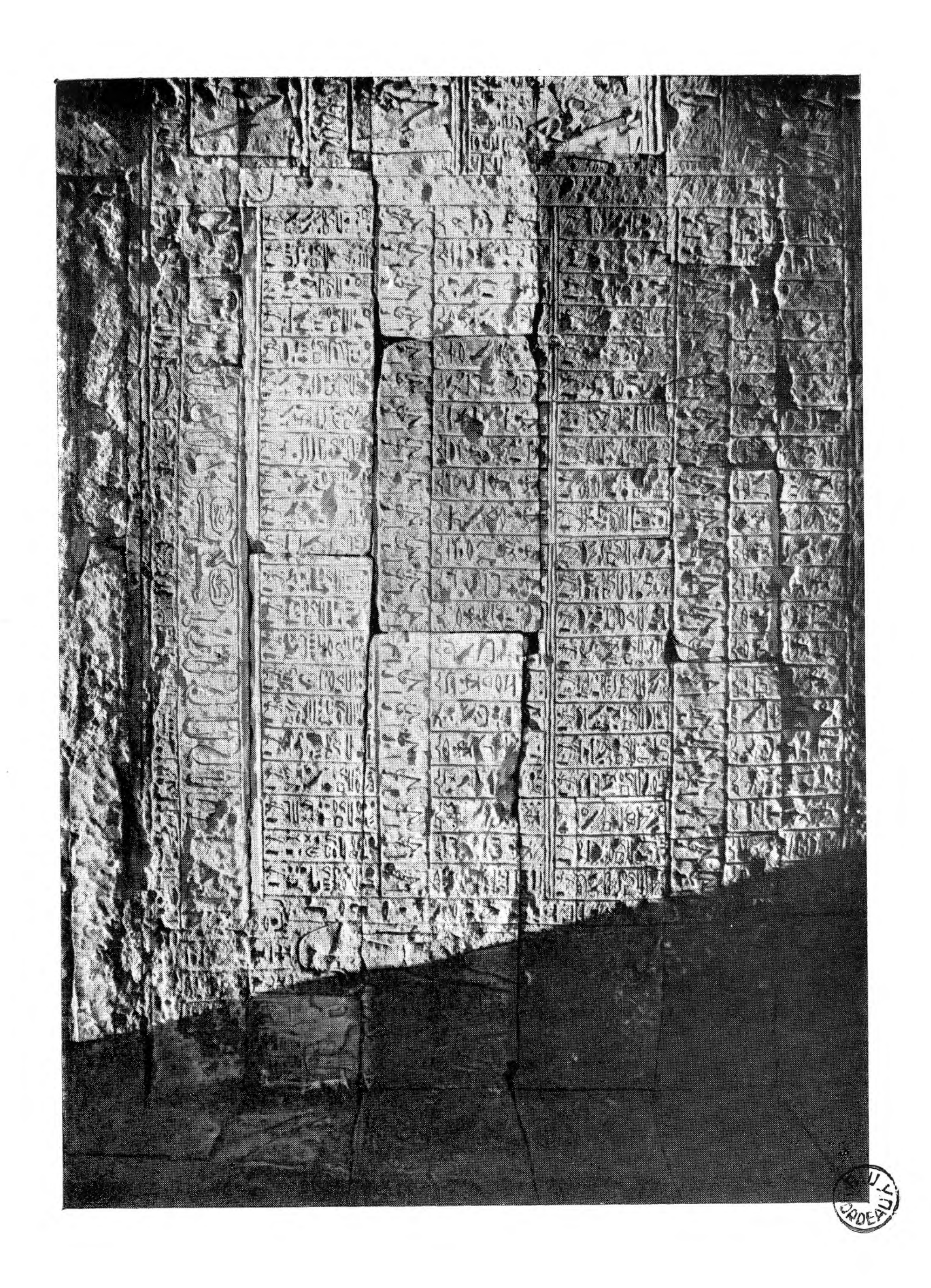


B

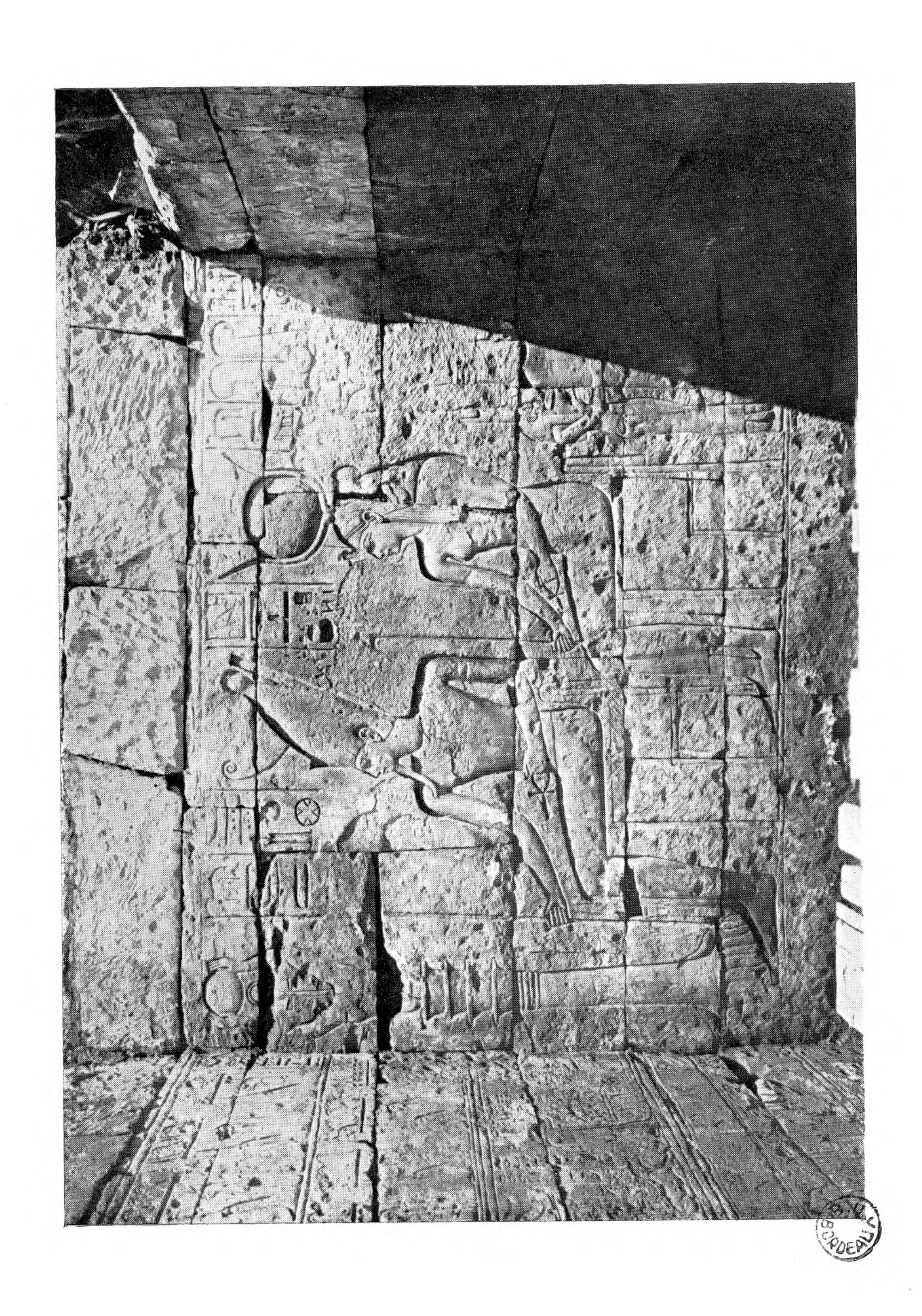


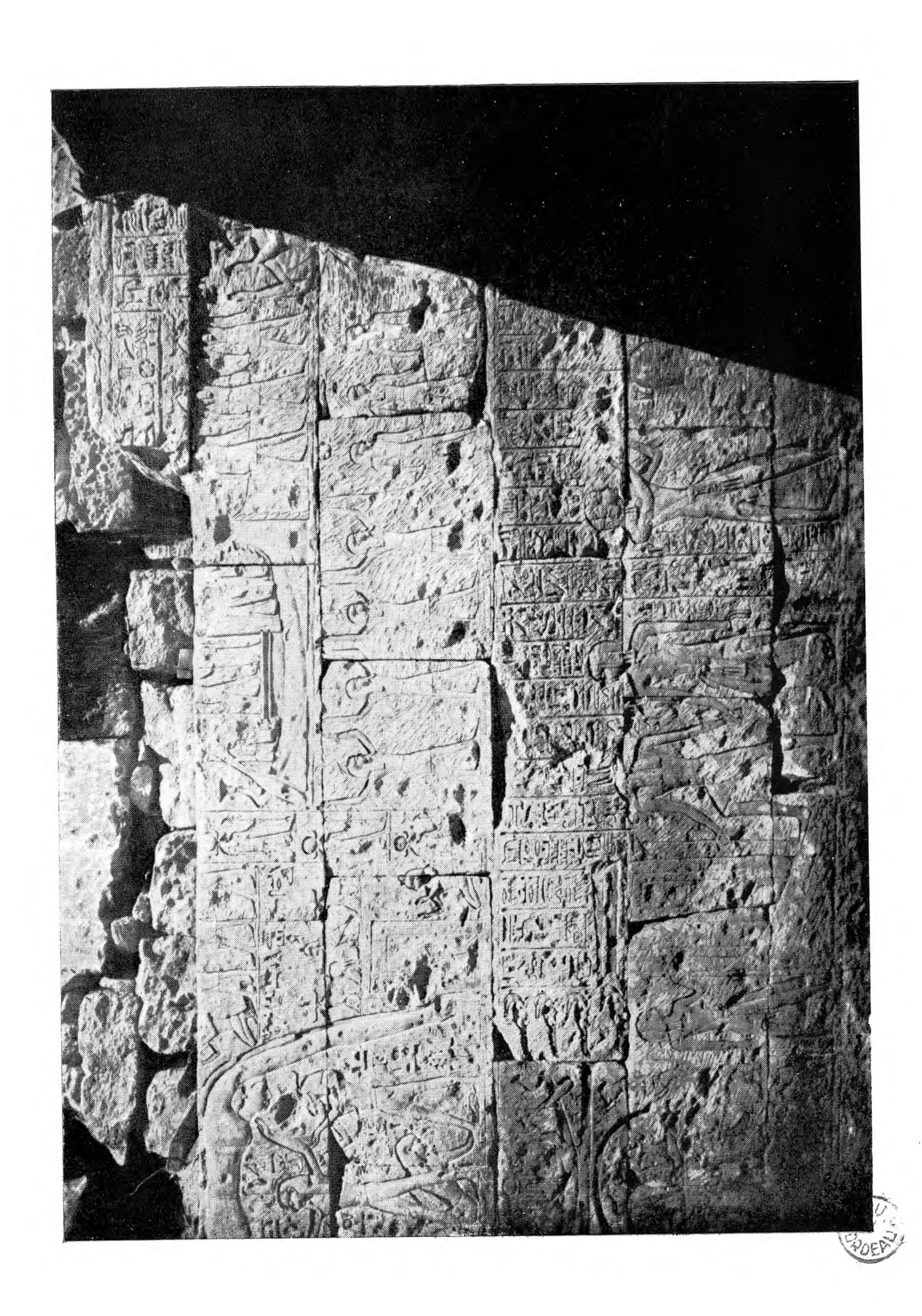
Tefel V



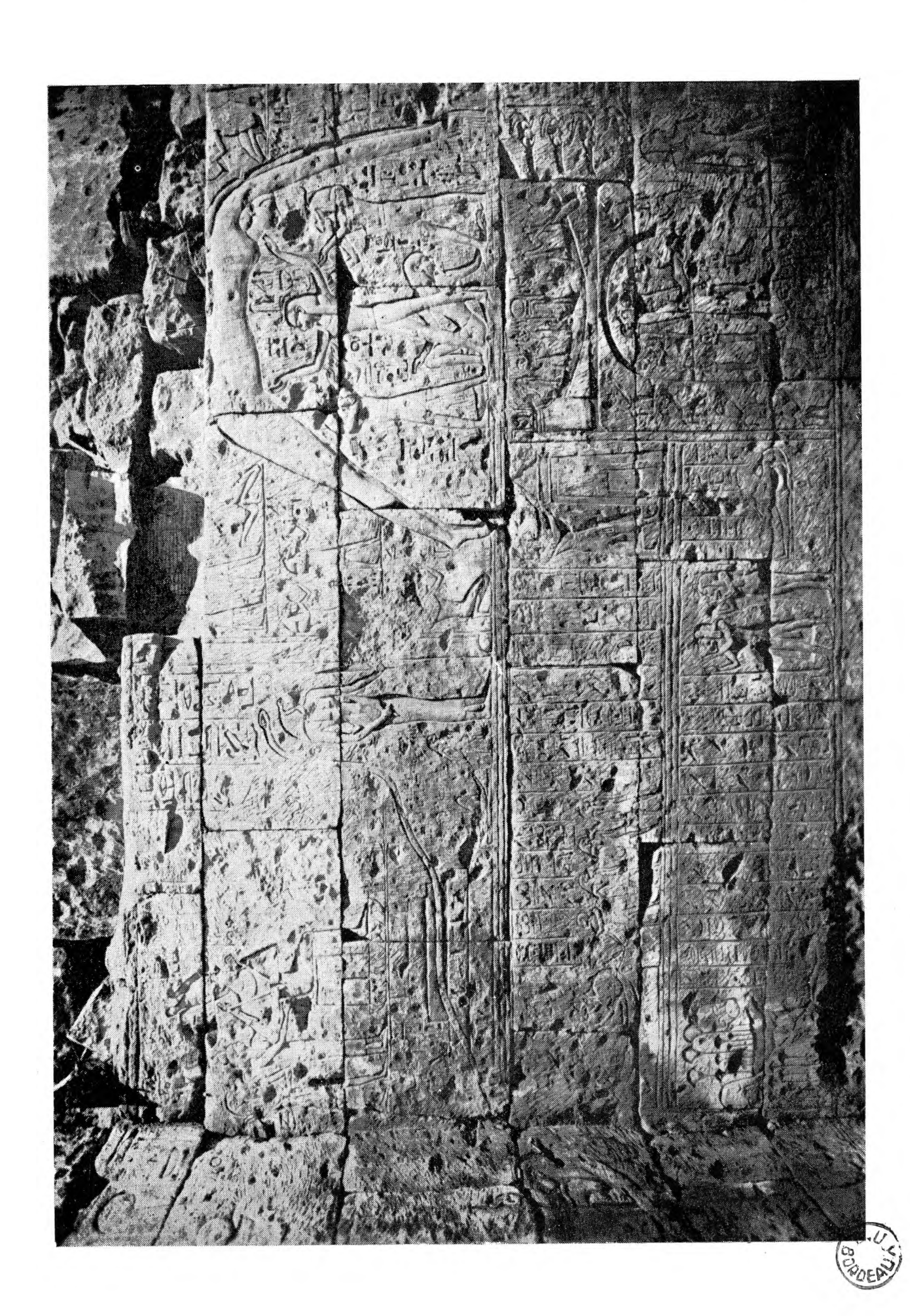










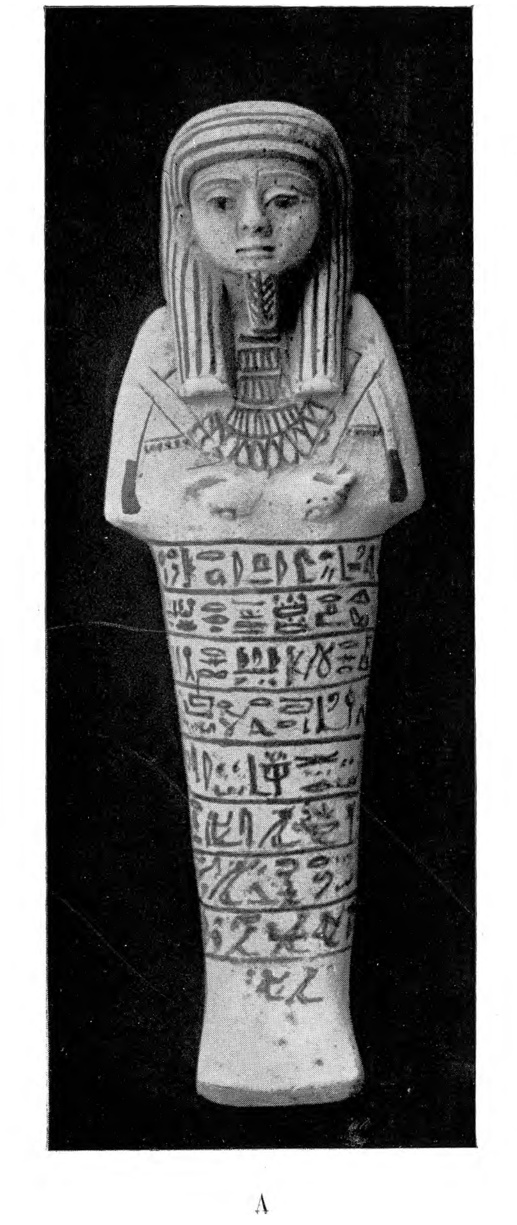




A



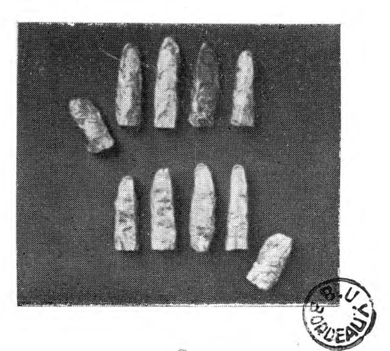
B



A

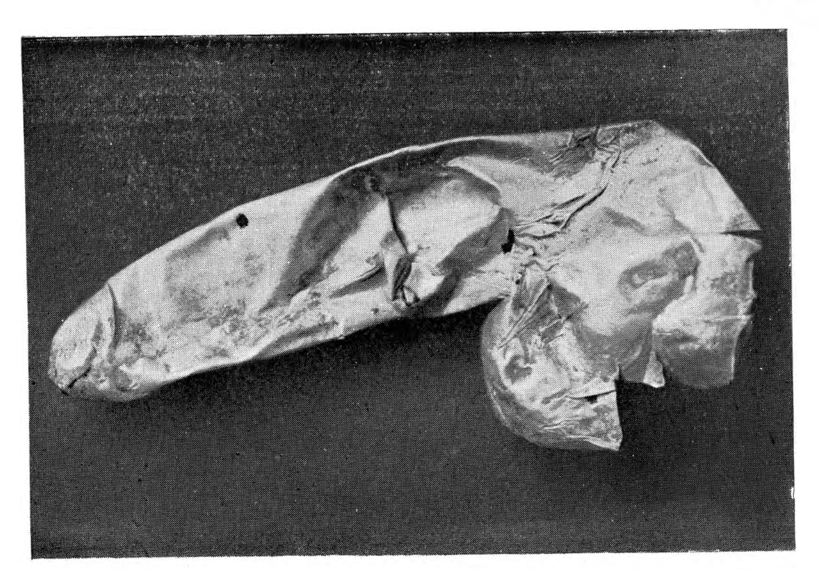


B

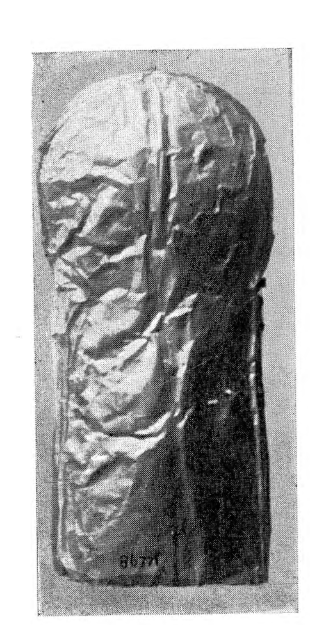


C

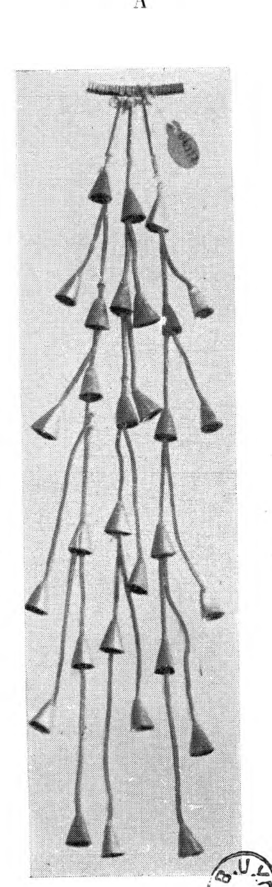
Tafel XIV



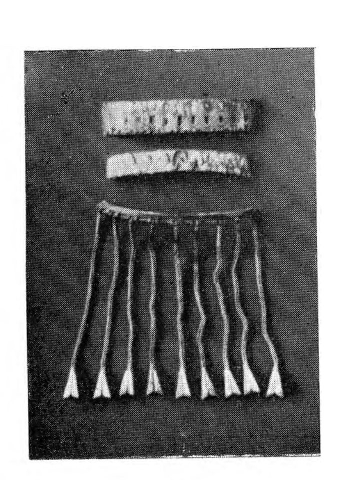
A



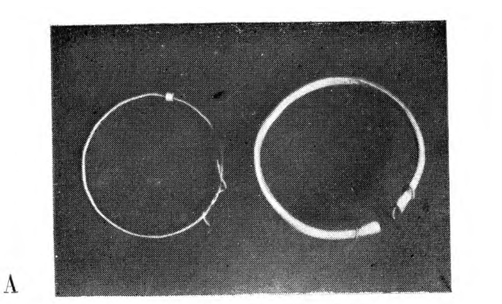
B

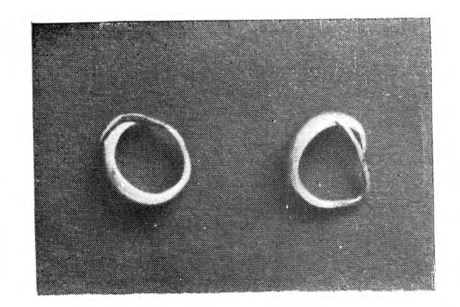


D

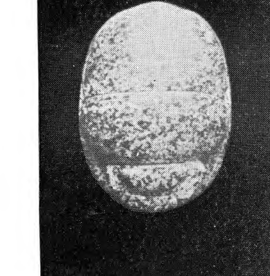


C


A

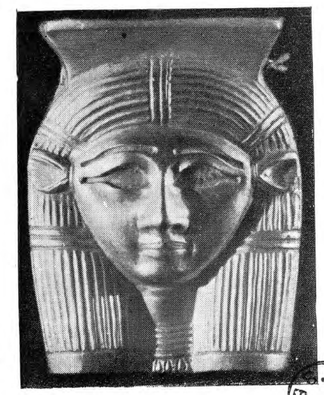

B

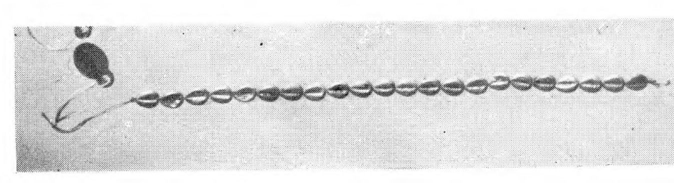

C

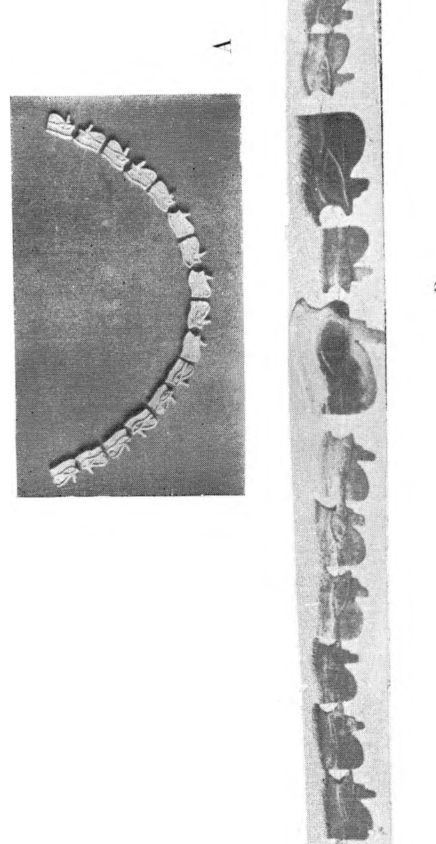

D


E



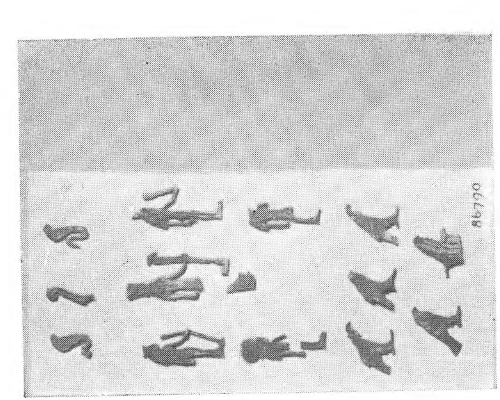

F


G

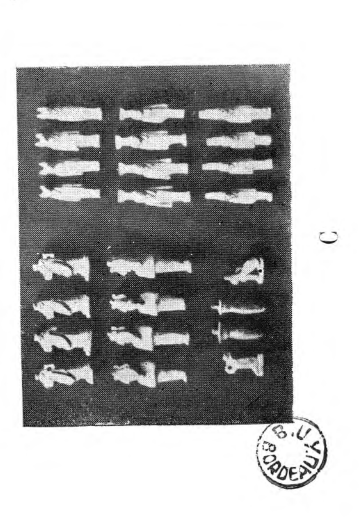


A

B



D



C

LES TROIS INSCRIPTIONS CONCERNANT LA MINE DE PLOMB D'OUM HUETAT

PAR

VLADIMIR VIKENTIEV

La relation de l'expédition, envoyée par Mentouemhet, quatrième prophète d'Amon-Râ, à la mine de plomb d'Oum Huétat, fut découverte en 1951, près de cette dernière par M. Simpson, directeur des mines locales de l'Anglo-Egyptian Phosphate Co.

La pierre de granit rose [1], portant l'inscription, est de forme oblongue assez irrégulière. Le nivellement de sa surface laisse beaucoup à désirer. Encore a-t-elle été brisée (en deux grands et trois petits morceaux, dont l'un manque) et détériorée dans le courant des siècles, de sorte que l'inscription est difficile à lire, comme l'on peut s'en rendre compte d'après notre planche I. Toutefois, à la longue, nous pûmes la copier quasi-intégralement. Une seule ligne, la dixième, résista à nos efforts. Les signes qui s'y lisaient, sont non seulement détériorés, mais encore masqués par des accroissements qu'on n'a pas réussi à enlever. Il n'empêche que la signification des quelques mots qui s'y trouvaient se laisse plus ou moins deviner d'après le contexte.

Indépendamment de l'inscription principale gravée sur la face de la pierre (fig. 1), il s'en présente une autre sur le côté gauche du rebord (fig. 2); celle-ci nous fait connaître que l'expédition a été menée à bonne fin.

Une troisième inscription (fig. 3), est gravée au-dessus de l'entrée de la mine. Il s'agit dans ce cas d'une courte légende dont l'intérêt est rehaussé par le fait qu'elle est de genre énigmatique. Une fois déchiffrée, elle s'est avérée n'être autre chose que le nom de la mine, le même

---

[1] Hauteur : 49 cm.; largeur, face : 19 cm.; largeur, rebord : 11 cm.

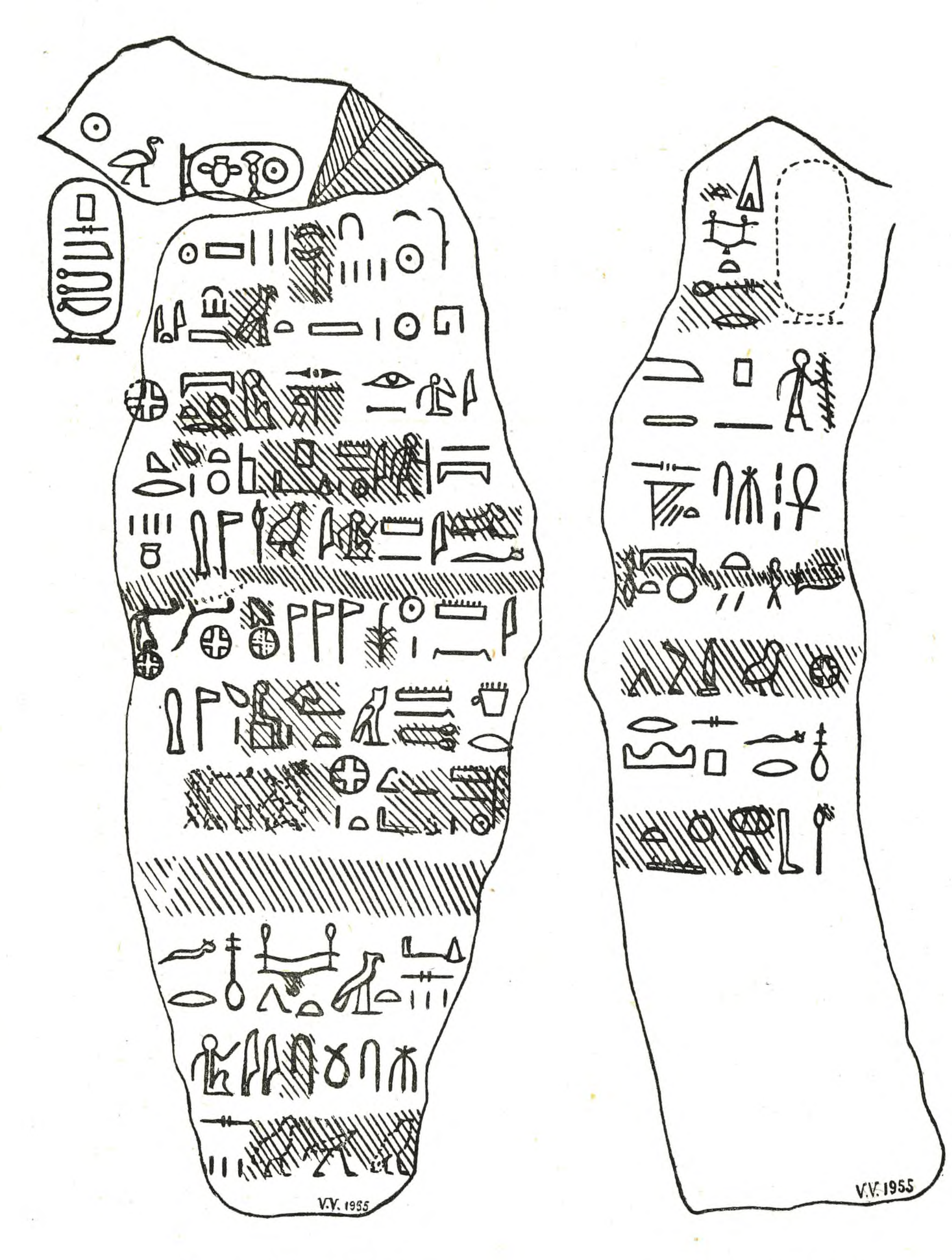


Fig. 1 — L'inscription A

Fig. 2 — L'inscription B

que celui figurant dans les inscriptions *A* et *B*. Comme exposé plus loin, cette légende dut être gravée avant ces dernières, très probablement au moment de la découverte de la mine par les anciens prospecteurs.

C'est M. Tregenza, notre ancien collègue à l'Université du Caire, qui fut le premier à nous parler de cette pierre et qui suggéra à M. Simpson

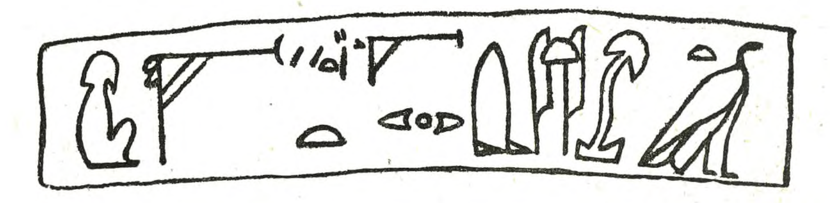


Fig. 3 — L'inscription C

de nous l'envoyer pour déchiffrement et sa publication. M. Tregenza eut l'obligeance d'en reproduire une copie sur place, tentative d'autant plus appréciable qu'il s'agissait d'une inscription difficile à déchiffrer même pour un égyptologue expérimenté. Sa copie nous fit supposer que le nom royal, en tête de l'inscription *A*, était celui du pharaon *Ouaḥ-ib-râ-Psametik Ier*, de la XXVIe dynastie, ce qui fut confirmé dès que la pierre nous parvint. M. Leclant fut le second à s'entretenir avec nous des inscriptions qu'il vit à Huétat même. Sur les bases de cet entretien, il en fit paraître une courte notice dans *Orientalia* (1). Nous lui sommes reconnaissant de l'intérêt qu'il apporta à notre travail de déchiffrement. Il nous fournit également la photo de la légende, gravée au-dessus de l'entrée de la mine (pl. II-1).

Notre reconnaissance va aussi, *last but not least*, vers M. Simpson, qui mit très aimablement à notre disposition la pierre en nous l'expédiant dans un emballage spécial, excluant toute possibilité d'endommagement pendant son transfert sur les pistes cahoteuses du désert oriental.

---

(1) Vol. 22, fasc. I, p. 90. Rome, 1953.

L'INSCRIPTION *A*.

La consignation de la mine au chef-carrier Pediousir (1).

LIGNE 1.

La première ligne est gravée sur le bord supérieur de la pierre, quelque peu incliné par rapport à sa surface. Faute de place après le titre *s3-rᶜ*, le graveur avait placé le deuxième cartouche au-dessous de lui, verticalement, sur le rebord de la stèle contenant l'inscription *B*.

Il manque, au début de la ligne 1, un fragment triangulaire qui pouvait tout juste contenir le titre *nsw-bît*.

Les deux noms, *W3ḥ-îb-rᶜ* et *Psmṯk*, ont conservé tous leurs signes, et leur lecture est parfaitement sûre.

LIGNE 2.

La deuxième ligne nous fait connaître la date (année, mois et saison) de la consignation de la mine au carrier-en chef, Pediousir, consignation qui a dû avoir lieu avant son départ.

La lecture de l'année de règne n'inspire de doute que pour la lecture des unités. Le nombre « quatorze» est de toute évidence. Mais le groupe de la dizaine et des unités étant dans ce cas assymétrique, ∩ IIII, on est en droit de supposer qu'il y avait une ou deux unités supplémentaires à gauche des quatre autres unités. La trace de la cinquième unité paraît visible sur le bord d'un creux. Il y aurait de la place également pour la sixième unité, mais on se demande si l'égratignure verticale qu'on y découvre en est vraiment le restant. Somme toute, l'« an 14» est tout à fait sûr, l'« an 15» est probable, et la possibilité de l'« an 16» n'est pas exclue. On ne pourrait être plus affirmatif.

Le nombre III « trois» des mois est parfaitement clair. Il est précédé du signe, ce dernier surmonté, à ce qu'il paraît, du croissant. Je ne saurais dire s'il y avait entre les deux signes celui de l'étoile ⋆.

(1) Pl. I-1 et fig. 1.

Le mot *shomou* « été» est écrit en abrégé (1). Il est à remarquer que, par suite de l'irrégularité de la surface de la pierre ou pour une autre raison, le graveur n'a pas aligné l'année avec le mois et la saison, ces derniers se trouvant gravés un peu plus haut.

LIGNE 3.

La troisième ligne nous fait connaître le fait que la consignation de la mine eut lieu le premier jour du mois, comme indiqué à la ligne précédente, autrement dit, le 1er Epiphi. Le même verbe *m3ᶜ* figure en tête de l'inscription de Hor-râ-our chargé d'une mission minière au Sinaï (2). Pourtant le sujet logique est ici le fonctionnaire, tandis que dans notre inscription c'est la mine, ainsi :

Sinaï : *m3ᶜ* (inf.) + sujet logique (fonctionnaire) *r* mine.

Oum Huetat : *m3ᶜ* (inf.) + sujet logique (mine) *n* fonctionnaire.

LIGNE 4.

La quatrième ligne nous donne le nom complet de la mine de plomb de Wadi Roussas (Oum Huétat). L'expression *îr·n* fait connaître que la mine, voire son produit, le plomb, est la création du dieu « Min-des-carrières». L'épithète *ḥry ᶜ3 ḫt nwt* précise qu'il s'agit non pas du dieu Min tout court, mais du dieu-minier sous sa forme aniconique que l'on comparera avec la figure 4 à la page 184 provenant de Wadi Hammamat, où cette dernière est accompagnée de la même formule (3).

LIGNES 5-6. (sic)

La ligne 5 et le début de la ligne 6 donnent le nom du carrier en chef, Pediousir, à qui fut confiée l'expédition, suivi de celui de son

(1) COUYAT-MONTET, *Hammamat*, p. 67 et pl. XXII (an 26 de Darius) : IIII et *Wörterb.*, v. IV, p. 480 : « Abk. seit *Dyn. 18».

(2) K. SETHE, *Aegyptische Lesestücke*, p. 86.

(3) N° 106, p. 74 et pl. XXVII (an 10 de Xerxes).

Fig. 4.

père, Keroufi-amon [1]. Les deux noms sont bien connus d'après Wadi Hammamat. Ils y figurent dans les inscriptions suivantes :

1. (sic) [2]

2. (sic) [3]

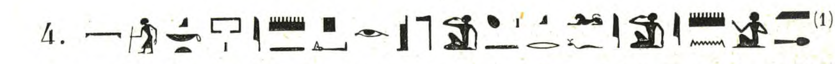
3. [ ] [ ] [ ] [4]

[1] Le nom du père de Pedi-ousir serait à comparer avec la désignation *ḳrw*, faisant partie du titre et avec la désignation des gens s'occupant de l'extraction de l'or ... (*Wb.* V, 21).

[2] P. 48 et pl. XIII, n° 44.

[3] P. 53 et pl. X, n° 51. Avec mention de Mentouemhet et de son père, Nesouptah.

[4] P. 53, n° 52.

4.  [1]

5. (sic) [2]

6. (?) [3]

A comparer avec un nom semblable d'un contemporain d'Aménardis : *Krfr-ìmn* [4].

Lignes 6 (suite)-8.

[5]

La suite de la ligne 6 précise que l'assignation de la mine au carrier en chef Pediousir a été faite sur l'ordre (*r > ìw >* ϵ *wd*) du célèbre dictateur de Thèbes, Mentouemhet, quatrième prophète d'*Amon-Râ*. Son nom est suivi de ses titres habituels, le désignant comme gouverneur de Thèbes et de tout (*dr*) le Sud. Il est tout indiqué de rappeler que les titres de Mentouemhet le mettent en rapport direct avec les déserts et les mines : « *Comte, Chef des portes des déserts* (*i. e. des frontières*), « *Comte, Régent des déserts* », etc.

Fin de la ligne 8 et ligne 9.

La fin de la ligne 8 et la ligne 9 nous donnent les titres et le nom de Nesouptah, père de Mentouemhet, lui aussi prophète d'Amon-Rê et gouverneur de Thèbes, comme son fils. Le nom s'est très mal conservé, mais il est bien connu d'après d'autres monuments.

La ligne 10 est complètement abîmée, mais nous avons certaines raisons de croire qu'elle contenait la mention d'une ou de plusieurs autres personnes, membres de l'expédition, étant donné qu'à la ligne suivante le sujet suffixal est au pluriel.

Ligne 11.

La ligne en question exprime notamment le contenu de l'ordre du gouverneur de Thèbes qui avait envoyé l'expédition vers la mine de

[1] P. 60 et pl. XXVII, n° 68.

[2] P. 86, n° 128.

[3] P. 64 et pl. XIX, n° 83.

[4] P. 61 et pl. XVII, n° 70 ; p. 63. et pl. XVIII, n° 78 ; p. 72, n° 102

[5] « Sud », *Wörterb.* v. IV, p. 472.

plomb de Wadi Roussas. Le tout se traduirait de la manière suivante : « .... *sur l'ordre de* ..... *Mentouemhet* .... *qu'ils* (sc. *les membres de l'expédition susmentionnée*[?]) *fassent bonne route* (*vers la mine en question*) ».

Lignes 12-13.

Les deux dernières lignes de l'inscription *A* contiennent un nom, qui pourrait être celui du guide de l'expédition. Ce nom, qui n'est pas égyptien, désignait probablement un indigène du désert oriental, voire un Bedja originaire de ce « Pays des Vivants » où se trouvait située la mine de plomb (v. *infra*, l. 15-16).

La ligne 13 est très abîmée, et l'on n'y distingue que la base des signes et . Ces derniers auraient notre préférence pour la restitution de la ligne en question.

Traduction de l'Inscription *A*.

« *L'an* 14 (15? 16?), *troisième mois de Shomou, jour* 1, *fut consignée la mine* (*connue sous le nom de*) « *Celle qu'avait faite le dieu Min-des-carrières-grand chef-des-affaires-de la Ville* » *au chef-carrier d'Amon-Râ, Pediousir, fils de Keroufi-amon, conformément à l'ordre du* 4e *prophète d'Amon-Râ, roi des dieux du Sud* (?), *Gouverneur de la Ville, Gouverneur de tout le Sud, Mentouemhet, fils du Prophète d'Amon-Râ, Prince de la Ville* [*Nesouptah*]
....
afin qu'ils fissent bonne route (*vers la mine*), *Messhesy étant leur guide*. »

L'INSCRIPTION *B*.

L'Expédition menée à bonne fin (1).

L'inscription *B* est gravée sur le rebord gauche de la stèle. Elle compte sept courtes lignes dont la première, par suite de l'exiguïté de la place, est disposée en colonne. L'inscription révèle que l'expédition avait

(1) Pl. I-2 et fig. 2.

atteint la mine sans encombre et remis une offrande, à n'en pas douter, au dieu local « Min-des-carrières », bien que ce nom ne soit pas mentionné ici.

Lignes 14-18. (1) (sic)

Le texte constate que la bonne direction pour s'acheminer vers la mine fut indiquée (par le guide Messhesy?). Il nous apprend aussi que le nom de la mine ne se distingue de celui qui figure à la ligne 4 de l'inscription *A* que par l'inclusion du mot . Celui-ci est abîmé par une cassure qui le traverse de bout en bout, mais les traces des signes sont suffisantes pour avoir la conviction qu'il ne s'agit que de « plomb ».

Fin ligne 18 et lignes 19-20. (2) (3)

Les dernières lignes de l'inscription *B* contiennent trois courtes phrases, sous forme impersonnelle, constatant la parfaite réussite de l'expédition vers la mine.

Traduction de l'Inscription *B*.

« *La bonne direction fut donnée vers cette carrière* (*située*) *au* « *Pays des Vivants* » (*et connue sous le nom de*) « *Ce que produit Min-des-exploitations-minières de plomb, grand chef-des-affaires-de-la Ville* ». *On a bien voyagé. On a atteint le désert* (*à l'endroit précis où se trouvait la mine*). *On a fait une offrande* (*au dieu Min local?*). »

L'INSCRIPTION *C*.

La désignation énigmatique du nom de la mine de plomb (4).

La stèle qui relate l'expédition au Wadi Huétat (Wadi Roussas), a été, nous l'avons dit, découverte près de l'entrée d'une mine de plomb. Le nom de celle-ci se lit sur sa face et sur son rebord. Nous le

(1) Cf. *rdi ḥr* (ou : *m*) *w3t* « jem. auf den Weg bringen » *Wb.* II, 267, 33-34.

(2) La graphie rappelle à notre mémoire la forme hiératique .

(3) *Wörterbuch*, v. I, p. 408, 14.

(4) Pl. II-1 et fig. 3.

retrouvons encore gravé au-dessus de l'entrée de la mine (pl. II-2). Le nom se présente ici avec une écriture insolite, voire énigmatique, comme si son auteur, tout en signalant le nom et le contenu de la mine, voulait qu'ils ne soient connus que de quelques personnes avisées. Pour y parvenir, il s'est servi de signes peu communs, tronqués ou même inventés *ad hoc* (pl. II-1 et fig. 3)[1].

Dès le début, on éprouve quelques difficultés pour reconnaître la lettre ꜣ dans le tout premier signe. Mais sa lecture s'en trouve facilitée par la présence de la lettre *t* derrière la tête de l'oiseau, les deux signes désignant l'article défini du genre féminin *tꜣ*.

Bien mieux élaboré est le deuxième mot qui désigne la mine : *bꜣyt*. D'aucuns prendraient facilement le signe pour la fleur de lotus, et cela d'autant plus que devant le signe en question se trouve une boursouflure ronde qui passerait aisément pour un *ḫ*. En réalité, le signe représente un *creuset*, fortement incliné, d'où s'échappe un jet de métal fondu, le tout équivalant au signe *bꜣ*. La terminaison est gravée au travers des deux tiges de roseau.

Dans le but d'égarer à nouveau tout prospecteur indésirable, le mot suivant *ms* a été remplacé par le mot . Encore celui-ci fut-il réduit à une paire de jambes en action, d'une apparence quelque peu *sui generis*.

Toujours animé de la même idée de camouflage, l'ordre des deux éléments du signe a été interverti, ainsi .

Vient ensuite l'hiéroglyphe . Comme en ce qui concerne le signe , il n'a pas été gravé entièrement, mais on s'est ingénié à ne reproduire que sa partie supérieure en lui donnant de la sorte un aspect assez équivoque. Toutefois, on n'a pas manqué de l'accompagner par la terminaison du nisbé . Ceci nous aide à reconstituer le signe et à nous rendre compte qu'il s'agit du nom de la mine.

Pour terminer, l'auteur de l'inscription énigmatique a cru se surpasser en remplaçant le mot *dḥty* «plomb» par le signe . Il l'a fait suivre des signes du pavois et de l'homme barbu. Ainsi, après quelques ten-

[1] Pl. II-2.

tatives infructueuses dans le déchiffrement du début de l'inscription située au-dessus de l'entrée de la mine de plomb, on devait tomber dans le dernier piège en se croyant en présence du nom du dieu *Ḏḥwty* «Thot».

Cet ingénieux camouflage nous fait penser que, pour une raison ou pour une autre, on a jugé nécessaire de tenir secret le contenu de la mine de plomb de Wadi Roussas.

D'autre part, le fait que le nom de la mine, bien qu'énigmatique dans l'inscription du dessus de l'entrée, nous apparaisse parfaitement clair dans les inscriptions *A* et *B*, cela donne à supposer que ces dernières sont postérieures à l'inscription *C* et que leur gravure s'opéra lorsqu'il n'y eut plus aucune raison de conserver le secret. Il est fort probable que la pierre employée date de l'exploitation finale qui amena l'épuisement de la mine, puis son abandon.

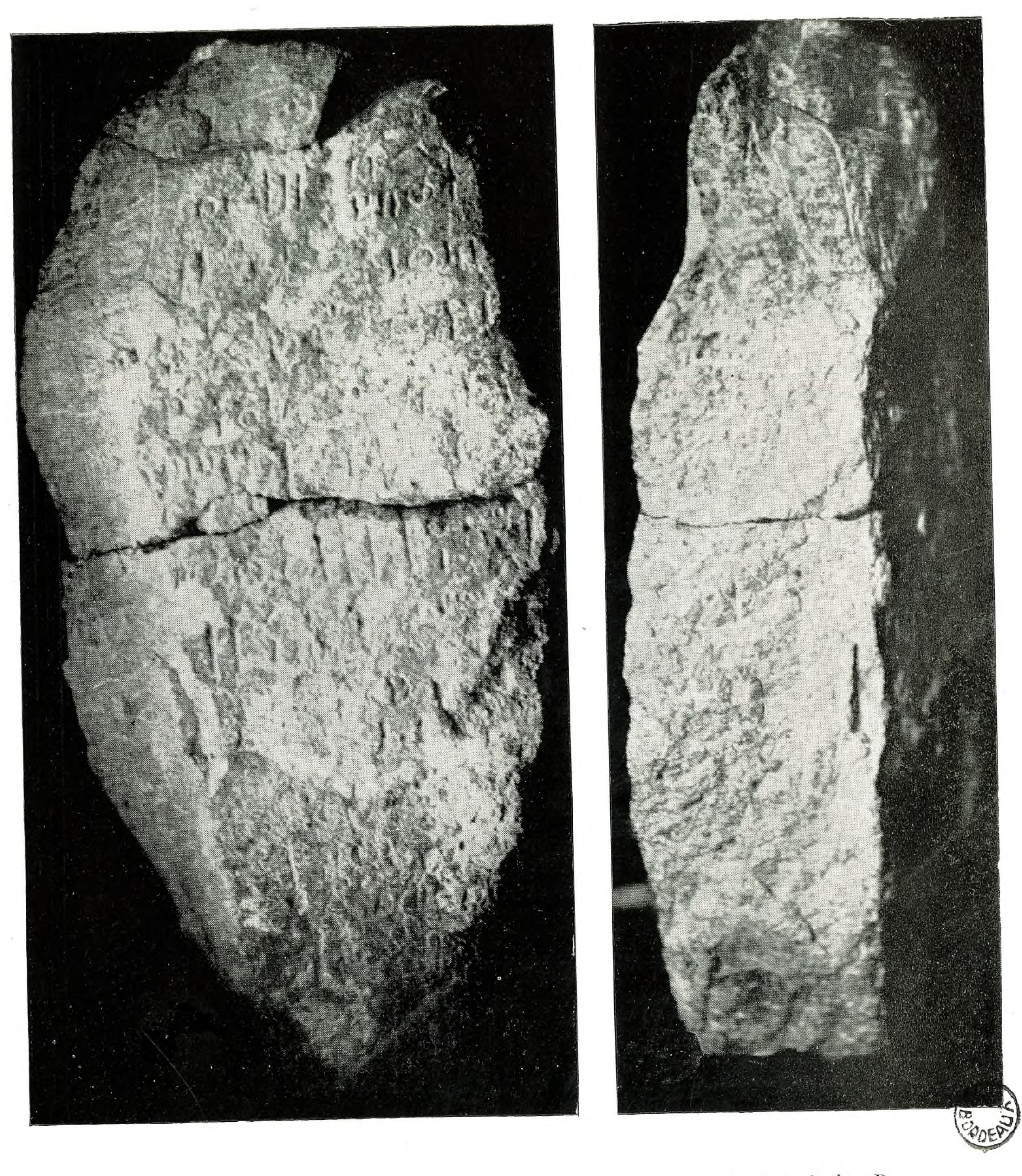
Les trois variantes du nom de la mine se présentent de la manière suivante :

Stèle, face :
tꜣ bꜣyt ỉr·n mn bꜣty ḥry ꜥꜣ ḫt nwt

Stèle, rebord :
ỉkw pn m tꜣ ꜥnḫw ms mn bꜣty dḥty ḥry ꜥꜣ ḫt nwt

Mine, entrée :
tꜣ bꜣyt ms mn bꜣty dḥ(w)ty.

Vladimir Vikentiev.



1. Inscription A

2. Inscription B



1. Inscription C



2. Entrée de la mine

Imprimé en Égypte

ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE. — Tome LIV, fasc. 1